Titre mondial en jeu vendredi dans un super F. F.

★ FRANCE ★ FOOTBALL

LE PLUS FORT TIRAGE ET LA PLUS FORTE VENTE DES HEBDOMADAIRES SPORTIFS

N° 1474 ● 29e ANNEE ● 2 JUILLET 1974 ● 3 F

BELGIQUE : 30 FB ● ESPAGNE : 35 PES. ● SUISSE : 2,80 FS

BRESIL - HOLLANDE

Réponse mercredi sur le petit écran (19 h 30) après une autre demi-finale à sensation Allemagne de l'Ouest - Pologne (16 h)

RIVELINO ou le tenant du titre envers et contre tous.

LA PASSATION DU POUVOIR ?

WM 74

FRANCE FOOTBALL

N° 1474

Tous les textes et photographies sont placés sous le Copyright « France Football » et « Presse-Sports »

Toute reproduction même partielle est formellement interdite

Rédaction-Administration :
10, Fg-Montmartre
75441 Paris. Cedex 09
Tél. : 824-70-80
Service-Vente
124-126, rue Réaumur
75080 Paris. Cedex 02
Téléphone :
233-76-10
(lignes groupées)
233-80-79
C.C.P. Paris 5320-95
Adresse télégraphique :
FRANFOOT PARIS
Renseignements
Abonnement F. F.
13, rue d'Enghien
75482 Paris. Cedex 10
Tél. : 523-11-67
ou 523-11-69
poste 282

EDITION NATIONALE
FRANCE ET UNION POSTALE FRANÇAISE
(voie maritime)
6 mois : 60 F - 12 mois : 110 F

ETRANGER
(voies maritime et ferroviaire)
6 mois : 75 F - 12 mois : 140 F

VOIE AERIENNE
Renseignements sur demande

EDITION AFRICAINE
6 mois : 60 F - 12 mois : 110 F

Directeur de la publication : René LAURE
Directeur : Jacques GODDET
Directeur de la Rédaction : Jacques FERRAN
Rédacteur en chef : Max URBINI
Rédacteur en chef adjoint : Jacques THIBERT

● RÉDACTION :
J.-Ph. RETHACKER, Jean CORNU, Tony ARBONA, Gérard ERNAULT, Jacques ETIENNE, Marcel GILLOT, Jean - Paul OUDOT, Victor PERONI, Victor SINET, Philippe TOURNON, Robert VERGNE.

● EDITION AFRICAINE
Pierre Zogo
Adjoint : Med Selhami

● Maquettes de Jacques LEMAIRE
Adjoint : Gilbert CHALEIL

● CHANGEMENT D'ADRESSE
0,50 F et l'une des dernières bandes. Pour les changements d'adresse de vacances comportant deux opérations (départ retour) 1 F

● Publicité :
Inter-Régies Sports
10, rue du Fg-Montmartre
75441 Paris. Cedex 09

OJD VERITE DIFFUSION - PUBLICITE

Le numéro de « France Football » daté du mardi 25 juin 1974 a été tiré à 184.442 exemplaires

Imprimeries Parisiennes Réunies
Raymond SEGUIN
Directeur général
10, rue du Fg-Montmartre
Paris (9e)

Travail exécuté par une équipe d'ouvriers syndiqués

Tout le football avec Georges Carnus

DIMANCHE en fin de matinée, sur son lit de l'hôpital de Rennes, Georges Carnus a repris connaissance. Vendredi soir un peu après dix-huit heures, près de Vitré, sur le chemin des vacances, un camion lui coupant la route, a fait en quelques fractions de seconde de l'ancien gardien de l'équipe de France et de l'O.M., un homme seul et un mutilé. Sa femme Christiane qui allait revoir sa famille à Pontivy, ses filles Nathalie 10 ans, Marie-Laure 9 ans et Géraldine 5 ans, heureuses à l'idée de retrouver leurs grands-parents, sont mortes. C'est la petite Géraldine — celle pour qui Georges et sa femme avaient jadis éprouvé le plus d'inquiétude car elle avait souffert de rhumatismes articulaires — qui mit le plus de temps à mourir. Elle s'est endormie définitivement samedi alors que l'on était en train d'opérer son père. Une opération de douze heures !

Aujourd'hui Georges est donc tout seul. Certes il lui reste ses frères, ses parents et cette grande famille du football dont il a toujours été un des personnages les plus admirables, les plus inattaquables. Mais un foyer heureux a disparu tragiquement, au moment même où il allait connaitre un bonheur simple et tranquille puisque Georges à 34 ans, avait décidé de donner une nouvelle orientation à sa carrière. En effet, il avait été contacté pour être public-relation dans une grande maison d'articles de sports et, en même temps, pour ne pas totalement « coûper » avec le football qui demeurait sa passion, il venait de signer pour jouer de nouveau à Aix-en-Provence, le club de ses débuts.

C'est en effet à 21 ans qu'il avait quitté Aix pour tenter la grande aventure à Paris, au Stade Français, le club alors à la recherche de toutes les futures vedettes. Ce fut en fait réellement le départ de l'aventure pour ce jeune méridional étonnamment calme et froid (mais toujours chaleureux).

Car si Georges Carnus reste avec 36 sélections en équipe de France, notre gardien de but le plus souvent sélectionné, sa carrière n'a pas pour autant été des plus simples. Pour son premier match international, en 1962, devant le Brésil de Pelé, il se vit marquer les trois buts de la victoire brésilienne par le « Roi ». Pour son second match, quatre ans plus tard, à Budapest, c'est l'avant centre Farkas qui signa les quatre buts du succès hongrois. On commençait déjà à dire qu'il n'avait pas de chance. En fait, c'était un peu pour lui le régime de la douche écossaise. Ainsi, subissant la pénible carrière du Stade Français, il faillit ne pas aller en Angleterre pour la Coupe du Monde de 1966. Il fut finalement sélectionné parce que Daniel Eon ne pouvait y aller. Mais, là-bas sans pourtant rien perdre de sa bonne humeur, il se demandait souvent si, en rentrant en France, il retrouverait une place car le Stade Français allait de plus en plus mal.

C'est alors qu'en 1967 une grande chance s'offrit à lui : il signa à Saint-Etienne pour succéder à Pierre Bernard. Et c'est tout de suite le « doublé » Coupe-Championnat sous la conduite de Batteux, trois titres de champions de suite et un nouveau doublé en 1970. Malheureusement la saison suivante est troublée par « l'affaire Carnus-Bosquier », les deux hommes qui se sont mis d'accord avec l'O.M. avant les délais voulus, sont mis à l'index par le président stéphanois et ne terminent pas le Championnat avec leur club qui y perd sans aucun doute un cinquième titre consécutif au profit de l'O.M.

Carnus qui n'avait vu dans l'histoire que le « retour au pays » puisqu'il est né à Marignane à vingt-cinq kilomètres de Marseille, n'avait en fait été que le dindon de la farce, mais son moral en prit un coup. C'est un garçon « tout en dedans », qui a besoin qu'on lui fasse entièrement confiance. Et lorsqu'il sent autour de lui la sympathie et la chaleur humaine, il devient alors assez étonnant de verve. L'équipe de France lui doit en grande partie certains de ses plus beaux résultats — matches nuls à Budapest contre la Hongrie, à Valence contre l'Espagne, splendide tournée en Amsud en 71, etc. — et ses pairs (les capitaines, les entraîneurs, les présidents des équipes pros lui décernent pendant deux saisons le ballon d'argent de Football Magazine. C'est assez dire la cote qui est celle de Georges parmi les siens.

A l'O.M., Carnus a connu un nouveau doublé, mais aussi une fin de carrière qui fut une sorte d'injure à la noblesse du personnage. Parce que le S.C.O. d'Angers en cette fin de saison infligea trois buts à l'O.M., Carnus fut limogé sans ménagement aucun. On ne se souvenait même pas que sans Carnus, l'O.M. au début du Championnat 74, eût pris un véritable carton à Bordeaux !

Cette mise sur la touche qui bouleversa les journaux marseillais (« Le Méridional » eut même à ce sujet une algarade avec Fernand Méric), fit que Carnus que j'avais rencontré lors du dernier match de Championnat Saint-Etienne - O.M. au stade Geoffroy-Guichard, disait ne plus se consacrer en cette fin de saison qu'aux matches de jubilés. En effet il avait profité du jubilé Philippe Piat disputé à Dijon pour venir faire un saut à Saint-Etienne où finalement il n'avait conservé que des amis. Il avait aussi participé à Aix-en-Provence au jubilé Philippe Le Donche. C'était même en le revoyant que les Aixois avaient eu subitement l'envie qu'il revienne parmi eux.

Hélas... Georges ne pourra plus rejouer. Il est atteint d'une fracture du bassin, de fracture des deux jambes et d'un bras. Il est également touché à l'abdomen et au visage. Les médecins se veulent optimistes mais n'osent pas encore se prononcer Georges livre le combat de l'impossible. Ce qui est terrible, c'est de penser qu'après il faudra lui annoncer la terrible nouvelle, la nouvelle de la mort des quatre êtres qu'il aimait le plus au monde. Nous avons été très nombreux pourquoi ne pas le dire, à presque souhaiter que Georges ne se réveille jamais. Parce que nous l'aimons et que nous ne pouvons supporter la pensée qu'à ses douleurs physiques va devoir s'ajouter une immense détresse morale. Le destin est souvent impitoyable et presque toujours avec ceux qui le méritent le moins. — V.P.

avec Jacques **FERRAN**

Les quatre devant la porte dorée

LES quatre matches du WM disputés dimanche ont donné les résultats les plus clairs du monde. Les quatre vainqueurs précédents ayant encore gagné et les quatre vaincus ayant par conséquent succombé une seconde fois, la grande finale de dimanche ne peut être, comme nous le supputions la semaine dernière, qu'une de celles-ci :

R.F.A. - Hollande

R.F.A. - Brésil

Pologne - Hollande

Pologne - Brésil

Ce qui, du même coup, donne un formidable intérêt à la journée de demain mercredi, c'est que les équipes encore dans la course vont s'y affronter deux à deux en des rencontres qui constitueront donc de véritables demi-finales :

A Dortmund : Hollande - Brésil ;

A Francfort : R.F.A. - Pologne.

Tous ces matches, demi-finales et finale, vont parachever l'édifice de la Coupe du Monde qui s'élève harmonieusement depuis le 13 juin, comme une cathédrale et dont il ne reste plus à sceller que la flèche.

LE BRESIL EST TOUJOURS LA !

Dimanche dernier, dans les deux groupes, le problème était donc de savoir si les lignes dessinées le mercredi précédent pour le début du second tour allaient être soulignées ou effacées.

Dans le groupe A, on se demandait essentiellement si le Brésil, plus gourmand d'heure en heure, allait être capable de poursuivre son redressement aux dépens d'une des équipes qu'il redoute le plus au monde, celle d'Argentine. Je me souviens d'avoir vu, en 1964, au cours d'un tournoi international qui mettait aux prises le Brésil, l'Argentine, l'Angleterre et le Portugal, la formation de Pelé un jour éblouissante, à Rio, devant l'Angleterre (5-1) et quelques jours plus tard, à Sao Paulo, navrante d'impuissance et de nervosité face aux Argentins vainqueurs par 3-0.

On pouvait donc craindre le pire de ce match entre Sud-Américains ; et il est très réconfortant non seulement qu'il se soit déroulé sans incident, mais qu'il ait donné lieu à un des spectacles les plus emballants de la compétition. Si les Argentins cherchèrent à combattre la supériorité brésilienne, ils le firent sans hargne excessive et en jouant au football. Et ils marquèrent même, sur coup franc, à Leao le premier but que celui-ci ait encaissé depuis le début.

Le Brésil s'imposa donc au terme d'une belle bataille, après avoir ouvert la marque par Rivelino, après une demi-heure de jeu ; puis, après l'égalisation de Brindisi, reprit l'avantage juste après le repos par Jairzinho.

Tenant dès lors le match à bras-le-corps, les hommes de Zagalo ne le lâchèrent plus. Leur maîtrise, leur agressivité, leur générosité impressionnèrent l'assistance qui ne reconnut plus l'équipe timide, apeurée même, du début de la compétition. C'est que le Brésil, ayant passé le cap qu'il redoutait, s'est, comme d'habitude, amélioré. Il a pris confiance à mesure que la compétition usait des équipes moins bonnes techniquement que lui, comme la R.D.A. Et sa remarquable condition physique a finalement payé, comme le prévoyait Zagalo. Ceux qui ont prématurément accablé le Brésil au début de l'épreuve doivent maintenant regretter de n'avoir pas tourné sept fois leur plume dans l'encrier.

LA HOLLANDE A PARU SE RESERVER

De leur côté, les Hollandais ont légèrement marqué le pas devant la R.D.A. (2-0). Mais il a semblé aux spectateurs de ce match que Cruijff et ses camarades ne forçaient pas volontairement leur talent en songeant aux batailles décisives qui les attendent.

Ayant marqué d'entrée un but par Neeskens, les Hollandais, sur un terrain détrempé où la balle et l'équilibre étaient très difficiles à contrôler, semblèrent se contenter de conserver la direction du jeu sans abuser de leur supériorité. Les Allemands de l'Est d'ailleurs acceptèrent de leur côté la suprématie adverse qu'un deuxième but de Rensenbrink confirma en deuxième mi-temps.

Tout se passa comme si la R.D.A., heureuse d'avoir passé le premier tour à la suite de sa victoire historique sur l'autre Allemagne, acceptait d'en rester là et n'avait d'autre ambition que de résister honorablement à plus fort qu'elle. Ainsi, dans ce groupe, le trou était fait aisément, le Brésil et la Hollande s'étant nettement détachés devant l'Argentine et la R.D.A. Il ne leur reste plus qu'à régler leurs comptes.

LA POLOGNE A GRAVI UN CINQUIEME ECHELON

Dans le groupe B, les deux matches se déroulèrent pour des raisons que l'on sait, à trois heures et demie d'intervalle.

A Francfort, les Polonais affrontaient sans confiance excessive une équipe yougoslave, sans doute marquée par son échec devant l'Allemagne, mais qui espérait bien refaire surface devant un adversaire moins redoutable et conserver la chance de participer aux matches de classement. Miljanic avait bâti une équipe offensive où l'on retrouva Bajevic en pointe, Karasi en demi et Bogicevic en défense centrale. Le fait d'avoir dû se passer de Dzajic malade ne semblait pas très grave. Du côté polonais, Gorski avait pu présenter son équipe du début, celle qui, à quelques minuscules retouches près, venait de remporter quatre victoires et de marquer 13 buts en n'en concédant que trois.

Ce fut un match d'excellente allure que les deux équipes jouèrent avec détermination, mais sans violence ni tricherie. La preuve : l'arbitre est-allemand Gloeckner, pourtant vigilant et sévère, n'eut pas à sortir une seule fois son carton jaune.

Le jeu fut dans l'ensemble extrêmement équilibré, les Yougoslaves semblant détenir une meilleure technique collective et plus d'aisance dans la pro-

(Suite page 4)

LES QUATRE DEVANT LA PORTE DORÉE

Suite de l'éditorial de Jacques FERRAN

gression et les travaux d'approche ; mais les Polonais ayant dans leur arsenal des accélérations, des élans et des initiatives individuelles qui conféraient à leurs attaques plus de tranchant.

Les Yougoslaves semblaient maîtres du jeu au milieu de la première mi-temps et la contre-attaque polonaise qui venait de se déclencher avait été stoppée après un coup franc lorsque, à la stupéfaction générale, M. Gloeckner indiqua le point de penalty yougoslave pour une faute commise par Karasi. L'incident s'étant déroulé en dehors du jeu, les spectateurs n'y avaient vu que du feu, mais les Yougoslaves ne protestèrent pas. Deyna ayant transformé le penalty, ils recommencèrent à attaquer et égalisèrent juste avant la mi-temps grâce au même Karasi qui s'était ainsi vengé de la manière la plus spirituelle.

C'est donc en deuxième mi-temps que la décision intervint lorsque, en plein milieu d'une nouvelle et encore plus écrasante domination yougoslave, la première contre-attaque polonaise aboutit à un corner tiré par Gadocha et sur lequel Lato, de la tête, sautant plus haut que tout le monde, ne laissa aucune chance à Maric.

Dès lors, le ressort des Yougoslaves parut brisé. Leur manque d'efficacité s'augmenta de la conscience qu'ils en avaient. Leur domination devint encore plus floue, encore plus stérile. Eux qu'on considéra un moment comme les grands outsiders de la compétition, achevèrent ainsi assez tristement ce match de la dernière chance. On ne les voit guère redresser la barre pour le match, sans grande signification, qu'ils ont encore à jouer contre la Suède.

La Pologne, en revanche, avait gravi un cinquième échelon de son ascension stupéfiante. Elle ne comptait encore que des victoires.

L'ALLEMAGNE A ETE IRRESISTIBLE

On imaginait que le quatrième grand, l'Allemagne fédérale, obtiendrait sa victoire plus aisément que les trois autres. C'était sans compter avec une des formations les plus étonnantes de la compétition : la Suède.

Elle avait été la seule à prendre un point aux Hollandais ; elle avait donné des sueurs froides à la Pologne ; elle ne s'inclina devant l'Allemagne fédérale qu'au terme d'une fantastique résistance et d'un combat passionnant.

Brésil-Argentine avait été un régal pour les techniciens ; Hollande-R.D.A. une trop facile démonstration néerlandaise ; Pologne-Yougoslavie un dialogue de haut niveau ; R.F.A. - Suède fut, sous une pluie diluvienne, un choc de titans.

A la mi-temps, la grande Allemagne ressuscitée de Schoen, était à la suite d'un tir merveilleux d'opportunisme et de classe de Edstroem, menée 0-1. Elle égalisa, mena 2-1 en deux coups de cuillère à pot. Mais la Suède égalisa à son tour et continua de montrer les dents. Il fallut alors que les Allemands impriment au match un formidable élan et se battent d'arrache-pied dans la tempête pour marquer trois buts, quatre buts, n'en jetez plus !

Irrésistibles : comment dit-on en allemand ?

COUP DE CHAPEAU AUX ELIMINES

Alors voilà, ils ne sont plus que quatre. Les autres, avant de les oublier, il faut leur tirer notre chapeau.

L'Argentine s'est jusqu'au bout conduite proprement. Elle a essayé de sortir de sa réserve ordinaire. Elle y a parfois réussi. Si elle tire les leçons de cette Coupe du Monde, peut-être s'engagera-t-elle enfin dans la voie de la rénovation ? A condition bien sûr qu'elle puisse travailler avec ses meilleurs éléments au lieu de les voir fuir à tire d'aile à l'étranger.

La R.D.A. a payé au second tour les efforts fournis pour se qualifier et pour battre l'autre Allemagne. Si en Argentine le déséquilibre technique-physique penche à l'avantage du premier, en R.D.A. c'est l'inverse. Les Allemands de l'Est ont trop besoin de fraîcheur et de « jus » pour être encore là quand leurs forces diminuent. Ils seront peut-être même le dernier jour la proie de Brindisi et d'Ayala.

La Yougoslavie a montré ses faiblesses et ses limites foncières encore une fois. Mais encore une fois elle nous a fait admirer la solidité, l'équilibre, les nuances de son football. Elle a donné de l'éclat et de l'élégance à la compétition. Elle n'en sort pas diminuée.

La Suède enfin a disputé comme je l'ai dit un tournoi ardent, parfois héroïque. Elle demeure d'une Coupe du Monde à l'autre avec une magnifique constance dans la « botte » du football européen, alors que ses joueurs restent amateurs et sont forcés, pour les meilleurs, de s'expatrier. C'est également un exemple.

ALLEMAGNE - HOLLANDE ? PAS ENCORE !

Mais demain tous les projecteurs ne seront tournés que vers deux rencontres, vraies demi-finales dans cette compétition qui a supprimé les demi-finales puisque leurs vainqueurs seront appelés à jouer, le 7 juillet, à Munich, l'ultime partie.

Une remarque pourtant : les buts marqués et concédés jouant leur rôle en cas de match nul, la Hollande et l'Allemagne marquent au départ un avantage sur leurs adversaires. Mais Hollandais et Allemands sont-ils joueurs à se contenter d'un match nul ?

Ils seront naturellement les uns et les autres grandissimes favoris. Depuis des jours, toute la République fédérale se pare pour une finale Allemagne-Hollande, Beckenbauer contre Cruijff, Bayern contre Ajax. Le match de rêve !

Et pourtant cette finale, nous ne la tenons pas encore.

Il faudra d'abord qu'à seize heures, à Francfort, l'Allemagne ne succombe pas devant la Pologne. Or, cette dernière, stupéfaite de ce qui lui arrive, n'a absolument plus rien à perdre ni à craindre. Elle a gagné cinq matches, pourquoi pas six ? L'Allemagne, de son côté, a manifesté, malgré sa vitalité formidable, des faiblesses défensives troublantes.

Pourtant les Allemands touchent le but de si près et ils seront si passionnément soutenus par la foule que je ne pense pas qu'ils soient capables de trébucher au point de perdre ce match. Disons que c'est du 5 contre 1.

Quant aux Hollandais, je serais très étonné s'ils parvenaient à se débarraser de l'orgueil brésilien, de la virtuosité brésilienne, de la confiance brésilienne, aussi aisément que leurs admirateurs le pensent. Le football brésilien, quand il est remis en selle, est un bloc terriblement solide et efficace. Cruijff aura cette fois besoin de toute sa classe et de tout son sang-froid pour abattre un Brésil qui, revenu miraculeusement de l'abîme, va luire subitement de la lumière d'un nouveau triomphe.

Alors la Hollande ? Oui, mais à 3 contre 2 seulement. Et c'est sans doute après une grandiose bataille !

Tête et but de la victoire brésilienne signée Jaïrzinho.

ETOILES — REGROUPEMENT EN TÊTE

Cruijff reste en tête, mais est très sérieusement talonné par Beckenbauer et Luis Pereira qui essaieront, dès mercredi de combler leur retard sur le meneur de jeu hollandais.

— 25 étoiles :

CRUIJFF (Hollande).

— 24 étoiles :

BECKENBAUER (R.F.A.) ;
LUIS PEREIRA (Brésil).

— 23 étoiles :

EDSTROEM (Suède) ;
DEYNA (Pologne).

— 22 étoiles :

HELLSTROEM (Suède) ;
NEESKENS (Hollande) ;
LATO (Pologne) ;
SZARMACH (Pologne) ;
MASZCZYK (Polgne) ;
GADOCHA (Pologne) ;
KATALINSKI (Yougoslavie).

— 21 étoiles :

BO LARSSON (Suède) ;
F. MARINHO (Brésil) ;
SUURBIER (Hollande) ;
MARIC (Yougoslavie) ;
OBLAK (Yougoslavie).

— 20 étoiles :

HEREDIA (Argentine) ;
SANDBERG (Suède) ;
CROY (R. D. A.) ;
BRANSCH (R. D. A.) ;
RIVELINO (Brésil) ;
KROL (Hollande) ;
VAN HANEGEM (Hollande) ;
REP (Hollande) ;
BULJAN (Yougoslavie).

— 19 étoiles :

AYALA (Argentine) ;
HOUSEMAN (Argentine) ;
VOGTS (R. F. A.) ;
BREITNER (R. F. A.) ;
WEISE (R. D. A.) ;
JONGBLOED (Hollande) ;
KASPERCZAK (Pologne) ;
TOMASZEWSKI (Pologne) ;
GORGON (Pologne) ;
HADZIABDIC (Yougoslavie) ;
SURJAK (Yougoslavie).

— 18 étoiles :

CARNEVALI (Argentine) ;
SPARWASSER (R. D. A.) ;
M. MARINHO (Brésil) ;
HAAN (Hollande) ;
JANSEN (Hollande).

BUTEURS — LATO S'ÉCHAPPE

6 buts : Lato (Pologne).
5 buts : Szarmach (Pologne).
4 buts : Rep (Hollande).
3 buts : Bajevic (Yougoslavie) ; Neeskens (Hollande) ; Rivelino (Brésil) ; Deyna (Pologne) ; Edstroem (Suède).
2 buts : Cruijff (Hollande) ; Houseman, Yazalde (Argentine) ; Jordan (Ecosse) ; Sanon (Haïti) ; Jairzinho (Brésil) ; Karasi (Yougoslavie) ; Breitner, Muller, Overath (R.F.A.).

1 but : De Jong, Krol, Rensenbrink (Hollande) ; Heredia, Babington, Ayala, Brindisi (Argentine) ; Sparwasser, Hoffmann, Streich (R.D.A.) ; Valdomiro (Brésil) ; Dzajic, Surjak, Katalinski, Bogicevic, Oblak, Petkovic (Yougoslavie) ; Gorgon (Pologne) ; Ahumada (Chili) ; Lorimer (Ecosse) ; Boney (Bulgarie) ; Pavoni (Uruguay) ; Benetti, Rivera, Anastasi, Capello (Italie) ; Cullmann, Bonhof, Grabowski, Hoeness (R.F.A.).

Ont marqué contre leur camp : Curran (Australie) ; Krol (Hollande) ; Perfumo (Argentine).

LE POINT — SPRINT FINAL COMMENCÉ

	Groupe A	Groupe B
Mercredi 26 juin	Gelsenkirchen : Hollande bat Argentine : **4-0** Hanovre : Brésil bat R.D.A. : **1-0**	Dusseldorf : R.F.A. bat Yougoslavie : **2-0** Stuttgart : Pologne bat Suède : **1-0**
Dimanche 30 juin	Gelsenkirchen : Hollande - R.D.A. : **2-0** Hanovre : Brésil - Argentine : **2-1**	Dusseldorf : R.F.A. - Suède : **4-2** Francfort : Pologne - Yougoslavie : **2-1**
Mercredi 3 juillet	Dortmund, 19 h 30 : Brésil - Hollande : Gelsenkirchen, 19 h 30 : R.D.A. - Argentine	Dusseldorf, 19 h 30 : Yougoslavie - Suède Francfort, 16 h : R.F.A. - Pologne

Samedi 6 juillet

Match de classement

Munich 16 h :

Deuxième A c. Deuxième B

Dimanche 7 juillet

FINALE

Munich 16 h :

Vainqueur A c. Vainqueur B

TV — Tous devant le petit écran

Quatre matches au programme de mercredi en attendant le week-end de l'apothéose.

Deux rentables demi-finales et une tête d'affiche, le tenant contre son terrible challenger.

Mercredi 3 juillet	15 h 50 à 17 h 50	1re chaîne	POLOGNE — ALLEMAGNE DE L'OUEST	Direct
	19 h 20 à 21 h 20	1re chaîne	HOLLANDE — BRESIL	Direct
	22 h 10 à 23 h 50	2e chaîne	ARGENTINE — ALLEMAGNE DE L'EST SUEDE — YOUGOSLAVIE	Résumé
Samedi 6 juillet	15 h 50 à 17 h 50	2e chaîne	MATCH POUR LA TROISIEME PLACE	Direct
Dimanche 7 juillet	15 h 50 à 17 h 50	1re chaîne	FINALE	Direct
	20 h 35 à 22 h 15	2e chaîne	FINALE	Différé

WM 74

Avec Max URBINI, rédacteur en chef de FRANCE FOOTBALL

RMC Radio Monte Carlo

CHAQUE JOUR
DANS LE JOURNAL
DE 12 H 45

WM 74

GROUPE A

	Pts	J.	G.	N.	P.	p.	c.
1. Hollande	4	2	2	0	0	6	0
2. Brésil	4	2	2	0	0	3	1
3. R.D.A.	0	2	0	0	2	0	3
4. Argentine ...	0	2	0	0	2	1	6

J.-Ph. RETHACKER
Victor SINET

Neeskens ou Johan n° 2

R.D.A. - HOLLANDE

STADE : Parkstadion de Gelsenkirchen.

RESULTAT : Hollande bat R.D.A. : 2-0 (1-0).

TEMPS : pluie continuelle et presque froide. Terrain glissant.

SPECTATEURS : 65.000 (dont une bonne moitié de Hollandais très enthousiastes et très brillants malgré le temps.)

ARBITRAGE : M. Scheurer (Suisse). 7 sur 10.

Autoritaire, bonnes décisions, bonne vision du jeu.

INCIDENT : pas d'incident.

NOTE : 7 sur 10.

BUTS : 9e : sur un corner tiré de la droite, Rensembrinck reprend de la tête, mais Croy, le gardien allemand est suppléé sur sa ligne par Pommerenke. Cependant, Neeskens, à l'affût, sur le côté gauche, parvient à récupérer la balle et à la loger en pivotant, au fond des filets malgré une position d'équilibre très précaire.

30e : après avoir récupéré la balle, Neeskens s'engouffre sur le côté gauche, transmet à Rep qui remet sur sa droite au profit de Rensenbrink, lequel jaillissant à toute allure, bat Croy sans rémission.

PHYSIONOMIE : dès le départ, les Hollandais se ruaient à l'assaut du but gardé par Croy et très vite ils allaient prendre l'avantage par l'entremise de Neeskens. Par la suite, malgré le jeu très serré des Allemands et en dépit aussi d'un terrain extrêmement glissant, les coéquipiers de Cruijff devaient s'assurer presque constamment le contrôle du jeu, tant et si bien que l'Allemagne de l'Est dut se contenter de quelques rares contre-attaques. Après le repos, même physionomie de jeu, en ce sens que les Néerlandais continuèrent à monopoliser la balle, Rensenbrink accentuant leur avance au bout d'une heure de jeu. Malgré une bonne défense allemande, plus rien ne devait changer et ce fut miracle que Croy n'encaissa d'autres buts.

JOUEURS :

HOLLANDE : Jongbloed (4), Suurbier (4), Rijsbergen (5), Haan (3), Krol (4), Jansen (3), Neeskens (5), Van Hanegem (4), Rep (3), Cruijff, Rensenbrink (5).

R.D.A. : Croy (5), Kische (3), Weise (4), Bransch (4), Kurbjuweit (4), Pommerenke (4), Schnupphase (3), Lauck (3) (puis Kreische 65e) (3), Loewe (3) (puis Ducke 55e) (4), Sparwasser (3), Hoffmann (4).

GELSENKIRCHEN. — Rien n'arrête décidément le raz de marée hollandais, pas même la pluie de Rhénanie, qui n'est pourtant pas une petite averse, vous pouvez le croire.

Pour nous qui arrivions du Sud et qui découvrions pour la première fois dans cette Coupe du monde l'horizon noir de Gelsenkirchen avec son ciel bas et ses hauts fourneaux, ce temps exécrable était un véritable défi à la nature, mais ce n'est pas cela qui allait arrêter les Néerlandais : pas davantage d'ailleurs les supporters, accourus par dizaines de milliers, que les joueurs qui, sans fournir un récital comparable à celui du mercredi précédent contre l'Argentine, n'en ont pas moins battu sans rémission l'Allemagne de l'Est, un adversaire peu commode, vous pouvez le croire !

Le Parkstadion de Gelsenkirchen, qui fermait dimanche ses portes à la Coupe du monde et qui est, rappelons-le, un monument « kolossal » érigé à la gloire de ce WM 74, a été conçu de manière telle que les trois quarts des tribunes ou des gradins se trouvent pour ainsi dire à ciel ouvert. Autant vous dire que par mauvais temps il ne doit pas y avoir grand monde en temps ordinaire pour assister à des matches de football.

Point n'était le cas à l'occasion de ce match Hollande-Allemagne de l'Est et les supporters néerlandais, qui arboraient aux quatre vents leurs trompettes et leurs maillots orange, y étaient évidemment pour beaucoup. C'est si vrai que durant 90 minutes on devait finir par en être littéralement assourdis. Il faut dire qu'il y avait de quoi...

Une fois encore, rien n'a pu s'opposer à l'ouragan orange comme on l'appelle désormais. Pourtant, l'Allemagne avait mis en batterie un dispositif assez intelligent, quand bien même on pourrait lui reprocher d'avoir été trop destructif.

S'appuyant sur une défense renforcée et de surcroit sur un Jurgen Croy des grands jours, la défense est-allemande fit tout ce qui était en son possible pour barrer le chemin à Johan Cruijff et à ses coéquipiers. D'aucuns vous diront d'ailleurs qu'elle a relativement réussi dans la mesure où le capitaine hollandais ne fit pas un match tout à fait conforme à ses possibilités, participant rarement aux actions concrètes de l'attaque batave. Mais pour ce qui était de stopper les autres, tous ces autres Hollandais qui semblent prendre un malin plaisir à attaquer ou à défendre tous ensemble, on pouvait dire en quelque sorte que ce n'était plus la même affaire...

Par moments d'ailleurs, on était stupéfait au spectacle de ces onze joueurs d'orange vêtus qui se retrouvaient tous dans leur camp et aussitôt après, aussi nombreux dans la surface adverse. C'est, comme on le sait, la tactique préférée du football hollandais, que ce soit avec Ajax ou à travers le prisme de sa représentation nationale. En tout cas, économique ou non, c'est une manière d'agir qui est toujours payante et qui aura singulièrement révolutionné les conceptions du football moderne.

A Gelsenkirchen, sous une pluie battante, répétons-le, pluie qui avait littéralement détrempé le terrain au point de le rendre tout juste jouable, la Hollande a donc poursuivi sa marche en avant et l'on voit mal à présent comment elle pourrait ne pas accéder à la finale de dimanche prochain à Munich. Certes, il lui reste à vaincre le Brésil qui, après un départ ô combien timide, vient de montrer ce dont il était réellement capable et qui, en fonction de méthodes tout à fait différentes, peut nourrir pour sa part de sérieuses ambitions. Mais on voit mal comment les Sud-Américains, tout aussi talentueux qu'ils puissent être, pourront contenir le raz de marée hollandais qui va déferler de toute évidence sur eux.

Sans chercher à trop anticiper, il est donc vraisemblable que le football d'avant-garde des Pays-Bas finira par prévaloir mercredi soir à Dortmund et, dans cette optique, les hommes de Rinus Michels ne fonderont pas seulement leurs ambitions sur le seul Johan Cruijff.

LA TECHNIQUE DU WM

Avec Jean-Philippe RETHACKER

NOUVELLE INTERPRÉTATION DE LA LIGNE

Aucune équipe dans ce W.M. ne se hasarde à jouer carrément la défense en ligne. Mario Zagalo, l'entraîneur des champions du monde, se refuse à courir ce risque : « Nous n'avons pas confiance dans les arbitres. S'il en est un qui ne siffle pas assez vite, c'est la catastrophe. A ce niveau de la compétition, où chaque action compte double, on ne peut se permettre de jouer avec le feu. »

Le Suédois Georg Ericsson a lui aussi son opinion sur la question : « Cela ne colle pas avec notre système où nous utilisons la couverture avec un défenseur de grande classe, Nordqvist qui nous sert énormément. »

●

Des couvreurs, ou, tout au moins, des défenseurs « libres » il y en a désormais dans toutes les équipes. Mais ils ont tous une notion différente de leur rôle : Beckenbauer, l'Allemand de l'Ouest, comme Haan, le Hollandais, sont des attaquants ou des milieux de terrain repentis. Et cela se voit dans leurs gestes, dans leurs conceptions tactiques et dans leur souci permanent de construire sur du solide et de bien relancer le jeu. Beckenbauer, cependant, quitte plus souvent sa base qu'un Haan, tout frais éclos dans la spécialité, et qui, avec son ami Rijsbergen reste prudent, afin de faciliter la tâche offensive de ses arrières latéraux, Suurbier et Krol.

Gorgon le Polonais et Katalinski, le Yougoslave s'aventurent en attaque, seulement sur le coup de pied arrêté pour essayer d'y utiliser leur très efficace jeu de tête. Nordqvist, le Suédois et Bransch, l'Allemand de l'Est, sont avant tout des défenseurs et des briseurs d'attaque, encore que le premier soit beaucoup moins frustre que le second.

●

Seuls en fin de compte, les Hollandais ont recours au hors jeu. Mais ils ne s'en servent pas constamment. Ils l'utilisent surtout lorsqu'ils ont besoin de remonter rapidement, vers le milieu de terrain afin de regrouper leur équipe et de resserrer les lignes.

Sur les coups francs adverses, ils en font également un usage presque systématique.

Mais la façon dont ils mettent hors jeu l'attaquant adverse, qui tarde à revenir en arrière, est très caractéristique. C'est d'ailleurs celle qu'Ajax et Feyenoord, les deux clubs phares, utilisent depuis quelques années. Il s'agit pour les défenseurs, non de s'arrêter net mais de piquer un sprint collectif en avant qui remet pratiquement la ligne de défense jusqu'au centre du terrain.

Les avants adverses n'ont pas le temps de dire « ouf », ni même de se remettre en jeu, malgré les efforts qu'ils fournissent pour rejoindre leurs rivaux. Les deux ou trois mètres de retard qu'ils ont pris au départ de l'action ne peuvent être rattrapés.

Ainsi devant la Hollande a-t-on vu cinq Uruguayens, puis six Argentins, puis trois Allemands de l'Est, se faire prendre tous ensemble, en même temps au piège. Ce qui constitue tout de même un cas assez rare, un spectacle amusant que le public apprécie d'ailleurs beaucoup. Il s'agit d'une nouvelle interprétation de la ligne qui a fait couler tant d'encre et de salive.

Les contestations sont beaucoup plus rares, les hors-jeu étant indiscutables ne jouent plus sur 1 m ou 50 centimètres ou sur un simple pas en avant des arrières.

●

Les Hollandais utilisent surtout cependant encore, de temps à autre, la ligne-arrêt, différente de la ligne-sprint. Ils ont d'ailleurs choisi pour cette raison un gardien spécialiste, jongbloed, qui est plus adroit que ses rivaux dans le jeu au pied, plus prompt et plus à l'aise dans les sorties hors de son but.

Alors, il ne s'agit pas, de rester les deux pieds dans le même sabot.

Comme pour le marquage, une réadaptation et une réutilisation des différents systèmes ont donc été mis en place dans le jeu moderne. Et tous ceux qui, comme l'Italie ou l'Allemagne de l'Est, ont voulu rester fidèles à des conceptions tactiques, rigides et périmées, ne s'en sont pas remis. C'est là aussi un enseignements de ce W.M. où les Hollandais auront décidément tenu comme ils devaient le faire, le rôle de novateurs et d'exemple.

D'une reprise de volée fantastique Johan Neeskens (à droite à terre) marque le premier but hollandais.

On l'a bien vu, une fois encore, ce dimanche : en marge de son impérial avant centre, qui est un être humain comme tous les autres en ce sens qu'il peut avoir lui aussi quelques défaillances, l'irrésistible formation orange est munie d'autres atouts, tant au point de vue collectif que sur le plan individuel.

La preuve, faute de Cruijff et aussi faute de Rep qui avait été jusqu'alors son plus percutant attaquant, la Hollande a quand même gagné sans histoire grâce à Neeskens et à Rensenbrink.

De Johan Neeskens, que les supporters néerlandais ont baptisé Johan n° 2, on sait qu'il est certainement l'un des meilleurs stratèges de son époque, car il est capable de tout faire. La manière dont il inscrivit le premier but hollandais en position de déséquilibre, sa façon aussi de prêter main-forte à la défense, ses accélérations et son sens du jeu dans l'axe central du terrain ont été constamment des arguments déterminants face à l'Allemagne de l'Est, à telle enseigne que l'on peut regretter de ne pas le voir mieux épauler par instants, principalement au moment de la conclusion.

Comme Cruijff, Neeskens, qui aura été l'un des grands bonshommes de l'Ajax moderne — l'Ajax de Michels et de Kovacs — Neeskens s'évadera sous des cieux plus cléments la saison prochaine puisque Barcelone lui a fait un pont d'or devant lequel il lui était difficile de fermer les yeux.

On a d'ailleurs tort de prétendre que les joueurs hollandais sont obnubilés par leur métier de footballeurs professionnels, notion qui ferait d'eux, d'après ce que l'on dit, des gens qui parlent toujours en ouvrant leurs poches. La preuve, après son match contre l'Allemagne de l'Est, Neeskens s'est confessé volontiers aux journalistes, sans tendre la main à aucun moment, et il a même été très prolixe :

« Ces Allemands de l'Est ne sont pas des adversaires faciles à prendre, remarquait-il, mais je crois tout de même qu'ils ont adopté une tactique suicide. Certes, ils étaient sans doute habités par la peur de perdre mais avouez tout de même qu'ils n'ont pas été assez constructifs, se contentant de défendre même avec deux buts de handicap.

Il est vrai, devait ajouter le blond Johan II, que la Hollande inspire dorénavant le respect à tout le monde. Je crois que nous sommes bien partis pour aller jusqu'au bout. Mais il nous faudra tout de même prendre garde aux Brésiliens qui savent drôlement manier la balle et dans la mesure où nous gagnerons encore, il nous restera à battre l'Allemagne de l'Ouest chez elle, ce qui ne sera pas une petite chose.

Toujours est-il, conclut Neeskens, que vous nous voyez tout heureux d'avoir enfin pu porter notre football national sur les plus grands sommets et je puis vous garantir que cela n'a rien à voir avec la promesse qui nous a été faite de nous octroyer douze millions par tête en cas de victoire finale. »

Avec Neeskens que l'on connaît très bien et qui, redisons-le, est à coup sûr l'un des footballeurs les plus complets à ce jour — tant par ses qualités techniques que par son intelligence et sa détermination — on a eu dimanche au Parkstadion la confirmation beaucoup plus inattendue du petit ailier gauche Rob Rensenbrink qui, pour ne pas venir d'Ajax ou de Feyenoord, était parmi les sélectionnés les plus discutés avant ce WM 74. Devant l'Allemagne de l'Est, l'attaquant d'Anderlecht a montré ce dont il était capable, inscrivant un second but à un moment où ça n'allait pas très bien pour la Hollande et se montrant, d'autre part, extrêmement précieux par ses passes et ses déboulés. De toute évidence, Rensenbrink a joué dimanche son meilleur match de Coupe du monde et Rinus Michels a tenu d'ailleurs à s'en féliciter auprès des journalistes :

« Le pire, devait-il dire, c'est que Rensenbrink et Neeskens étaient douteux avant le match contre les Allemands de l'Est. C'est vous dire à quel point leur excellente performance est méritoire. »

Effectivement, cela ne fait qu'ajouter davantage aux mérites de Neeskens et surtout de Rensenbrink mais il est vrai qu'avec la Hollande on n'est plus à une surprise près.

Jurgen Croy, malgré un plongeon spectaculaire n'a pu empêcher Rensenbrink d'inscrire le second but hollandais sur passe de Neeskens.

WM 74

GROUPE A

CROY, le gardien de la R.D.A., perd la tête devant Neeskens et la marée hollandaise.

JAN LE BIENHEUREUX

GELSENKIRCHEN. — L'une des plus grandes surprises dans cette équipe de Hollande qui chante et qui danse, c'est la présence dans sa cage d'un étonnant gardien presque inconnu du grand public international, mais personnage tout droit sorti d'un roman de Van der Meersch.

La confrérie des grands portiers est une caste presque aussi fermée qu'une caste hindoue. Les bons élèves récitent Yachine, Densk, et aujourd'hui Mazurkiewicz, Zoff, à la rigueur Maier et Schilton, mais sûrement pas Felix ou Leao.

Jongbloed, lui, appartient à l'importante cohorte des bons ouvriers dont la joie de jouer tient lieu de carte de visite.

D'ailleurs, demandez-le-lui : sa participation à la Coupe du Monde est l'un des gags les plus savoureux de son existence. Ce n'est pas qu'il n'a pas confiance en lui, Jongbloed, mais la consécration, en général, vient plus tôt que la 34e année, du moins pour un footballeur.

Et Jongbloed y croyait si peu qu'il s'était trouvé un ami pour tenir son bureau de tabac durant les mois de juin et juillet tandis qu'il serait allé voir, lui, si le ciel de la Méditerranée était aussi bleu que la prunelle de ses yeux.

TRENTE-QUATRE ANS ET TOUTES SES DENTS

Oui, Jongbloed aura trente-quatre ans le 25 novembre prochain, ce qui ne l'inquiétait guère. Au point qu'il a décidé de donner la préférence au club qui lui offrirait un contrat de trois ans plutôt qu'un contrat de deux ans comme le lui propose Ajax.

« Je suis en bonne santé, savez-vous, et je ne vois pas pourquoi je m'arrêterais de jouer puisque mes parents ont eu la fâcheuse idée de me faire naître un peu tôt. »

Jan Jongbloed passe pour être un joyeux luron. Il a le sens de l'humour très développé comme la plupart des gens nés et élevés à Amsterdam. Il trouve instantanément le mot et l'image qui touche, et démystifie les situations les plus tendues.

Si l'ambiance est si bonne à Iltrup, Jongbloed n'y est pas pour rien : il réussit même parfois à faire éclater de rire, Rinus Michels, ce qui est aussi difficile que de dérider un bison du parc zoologique.

JAN ET LE MOUVEMENT PERPETUEL

Sur le terrain, Jan Jongbloed ne paie pas de mine avec ses deux genouillères qui le font ressembler à un percheron de trot attelé. Il n'est pas beau quand il court ; il n'est pas beau quand il saute ; il n'est pas beau quand il dégage. Mais il ne commet aucune faute et réussit même des parades étonnantes sur les rares actions offensives adverses, excellant dans la fermeture des angles de tir. Il a surtout le génie, qui n'en est pas un, de relancer instantanément le jeu, dès que le ballon lui arrive.

Il contribue ainsi à sa manière au mouvement perpétuel de l'équipe hollandaise qu'un arbitre aura bien du mal à pénaliser pour perte de temps volontaire.

Jongbloed, dans la vie comme dans le champ de jeu, a un don d'observation extrêmement développé. Il est homme à trouver des « trucs » pour améliorer l'ordinaire, ce qui ressort, en fin de compte d'un solide bon sens.

Dans sa cage ou sur son bateau de pêche, il témoigne du même sang-froid, de la même précision de geste, de la même simplicité.

« Le football est une chose simple, dit-il, à condition de ne pas l'oublier. »

L'étonnante aventure de Jongloed tient en quelques chiffres. Retenu comme remplaçant, le 26 septembre 1962 en équipe de Hollande contre le Danemark, il ne connut sa première sélection que cinq ans plus tard. Première et seule sélection jusqu'en mai 1974, moment où Michels l'appela et décida de le tester en vue de la Coupe du Monde : parce que le titulaire Van Beveren (P.S.V. Endhoven) ne finissait pas de guérir d'une blessure tenace.

FOOTBALLEUR DE L'ANNEE

Jongbloed joua donc contre l'Argentine (4-1) exactement comme il le fait depuis le début de la Coupe du Monde, sans brio exceptionnel, mais avec une efficacité jamais démentie. Et Michels décida de lui donner la préférence devant un Piet Schrijvers (Enschede, 27 ans) et Eddy Treytel (Feyenoord, 28 ans) ; cette désignation est évidemment le couronnement de la carrière de Jongbloed avec le titre de footballeur hollandais de l'année 1973-1974, attribué par la télévision hollandaise.

Sous les couleurs du F.C. Amsterdam (issu en 1972 de la fusion entre D.W.S. et Blaw-Wit) Jongbloed n'a pas manqué un seul match du Championnat 1973-1974 : trente-quatre matches sans un rhume ni un bouton.

LE PROCHAIN POISSON

Du coup les grands clubs se réveillent ; Jongbloed existait et ils ne le savaient pas. Ajax qui n'a pas résolu son problème depuis la retraite de Stuy propose au nouveau portier sélectionné, un contrat de deux ans, avec 16 millions d'anciens francs garanti à l'année. Compte tenu des tarifs pratiqués en France, c'est une allocation de boy-scout. Mais au F.C. Amsterdam, Jongbloed n'en gagne que trois : le reste provient de la vente des cigares.

Et cela lui suffit. Il a déjà dit que si le F.C. Amsterdam lui offre un contrat de trois ans, il ne le quitterait pas pour Ajax.

Il n'est pas certain que la finale de la Coupe du Monde changerait quoi que ce soit à cette décision. Un grand homme a dit que « la gloire se donne seulement à ceux qui l'ont toujours rêvée », Jongbloed ne rêve que du prochain poisson qu'il prendra dans son filet.

J. T.

OFFRE SPECIALE COUPE DU MONDE DE FOOTBALL

TELEVISEURS COULEUR 66 cm

UN VERITABLE PRIX DE GROS

2.850 F NET

VALEUR REELLE 3.850 F

Une grande marque française
QUANTITE LIMITEE
Crédit personnalisé CETELEM
Livraison - Mise en route
Garantie annuelle comprises
PARIS BANLIEUE

TELE-S.F.

Station-Service
Dépannage Télévision
Techniciens diplômés de l'O.R.T.
61, rue du Fg St-Denis, Paris-X^e^
Tél. : 523-13-39 et 523-37-53

la coupe du monde en adidas

POLOGNE - YOUGOSLAVIE

WM 74

GROUPE A

Le Brésil

Jean-Paul OUDOT

Robert VERGNE

BRESIL-ARGENTINE

STADE : Niedersachstadion de Hanovre.

RESULTAT : Brésil bat Argentine 2-1 (1-1).

TEMPS : ensoleillé au début du match. Couvert et pluvieux en fin de rencontre.

SPECTATEURS : 40.000 environ dont... 35.000 neutres.

ARBITRAGE : excellent arbitrage de M. Vital Loraux (Belgique) 8 sur 10.

Le directeur de jeu fut précis, clair et bien écouté des deux équipes. On peut simplement lui reprocher de ne pas avoir été plus sévère sur une faute de F. Marinho qui avait abattu Babington à la 23e minute de jeu.

INCIDENTS : un seul avertissement a été infligé à l'Argentin Houseman. Il y eut une pluie de coups francs en première mi-temps, mais le match ne dégénéra jamais.

NOTE : 8 sur 10 en raison de la rare qualité technique, individuelle et collective pratiquée par les deux adversaires sud-américains.

BUTS : 31e — sur la droite du terrain, Paulo Cesar lance Luis Pereira qui effectue une courte passe en retrait pour Rivelino. Celui-ci, en position de numéro 8 décoche un tir précis et sec à ras de terre. Carnevali, masqué, réagit trop tard.

36e — faute de Marinho, arrière central, sur Balbuena. Coup franc extraordinaire de précision et de violence de Brindisi. Le tir percute la barre transversale avant de pénétrer au fond des filets. C'était un événement : le premier but encaissé par le Brésil depuis la Coupe du Monde.

49e, Luis Pereira, encore lui, s'infiltre sur l'aile droite et effectue un centre aérien pour Jairzinho. La reprise de la tête de l'avant centre est fulgurante et précise. Il est vrai que le Brésilien se trouvait à peine à 5 mètres des buts de Carnevali.

PHYSIONOMIE : ce fut un match très goûté par le public allemand qui n'a pas l'habitude d'assister à l'évolution de formations aussi sûres d'elles-mêmes sur le plan technique, tant individuel que collectif. Le match prit un peu de temps à démarrer car les deux formations se neutralisèrent quand bien même effectuaient - elles un jeu très précis jusqu'à l'approche du but adverse. Il fallut les percées de Luis Pereira pour lancer le match qui resta passionnant et passionné jusqu'au coup de sifflet final. Les Brésiliens ont mérité de l'emporter pour leur plus grande sûreté, mais les Argentins furent loin de démériter et tentèrent jusqu'au bout de combler leur handicap, au grand plaisir des spectateurs.

BRESIL — Leao (4) — Ze Maria (3), Pereira (5), M. Marinho (3), F. Marinho (4) — Paulo Cesar II (4), Rivelino (4), Dirceu (4) — Valdomiro (3), Jairzinho (4), Paulo Cesar I (3).

ARGENTINE — Carnevali (3) — Glaria (3), Heredia (4), Bargas (4), Sa (3) puis Carrascosa (3) (46e) ; Brindisi (3), Squeo (4), Babington (3) — Balbuena (4), Ayala (4), Kempès (3) puis Houseman (3) (46e).

HANOVRE. — Ce fut assurément un match très intéressant que se sont livré le Brésil et l'Argentine au Niedersachstation de Hanovre : un match tel qu'on pouvait l'imaginer, très technique, dans un style assez proche l'un de l'autre, sur un rythme assez lent, du moins si on le compare à celui qu'imprime la Hollande aux rencontres qu'elle dispute.

Mais cela n'avait qu'une importance relative, les deux équipes semblant faire partie d'un tout cohérent qui conféra au match sa plénitude en même temps que son intérêt.

Et c'est bien là l'un des mérites de ces deux équipes sud-américaines qui se trouvaient un peu perdues en terre allemande pour en découdre et fixer une fois pour toutes un point important puisqu'il s'agit de la suprématie du continent.

De surcroît, l'incertitude du résultat, sans laquelle un match perd beaucoup de son intérêt, se maintint jusqu'au coup de sifflet final, ce qui tint en haleine un public vraiment neutre, ce qui ne veut pas dire indifférent.

Et pourtant, dès la reprise, on eut le sentiment que le but de Jairzinho constituait comme le paraphe de la victoire brésilienne : sur un centre de Ze Maria, le lieutenant de Pelé plaça un coup de tête extraordinaire de puissance et de précision. Il y avait quatre minutes que le jeu avait repris.

Mais déjà, en première mi-temps, on avait pu constater qu'à un nombre d'occasions sensiblement égal, disons en gros deux par équipe, les Argentins avaient marqué sur coups de pied arrêtés alors que les Brésiliens avaient amorcé un très beau mouvement offensif qui devait s'avérer payant. Coïncidence ? Rivelino venait de se faire soigner sur la touche et effectuait sa rentrée sur le terrain au moment où l'action brésilienne se développait sur le côté droit. Son relais avec Jairzinho fut déterminant, comme l'on sait, mais on peut toujours se demander s'il aurait occupé cette position avancée dans le cas où il n'aurait pas été touché et qu'il n'aurait pas été obligé de se faire soigner. Comme quoi les plus grands échafaudages, les rencontres les plus importantes, les combinaisons tactiques les plus élaborées tiennent souvent à peu de chose, à un événement fortuit.

Deux buts de facture, voire d'essence différente, en faveur, bien sûr, des Brésiliens même si le coup de pied victorieux de Brindisi peut passer pour un modèle du genre : en effet, l'Argentin, qui devait jouer en France (il est d'ailleurs dommmage qu'il en ait été différemment), réussit un chef-d'œuvre technique puisque la balle contourna le mur pour passer sous la barre transversale de Leao, lequel, par la même occasion, encaissait son premier et unique but de la Coupe du Monde depuis qu'elle est commencée.

LE COURAGE DES ARGENTINS

L'histoire retiendra donc que le Brésil a éliminé l'Argentine de la course au titre dès la 49e minute, mais il ne faudrait pas en déduire que les hommes de Buenos Aires n'aient pas tenté la chance jusqu'au bout. Au contraire, ils s'appliquèrent à remonter le terrain avec une minutie d'horloger, doublant, triplant, quadruplant même les passes et, ma foi, la défense brésilienne, pour solide qu'elle soit, en fut souvent ébranlée : en deux occasions au moins, on crut à l'égalisation des Argentins, mais, hélas ! ils possédaient en Balbuena un ailier par trop maladroit, qui gâcha lamentablement ces deux occasions pourtant extrêmement favorables.

Il est curieux de constater que l'entraîneur argentin avait remplacé deux joueurs à la mi-temps, à savoir Sa par Carrascosa et Kempes par Houseman. Or, s'il est toujours facile de critiquer après coup, il est quand même étonnant de constater qu'un entraîneur se prive délibérément pendant la moitié d'un match de la possibilité de remplacer un joueur qui se serait blessé. D'ailleurs, c'est ce qui arriva à l'arrière droit Heredia touché sérieusement au nez et qui tint courageusement son poste jusqu'à la fin, étant donné les circonstances et l'impossibilité de remplacement.

Il est bien évident qu'on ne peut songer à battre le Brésil en gâchant autant de possibilités et ce fut vraiment, en vérité, le drame des Argentins.

LE BRESIL EN HAUSSE

Cela étant dit, le Brésil nous a semblé mériter sa victoire pour plusieurs raisons.

D'abord, les joueurs de Rio et de Sao Paulo pratiquaient un football plus vif, plus enlevé, assurant à la rencontre un rythme plus élevé que celui de leurs adversaires et cela compta pour beaucoup dans la décision finale. Il est certain que les Argentins, en ne parvenant pas à passer la vitesse supérieure, oblitéraient leurs chances d'autant.

Ensuite, la défense brésilienne a entièrement justifié tout le bien que l'on pensait d'elle et que les statistiques actuelles confirment dans sa maîtrise : en effet, les Brésiliens sont nettement en tête de la meilleure défense puisque, on le sait, ils n'ont jusqu'à maintenant encaissé un seul but.

Enfin, les meilleures individualités, surtout en attaque, firent la décision. Ce n'est sans doute pas un hasard si deux buts ont été marqués par les deux « anciens » qui ont déjà connu la gloire à Mexico, à savoir le capitaine Rivelina et Jairzinho. Ce dernier, qui n'avait pas, jusqu'à maintenant, effectué une très bonne Coupe du Monde, probablement à cause des circonstances et de l'environnement qui fut le sien, se réveilla complètement dimanche à Hanovre. Outre le magnifique but qu'il marqua, ses départs en dribbles, sa couverture de balle et même sa facilité pour faire jouer ses partenaires, donnèrent à penser qu'il avait retrouvé tout ou partie de sa meilleure forme. Ce fut également le cas de Paulo César, peut-être moins en vue que Jairzinho, mais infiniment supérieur à ce qu'il avait montré jusqu'alors. Rivelino fut égal à lui-même, c'est-à-dire un parfait capitaine, vers qui convergent presque tous les ballons dont il fait le meilleur usage.

Mais nous avons été très surpris par l'excellent match accompli par Dirceu qui nous rappela, dans un rôle similaire, l'excellent Clodoaldo.

Quant à la défense, elle fut impériale en la personne de Pereira et très offensive par Ze Maria, qui amena le but de la victoire, et l'arrière gauche Francisco Marinho.

Toutes ces conditions expliquent et justifient à la fin cette victoire très importante pour le Brésil qui est susceptible de se libérer enfin des complexes qui semblaient nouer les nerfs de ses joueurs depuis le coup d'envoi du match inaugural à Francfort. L'équipe argentine n'a donc plus aucune chance au niveau le plus élevé, mais les Argentins ont tout de même réussi leur sortie. Il est seulement dommage qu'ils n'aient pu jouer sur un rythme supérieur, mais là est sans doute leur limite.

La défense centrale, Heredia-Bargas, a fort bien mené sa barque en attaque. Ayala fut d'assez loin le plus dangereux mais le meilleur Argentin, en même temps que l'un des joueurs les plus en vue sur le terrain, fut incontestablement Brindisi.

De toute façon, les deux équipes doivent être remerciées pour la qualité du football qu'elles ont produit et les nombreux applaudissements du public allemand témoignent de l'intérêt qu'il a porté à ce véritable festival technique.

R. V.

SALDANHA JUGE LE BRÉSIL

Il a conservé son allure de jeune homme, mince, comme à vingt ans alors que son expérience est au moins du double. Joao Saldanha est une des personnalités les plus fortes du monde du football, et pas seulement brésilien. Ancien sélectionneur de l'équipe de son pays, il est admiré par les uns, honni des autres.

Il est vrai qu'il s'en moque éperdument. Polyglotte, très cultivé, il dirige les services sportifs d'une chaine de télévision brésilienne. Nous nous honorons de son amitié car les hommes de sa qualité ne courent pas les stades.

— Que pensez-vous de cette Coupe du Monde, et plus particulièrement de « votre » équipe ?

— Vous savez, la Coupe du Monde, c'est un monstre qui évolue tous les quatre ans. Pas toujours dans le bon sens d'ailleurs. Mais c'est un peu comme l'heure : ça change toujours... Les intérêts en jeu sont de plus en plus grands. Les passions de plus en plus exacerbées. Personne ne peut prédire et pourtant il y a quinze battus pour un seul vainqueur...

— Et le Brésil ?

— Il s'améliore, mais il est vrai qu'il ne pouvait guère en être autrement.

— Néanmoins, nous, Européens, avons vraiment l'impression qu'on nous a changé le Brésil, « notre » Brésil, celui qui nous a enchantés en Suède, au Chili et au Mexique.

— Oui, bien sûr, et le nier serait ridicule. Tout ou presque tout m'oppose aux conceptions qui président à l'élaboration de l'équipe actuelle. Mais d'une part je n'ai ni le temps et encore moins le goût de la polémique, même si cela m'était facile. Aussi je suis à l'aise pour dire qu'on ne remplace pas aussi aisément des joueurs comme Gerson et Clodoaldo, ne parlons même plus de Tostao et oublions Pelé... Cette nouvelle équipe du Brésil portait donc le fardeau des titres obtenus par ses aînés, sans en avoir l'expérience, bien sûr. Ni peut-être le talent. Cela est à considérer au moment de juger.

— Cependant on prétend dans certains milieux proches de « L'Equipe » que des erreurs de sélection ont été commises.

— C'est probable, mais on est d'autant plus facilement amené à les commettre que les valeurs individuelles sont sensiblement équivalentes. Je ne jetterai pas la pierre à mon successeur sur ce chapitre.

— Mais sur d'autres ?

— Je vous l'ai dit, j'ai passé l'âge de polémiquer. Cela ne sert à rien, les faits parlent d'eux-mêmes. Ainsi, contre l'Argentine, vous avez vu que si notre victoire n'est pas usurpée, en revanche, elle a été assez laborieuse. Or, il est bien évident que la Hollande n'a fait qu'une bouchée de nos adversaires du jour.

— Justement, comment voyez-vous ce match contre les Hollandais ?

— Eh bien, et ce n'est pas contradictoire, je suis relativement optimiste pour cette rencontre. Certes, la Hollande est probablement la meilleure équipe, intrinsèquement parlant, de la Coupe du Monde ; mais le Brésil a pris confiance en ses moyens actuels, qui ne sont pas négligeables, et de surcroît il ne sera pas favori. C'est toujours un atout, quoi qu'on en dise, à moins d'être très supérieur à l'adversaire.

— Et si c'était précisément le cas de la Hollande ?

— Possible, mais cela mérite d'être examiné de plus près.

Il ne reste plus que 24 heures à attendre pour le savoir.

R.V.

petit à petit

Jairzinho, auteur du deuxième but brésilien échoue ici devant le gardien argentin Carnevali. Au centre : M. Marinho.

Par Alain FONTAN

LES PASSAGERS DE LA PLUIE

HANOVRE. — *A chacun des matches du Brésil, la pluie est au rendez-vous. Jamais tropicaux épris de soleil ne se sont sentis aussi perdus dans la grisaille depuis 1966, année du naufrage de la « bande à Feola » aux environs de Liverpool.*

A bord de leur autobus bariolé qui les a transportés de la Forêt Noire au cœur de la Hesse et de Francfort à la Rhur, puis à Hanovre et Dortmund, les champions du monde ont ingurgité sur 6 000 kilomètres, une nouvelle version des passagers de la pluie. Deux douzaines de chiens policiers tiennent le rôle de figurants.

Etonnant Brésil. Longtemps on a cru qu'il se noierait sous les averses qui n'en finissaient pas, mais l'accalmie tant attendue surgit enfin après un fort inconfortable après-midi contre le Zaïre, et un sauvetage réalisé in extremis grâce à une monumentale bévue du gardien de but africain Kazadi, les champions du monde retrouvèrent la confiance qui leur faisait défaut depuis le début de la compétition. Leur coup de chance les marquera, leur donnera une foi nouvelle. Ils comprirent, comme ils aiment à dire, que Dieu était toujours brésilien.

Ils décidèrent donc d'oublier les querelles. Les défenseurs cessèrent de reprocher aux attaquants leur absence de combativité et passèrent l'éponge sur les complexes de supériorité des vedettes Rivelino et Jairzinho. La circulation du ballon s'en trouva grandement améliorée. Le sang neuf apporté au milieu de terrain par Paulo Cesar, Carpegiani et Dirceu remit en fonctionnement plusieurs rouages essentiels, singulièrement grippés jusqu'alors.

NIVELLEMENT PAR LE MILIEU

Zagalo dut cependant se faire violence pour en arriver là. L'entrée en jeu de ces deux hommes contraignit ce conservateur superstitieux (plus superstitieux que conservateur, soit dit en passant) à bousculer ses vieilles théories.

Le système de jeu qu'il a inventé et que cet ex-faux ailier traine dans ses bagages depuis la Coupe du Monde en Suède, en 1958, à savoir un 4-3-3 avec recul de l'ailier gauche, a dû être rangé dans le placard aux souvenirs.

Signe des temps : le nombre des buts diminue avec celui des attaquants patentés. La Hollande demeure la seule exception à la règle d'une Coupe du Monde qui vaut plus par son engagement que par son niveau technique. Le football s'est nivelé par le milieu.

Le Brésil quant à lui attend la soudure. Il se trouve entre deux générations de grands joueurs et n'est visiblement pas en mesure actuellement de dicter sa loi. Il peut néanmoins se faire respecter, et jouer beaucoup mieux que devant la Yougoslavie pour le match d'ouverture. Question de confiance.

A force de répéter que quatre points suffiraient pour la qualification, et qu'il fallait à tout prix éviter la défaite, Zagalo a permis à la peur de s'installer dans la concentration. Dans l'esprit des joueurs cloîtrés depuis quatre mois entre la passion délirante de leurs compatriotes, les questions quotidiennes des deux cents journalistes, et les chiens policiers des flics allemands, une sorte de panique a pris possession de l'équipe. A la moindre menace adverse, toute la formation se repliait en défense comme un escargot dans sa coquille.

DES VOILES DE MARIEES

Il a fallu trois rencontres et plusieurs attaques cardiaques à Rio de Janeiro pour qu'elle retrouve, enfin son équilibre. Face à l'Allemagne de l'Est, grand favori, le Brésil a enfin donné un aperçu de son talent oublié. Au tir ce n'était pas génial, et nous étions loin du récital mexicain d'il y a quatre ans. Mais les joueurs montrèrent enfin une certaine maîtrise. Il ne s'agissait plus cette fois, de petits professeurs terrorisés devant le Zaïre, mais des garçons sûrs d'eux-mêmes et décidés à faire courir la balle de l'adversaire.

Face à une défense rugueuse, très en souffle, et tout auréolée encore de sa victoire sur le Kaiser Franz Beckenbauer et ses troupes, les Brésiliens évoluèrent sans s'affoler. Leur équipe ressembla au frappeur qui attend calmement l'ouverture. Lorsqu'elle se présenta, à l'occasion d'un coup franc aux vingt mètres, Rivelino perfora le mur adverse d'une balle rasante que le goal adverse ne vit même pas passer. Il entendit seulement le bruit caractéristique du ballon dans les filets — léger comme celui des voiles de mariées — et jura dans la langue de Goethe.

Remis en selle par ce tir lumineux, les Sud-Américains dominèrent alors au point de se créer plusieurs autres chances très nettes :

« Nous savons encore gagner, quand il le faut, expliqua Zagalo. Au premier tour devant la Yougoslavie et l'Ecosse, un match nul nous suffisait chaque fois. Je savais que le nombre de buts marqués contre le Zaïre ferait, en définitive, la différence. Il n'en va plus de même maintenant où une seule équipe par groupe va disputer la finale. Mon rêve serait, bien sûr, de battre l'Argentine tandis que la Hollande partagerait les points avec l'Allemagne de l'Est... Nous n'aurions en ce cas, besoin que d'un match nul pour atteindre la finale. Pourquoi pas, après tout ? »

L'ART DE PRENDRE A LA GORGE

« J'ai déjà étudié le jeu des Hollandais, reprend Zagalo et nous allons nous organiser dans le but de les tenir en échec. Il s'agit d'une grande équipe mais qui ne nous impressionne nullement. Techniquement, je ne vois pas en quoi les Néerlandais nous sont supérieurs. Ils possèdent cependant une solide organisation de jeu et un allant que nous allons devoir briser à tout prix. Ils possèdent l'art de prendre les équipes à la gorge. Mais si les rôles sont renversés, que se passera-t-il ? »

Zagalo pose la question. Bluffe-t-il un peu dans cette vaste partie de poker que reste une Coupe du Monde qui vaut avant tout par l'équilibre des forces en présence ?

Une chose reste certaine : sans ses grands joueurs d'hier le Brésil demeure cependant une puissance attaquante du ballon rond très difficile à manœuvrer. Le plus fort d'ailleurs de tous les pays à travers le temps au classement général, si vous voulez. Le fond technique qui est le sien lui permet de traverser les orages. Même lorsque les joueurs de génie sont absents, les autres conservent cette sorte d'instinct des chats qui permet de retomber sur ses pattes. Comment expliquer, sinon les matches nuls heureux obtenus d'entrée devant la Yougoslavie et les Ecossais ?

Ainsi cueillie à froid, et presque brinqueballée, une autre formation eut sans doute sombré. L'Argentine, par exemple, n'a-t-elle pas dans un cas semblable encaissé trois buts devant la Pologne, puis quatre face à la Hollande ?

Cette Hollande qu'un Brésil revigoré attend de pied ferme. Sous la pluie, bien sûr.

WM 74
GROUPE A

Zagalo et Cap d'accord : "La Hollande va souffrir"

HANOVRE. — C'est sans doute ce qu'on appelle la solidarité sud-américaine. Toujours est-il qu'au cours de la conférence de presse qui suivit immédiatement Brésil-Argentine, Zagalo et Vladislao Cap ont fait preuve de mimétisme car, sans se concerter, ils ont évoqué dans les mêmes termes le futur Brésil-Hollande, superchoc de la Coupe du Monde, demain soir à Dortmund.

Ainsi Zagalo a rappelé ce qu'il nous avait déjà précisé en ce qui concerne l'équipe emmenée magistralement par Johan Cruijff.

« La Hollande me paraît supérieure à l'Allemagne de l'Ouest et on peut considérer notre choc comme une finale avant la lettre. Les Néerlandais sont vifs, costauds, athlétiques, bien en souffle, mais ils ne tirent pas autant au but qu'on le prétend. C'est un peu comme le Brésil... du premier tour et je suis sincèrement convaincu que ma nouvelle formation en bien meilleure forme physique, va tenir si bien la dragée haute aux partenaires de Van Hanegem, que j'ai bon espoir. Une victoire par 1-0 pourrait bien être le score final en faveur... du Brésil, bien entendu ;

J'ai ma petite idée sur la façon de contrer la Hollande, mais vous verrez cela sur le terrain !

Ne m'en demandez surtout pas plus... »

Et Mario Zagalo de redevenir muet comme une carpe.

Quant au responsable argentin, il devait ici évoquer le choc des deux grands super-grands :

« La Hollande m'a fait une meilleure impression... visuelle, si je puis m'exprimer ainsi. A l'œil, elle est vivante, active, enthousiaste, personnalisée. Le Brésil a incontestablement sa chance si les champions du monde en titre appliquent la tactique qu'ils ont employée devant l'Argentine. En fait, le Brésil n'est plus aussi scintillant et aussi rayonnant... à l'œil. Mais il est resté terriblement efficace et est devenu réaliste tant en défense qu'en attaque. Tout ne sera qu'une question de nature, de contrôle de soi-même et les premières minutes guideront probablement le déroulement de la rencontre. »

En fait, Vladislao Cap pense que le Brésil devra employer la tactique de la zone en défense, car il semble, en effet, utopique de vouloir déléguer un chien de berger aux basques de Johan Cruijff. Et Cap de conclure :

« Pour contrer le mieux possible le grand attaquant de Barcelone, il n'y a pas trente-six solutions. Il n'y en a en fait qu'une seule : le laisser jouer au départ de l'action et le contrer au dernier moment. L'important est de ne pas confondre le dernier moment avec... la dernière passe. »

Il est infiniment probable que ce n'était pas tombé dans l'oreille d'un sourd — à notre connaissance Zagalo ne souffre pas de surdité — en fait, il a toujours bon pied, bon œil et il a déjà vu plusieurs fois à la télévision ou dans un des neuf stades de la Welt Meisterschaft un certain Johan chef incontesté du royaume orange.

Mercredi, des frissons en perspective.

J.-P. O.

Un constat de Robert VERGNE

Le grand tournant sud-américain

Ils étaient quatre comme les mousquetaires et, bien sûr, on les a répartis dans chacun des quatres groupes. Les représentants de l'Amérique du Sud sont toujours suivis avec le plus grand intérêt par la vieille Europe qui a pour les footballeurs de là-bas les yeux de Chimène sauf... lorsqu'elle n'est pas elle-même concernée.

Tous les quatre ans, donc, c'est la grande confrontation intercontinentale, la seule qui mérite d'être prise en considération, encore qu'il convient de rappeler une vérité première, celle de l'alternance. Les différences de fuseaux horaires auxquels il n'est pas si facile de s'habituer pour certains organismes, la différence de saisons et de climat, de nourriture et de logement sans oublier l'hydrométrie constituent des handicaps certains pour ceux qui changent de continent. Mais si l'on étale les calculs statistiques sur une période de seize ans qui a vu l'alternance scrupuleusement respectée, on s'aperçoit que l'Europe est en train de prendre une avance très nette. Voire écrasante.

Et, bien avant la fin de l'épreuve, on est déjà en mesure d'avancer qu'elle va encore s'accentuer. Même si le Brésil parvenait à conserver son titre, ce qui est loin d'être certain. L'Allemagne 74 aura donc marqué le grand tournant du football sud-américain et il ne semble, au moment où ces lignes sont écrites, que ses meilleurs représentants soient en mesure de le négocier au mieux de leur intérêt et de leur prestige.

LES DIFFICULTES DU CHILI

A priori, le Chili était l'équipe la plus faible des quatre, mais cette appréciation se devait d'être confrontée à l'épreuve des faits. D'abord, le Chili se retrouva dans un groupe très difficile puisque, outre la valeur foncière que l'on accordait aux deux équipes allemandes, le fait de jouer devant leurs compatriotes, ajoutait encore à leurs chances de qualification. Que le Chili soit parvenu à tenir en échec le « hérisson » est-allemand après voir tenu la dragée haute à l'Allemagne de l'Ouest, plaide incontestablement en sa faveur.

En définitive, les Chiliens ont conquis un échelon dans la hiérarchie du football sud-américain au travers de leur confrontation avec le football européen. N'oublions pas non plus que les graves événements qui se sont déroulés dans leur pays sont de nature à perturber des joueurs qui sont aussi des hommes comme le rappelait fort judicieusement Albert Batteux récemment.

Sur le plan individuel, on retiendra comme joueurs de très bonne valeur internationale des hommes comme Figueroa dont l'aisance a été véritablement très impressionnante, Caszely à l'esprit très collectif, et Valdès qui fut égal à sa réputation.

LA FAILLITE DE L'URUGUAY

Les légendes ont la vie dure et le culte du souvenir se maintient très longtemps en football aussi.

Ainsi de l'équipe d'Uruguay : il s'agit sans aucun doute du plus grand fiasco enregistré au cours de cette Coupe du Monde. Sèchement résumée, la performance des hommes de Montevideo se limite à un match nul arraché à la Bulgarie en trois rencontres, un seul but réussi contre les Bulgares sur lequel le gardien porte une responsabilité si lourde qu'il doit s'inscrire bien davantage à son passif qu'à l'actif des Uruguayens. Vingt mille kilomètres pour marquer un but dans ces conditions, tel est le « bilan » brutalement résumé des joueurs de Montevideo. Voilà qui, est mince, voire catastrophique.

Pire : lorsque les Uruguayens ont tenté de sortir de leur véritable ghetto défensif dans lequel ils s'étaient enfermés avec âpreté, c'est-à-dire lors du dernier match du groupe 3 contre la Suède, alors on eut confirmation de l'insigne faiblesse de l'équipe. Le roi était nu.

Les hommes de Montevideo se devaient d'attaquer, mais ils en ont perdu l'habitude depuis si longtemps que non seulement ils furent incapables de battre le gardien suédois (qui ne ressemble en rien à son collègue bulgare), mais encore leur fameuse défense se révéla ce qu'elle est exactement lorqu'elle ne peut compter sur un renfort massif, lourde, lente et pour tout dire, médiocre.

Ce n'est pas non plus un hasard si les Uruguayens comptaient dans leurs rangs le plus grand nombre de vétérans de la Coupe du Monde. Passe encore pour Rocha dont la technique individuelle est demeurée exceptionnelle, Masurkiewicz, gardien qui prend de l'expérience avec l'âge, mais Cubilla qui promène un ventre de propriétaire constituait à lui seul, en même temps qu'un défi au bon sens, le symbole de la capitulation uruguayenne.

Il faut se faire une raison, surtout sur les rives de la Plata : l'Uruguay, c'est fini et bien fini. Et nul ne saurait prétendre qu'il pourrait y avoir une sorte de miracle « Lip » pour relancer la « Céleste ».

LA LENTEUR ARGENTINE

Certes, le comportement de l'Argentine semble supérieur à celui de l'Uruguay et du Chili encore que cette déduction prête pour le moins à raison de la différence de composition des groupes. Car si le Chili ou l'Uruguay avait eu la bonne fortune d'avoir Haïti dans leur groupe, nul doute qu'ils auraient alors enregistré une victoire, comme tout le monde...

Car dès qu'elle a eu affaire à des adversaires solides, l'Argentine est apparue ce qu'elle est : une équipe très lente, dans l'incapacité de surprendre un adversaire de grande valeur.

C'est ainsi qu'avec le recul du temps, on s'est aperçu que le match nul réalisé contre l'Italie soulignait davantage le déclin de la « squadra » (du moins dans sa composition actuelle) qu'un véritable exploit des Argentins.

On eut très rapidement confirmation de ces déductions lors du match contre la Hollande au cours duquel les Argentins « explosèrent » en un quart d'heure. Cette fois, le voile se déchirait totalement, du moins pour ceux qui ne voulaient pas regarder la vérité en face.

Et ce n'est pas le « derby » contre le Brésil qui pouvait modifier ce jugement malgré le bon match d'ensemble fourni par les Argentins. Mais le rythme était très différent comme l'a souligné très justement l'entraîneur Cap, ce qui l'a conduit à la conclusion très logique que la Hollande lui paraissait bien supérieure au Brésil.

Quoi qu'il en soit, l'Argentine aussi devra réviser ses batteries si elle ne veut pas connaître de grandes déconvenues lorsque la prochaine Coupe du Monde élira domicile chez elle, dans quatre ans.

Le cas de l'Argentine semble sans recours car les Argentins persistent à penser contre toute évidence qu'ils demeurent toujours les meilleurs des footballeurs du monde et que, par conséquent, ils possèdent la meilleure équipe du monde.

Certes, les Argentins demeurent effectivement de bons joueurs, mais si l'on prend comme critère tous les éléments d'appréciation qui entrent désormais en ligne de compte dans l'appréciation d'un grand joueur des temps modernes, il n'apparaît pas qu'on puisse faire figurer l'un d'entre eux dans une de ces « équipes du monde » qu'on s'amuse à fabriquer tous les quatre ans. Yasalde comme Ayala, Heredia et plus encore Perfumo sont indiscutablement barrés à leur poste par meilleurs qu'eux.

Ce dernier est même le symbole de la régression argentine, lui qui était encore, il n'y a pas si longtemps, l'un des meilleurs joueurs du monde, demeuré parmi l'élite des truqueurs.

On peut s'étonner par ailleurs, en ayant vu jouer les Argentins, qu'ils n'aient pas fait appel à Bianchi car le néo-Rémois est probablement de tous les Argentins opérant en Europe celui qui a le mieux assimilé les principes généraux du football du Vieux Continent.

UN AUTRE BRESIL

Le Brésil. Voilà le grand sujet de conversation en même temps que de controverse. La première constatation, c'est qu'on nous a changé « notre » Brésil, celui de Pelé. Bien que cet être exceptionnel lui manque, tout n'est pas dépeuplé au Brésil.

Mais cette reconversion radicale d'une formation si offensive naguère, en équipe hermétiquement défensive, à quelque chose d'effarant.

Certains penseront qu'à partir du moment où l'on reproche à l'Argentine, à l'Uruguay et au Chili de ne pas avoir évolué, on est mal fondé de faire le reproche inverse aux Brésiliens.

Ce serait alors schématiser à l'extrême car s'il était compréhensible que le Brésil ait modifié quelque peu ses batteries en fonction de l'évolution actuelle et des disparitions de Pelé, Gerson ou Tostao, en revanche, on se demande devant une telle outrance dans la reconversion s'il ne s'agit pas tout simplement d'une entreprise de sabotage pure et simple.

Ce n'est pas un hasard non plus si les meilleurs des Brésiliens se recrutent dorénavant parmi les défenseurs. Les deux Marinho sont incontestablement les deux fleurons d'une défense comme l'aurait aimé Helenio Herrera.

Aussi, s'interroge-t-on sur l'avenir du football sud-américain et ses possibilités de reconversion intelligente en fonction des capacités de ses footballeurs et de la nature des choses.

Il est certain que l'entraîneur qui comprendra jusqu'où il ne faut pas aller dans ce domaine, qui respectera la personnalité des joueurs de là-bas tout en tenant compte de l'évolution générale du football, alors celui-là a un bel avenir devant lui.

Mais en existe-t-il un entre le canal de Panama et la Terre de Feu ?

Heredia : "Rendez-vous en 78"

HANOVRE. — Si vous avez l'occasion d'effectuer un sondage auprès de toute la délégation argentine pour connaître le nom du meilleur joueur argentin de cette Weltmeisterschaft 1974, vous n'aurez aucune difficulté à dégager un nom après le premier tour de scrutin : Heredia.

L'arrière central de la sélection argentine et de l'Atletico de Madrid a, en effet, rallié tous les suffrages : il est non seulement un joueur de classe mondiale mais encore c'est le plus charmant, le plus gai, le plus agréable, le plus vivant des compagnons.

Le teint basané, le regard noir mais chaleureux, les cheveux sacrifiant à la mode du long, le visage rond, le corps puissant et trapu, voilà un rapide tableau brossé d'Heredia, révélation du tournoi mondial.

Grâce à l'amabilité de Hugo Bargas, nous avons eu la chance de dialoguer avec le numéro dix argentin.

— Heredia, donnez-nous votre curriculum vitae.

— Je suis né il y a 23 ans. Je mesure 1,76 m pour 72 kilos. J'ai été sélectionné à trente-deux reprises en équipe A. J'ai débuté en sélection en 1967 contre la Corée du Sud (3-1 pour l'Argentine) à Buenos-Aires.

— Votre carrière en Championnat ?

— Avant de partir pour l'Espagne, j'ai effectué toutes mes classes à San Lorenzo, un bon club argentin. Et puisque vous êtes français, je vous cite des noms de coéquipiers qui sont connus en France, Ayala, mon partenaire à l'Atletico, Fischer qui joua contre la France en Amérique du Sud et Ameijenda, qui joua une saison ailier gauche au Red Star.

— Comment êtes-vous parti pour Madrid ?

— De la façon la plus simple. C'est un dirigeant, M. Victor Martin, qui est venu me contacter en Argentine. Nous sommes vite tombés d'accord sur les conditions financières.

— Avez-vous connu des problèmes d'adaptation ?

— Guère, en fait, je suis jeune marié : j'ai eu un peu de mal à trouver un appartement. Mais la langue est la même, le climat sensiblement égal. Non, je n'ai connu que des problèmes sur le plan des entraînements, en Argentine, nous nous entraînons moins physiquement qu'en Europe.

— Vous avez fait un bon Championnat, derrière l'intouchable Barcelone. Et puis, il y a eu la finale de la Coupe d'Europe contre le Bayern...

— Ah oui. Cela, je m'en souviendrai toute ma vie, à cette époque, je vous avais dit combien les Allemands seraient dangereux en Coupe du Monde, mais néanmoins vulnérables si on joue plus vite qu'eux. C'est toujours d'actualité.

— Revenons à l'Argentine. Avez-vous éprouvé des difficultés à vous retrouver en sélection, après un an d'absence ?

— Bien sûr ! Mais c'est surtout les conditions atmosphériques... qui m'ont le plus handicapé. Avant de venir en Allemagne, on s'est beaucoup entraîné sous la pluie, dans la boue. Les Argentins n'aiment pas beaucoup cela. J'ai débuté en Hollande par un 4-1 cinglant et net. Je commençais à m'inquiéter puis tout est venu d'un seul coup. J'ai retrouvé Bargas et cela a beaucoup mieux marché.

— Bargas, vous l'admirez beaucoup, je crois ?

— C'est exact. J'en avais fait mon modèle en Argentine. En dehors de ses grandes qualités techniques, j'admire chez lui ce calme, cette sérénité, ce sang-froid qui semblent naturels. J'ai besoin, personnellement, de freiner mon tempérament, il faut que j'acquière le réalisme du Nantais que j'aimerais bien retrouver, un jour ou l'autre au F.C. Nantes. Ce n'est guère possible avant deux saisons, puisque je suis lié par contrat à l'Atletico jusqu'en 1976.

— Comment jugez-vous l'Argentine 1974 ?

— Elle n'a guère évolué. En valeur pure, l'Argentin est techniquement supérieur à l'Européen. En revanche, l'Européen est nettement plus costaud, plus physique et il faudra que l'Argentine travaille à l'avenir dans ce sens. Une autre chose m'a frappé, au cours de mon année passée à Madrid et de mon séjour en Allemagne de l'Ouest : l'Argentin est beaucoup trop individualiste pour le football d'aujourd'hui. Là encore, c'est un travail de longue haleine à entreprendre. Le Sud-Américain devra changer de mentalité, se forcer le tempérament, vous savez. Il n'aime pas « aller au charbon ». C'est donc à la fois un problème individuel et collectif. L'avantage de l'Argentine, c'est qu'en 1978, elle est la première qualifiée pour la Coupe du Monde. Aux dirigeants et aux entraîneurs de se charger du « recrutement ».

— Vous en ferez partie ?

— Je l'espère bien. Dans quatre ans, je n'aurai que 27 ans et j'espère quelques saisons encore à accomplir. Et puis, je serai habitué à ce jeu européen qui prend aujourd'hui le pas sur le football sud-américain. Mon expérience pourrait être précieuse.

— En sélection, jouez-vous différemment qu'à l'Atletico ?

— Oui. A Madrid, je joue libero. Dans la sélection, c'était Perfumo jusqu'ici. Il faut donc résoudre les problèmes de couverture, d'automatisme à prendre, etc. Cela n'a pas toujours été, je le reconnais, particulièrement efficace.

— Quel est le meilleur Argentin du tournoi, à votre avis ?

— Je ne veux me fâcher avec personne. Tous les joueurs ont des qualités propres. Des possibilités certaines. J'admire en fait un ancien grand joueur, Nestor Rossi, aujourd'hui entraîneur. C'était un formidable arrière central.

— Après la Coupe du Monde, quel est votre programme ?

— Je repars avec mes compatriotes pour Buenos-Aires. Je resterai en famille durant le mois de juillet. Je doit être de retour dans la capitale espagnole, le 23 juillet, pour reprendre « le collier » et tenter de barrer la route aux « grands » Barcelone et Real Madrid. Cela ne va pas être facile. Mais j'aime bien les bagarres... sur le plan sportif s'entend.

Avant de nous quitter pour se rendre à l'entraînement, chahuter et se préparer au dernier match du deuxième tour contre l'Allemagne de l'Est, Armando Heredia conclut, par ces mots :

— Dites bien à José Farias que je regrette que le match amical Red Star - Atletico Madrid n'ait pu être conclu à Saint-Ouen, le mois dernier ; j'aimerais beaucoup connaître Paris. Mes compatriotes m'en ont tant parlé...

Sympathique Heredia. Il est aussi gentil dans la vie courante qu'il est un lion sur le terrain, avec sa crinière noire, ces petites et nerveuses enjambées, son sens de l'interception, sa précision dans les passes et son tir non négligeable des vingt mètres. Voilà un Argentin qui sait tout faire et qui sera un des grands du tournoi mondial 1978. En Allemagne de l'Ouest, il est passé de l'espérance à la confirmation. En Argentine, chez lui, il sera bien difficile de le contrer, de le berner, de l'empêcher de se hisser au niveau des supergrands de notre petit monde du football. — **J.-P. O.**

Le plus brun des Marinho

Il est une coutume au Brésil, c'est d'aligner plusieurs noms pour finalement se faire un surnom. Le plus célèbre d'entre eux étant évidemment Pelé. Mario Perez Ulibarri n'échappe pas à la règle puisque finalement, c'est sous le nom de Marinho qu'il figure dans les compositions d'équipes que le Brésil a alignées jusqu'à ce jour. Comme son compère, l'autre arrière central de l'équipe a choisi exactement le même patronyme que lui, on devine que la tâche des journalistes et singulièrement celle des radio-reporters n'est pas facilitée pour autant.

Fort heureusement, ils ont eu tous deux le bon goût de ne pas se ressembler physiquement, l'un étant presque aussi brun que l'autre est blond comme un Suédois.

C'est le premier qui nous intéresse pour l'heure. Il en vaut la peine.

D'abord, celui qui donne tant d'espoirs au Brésil grâce à la formidable assurance qu'il a donnée à la défense n'est plus un espoir : 27 ans, il aurait fort bien pu figurer au Mexique, ne fût-ce que parmi les 22 sélectionnés.

Mais Marinho-le-brun (on évitera ainsi plus facilement les erreurs d'homonymie) n'est pas un garçon ordinaire.

A « Portuguese » de Sao Paulo, où il jouait, il faisait partie d'un groupe de joueurs réputés pour leur « forte tête », quasiment indésirables.

Mais il se trouve que Santos désira tout de même s'attacher les services de ce garçon bâti en athlète et dont les 81 kilos sont très certainement répartis sur les 181 centimètres. Pelé y est certainement pour quelque chose qui éprouvait toujours des difficultés à se débarrasser de ce diable brun. Santos n'eut pas regretter cette initiative audacieuse dans le contexte où elle a été prise, mais l'équipe du Brésil non plus. Pourtant, Marinho n'était absolument pas titulaire dans l'esprit du sélectionneur il y encore quelques semaines. Mais il y eut les matches d'entrainement et de préparation. On s'aperçut alors que les trois premiers joués avec lui en défense centrale avaient permis à l'équipe de n'encaisser aucun but. Zagalo tira alors la seule conclusion qui s'imporait :

Titulariser l'homme de Santos.

ATHLETE ET INTELLECTUEL

Il pourrait très certainement faire du cinéma dans un rôle de jeune premier tellement sa « plastique » est d'une rare beauté. Mais il pourrait également s'adonner à une toute autre activité, celle d'ailleurs pour laquelle il se destinait lorsqu'elle fut interrompue pour les raisons que l'on connait : Marinho est en effet un universitaire, diplômé d'Economie politique, spécialiste du droit du travail.

Il y a décidément des êtres que la nature a richement dotés.

C'est par l'intermédiaire d'un de nos vieux amis brésiliens de l'époque héroïque, celle de la Suède, que nous avons pu bavarder avec lui.

« Ce que je pense du football actuel ? Une entreprise délicate car en plus des difficultés inhérentes au contrôle du ballon, il y a l'évolution physique à laquelle on ne saurait échapper. Certes, la mode actuelle nous vient d'Europe, mais je crois qu'elle est naturelle comme dans tous les autres sports. »

« Nos chances de conserver le titre remporté par nos ainés ? Elles me semblent suffisantes pour qu'on y croit. »

Effectivement, contre l'Argentine, il ne faillit pas à sa réputation naissante en écœurant le pourtant redoutable Kempes qui ne reparut pas en seconde mi-temps. Il est vrai que sa puissance athlétique est exceptionnelle. Il est non moins vrai également que la présence à ses côtés de Pereira est bien le meilleur sécurisant possible tant le noir défenseur possède de sang-froid et d'assurance.

Bref, tout va bien pour ce gentleman qui, après cette Coupe du Monde, devra encore différer ses débuts dans la vie « civile ». D'autant qu'il serait à ce qu'on dit sollicité par le Real Madrid.

Dans cette hypothèse, l'Espagne et même l'Europe verraient plus souvent ce remarquable joueur et n'auraient évidemment qu'à s'en féliciter.

R. V.

Les erreurs de l'Argentine

HANOVRE. — *L'Argentine n'a plus rien à gagner, ni à perdre dans l'aventure de la Coupe du Monde 1974. Elle disputera demain soir un match contre l'Allemagne de l'Est qui n'aura plus aucune signification car ni les Argentins ni les joueurs de la République Démocratique Allemande ne peuvent plus désormais prétendre à une place d'honneur.*

Connaissant assez bien le tempérament argentin, nous pouvons même craindre que les partenaires de Heredia ne prennent pas très au sérieux le dernier choc qui les attend au Park Stadion de Gelsenkirchen. C'est d'ailleurs une des raisons principales pour lesquelles on peut s'attendre à un bouleversement profond de l'équipe argentine qui se présentera face à la R.D.A. Il est probable que Vladislao Cap récompensera pour « service rendu à la patrie » tous ceux qui n'ont pas encore disputé un seul match de Coupe du Monde. C'est ainsi que les excellents Santoro, le gardien, Carrasosa, l'arrière gauche qui n'a joué que 45 minutes jusqu'ici, et sans doute Chazaretta, le milieu de terrain de Lorenzo participeront au match. N'est-ce pas normal ? On reste néanmoins confondu et sceptique par l'attitude des responsables argentins sur leur politique générale en Coupe du Monde et c'est l'un d'entre eux dont nous ne citerons pas le nom afin de lui éviter de plonger dans l'embarras, qui nous avouait la veille de Brésil-Argentine dans un des salons de l'hôtel Intercontinental de Hanovre : « J'avoue ne pas très bien comprendre, nous savions pertinemment que nous ne finirions pas aux places d'honneur en Allemagne de l'Ouest, alors il valait mieux prendre certains risques, faire confiance à des éléments plus jeunes, plus doués, plus enthousiastes et ne pas rappeler certains Argentins jouant à l'heure actuelle à l'étranger. »

C'est net et péremptoire et la remarque n'est pas sans fondement mais surtout il faut en effet rappeler que l'Argentine, pays organisateur de la Coupe du Monde en 1978, sera qualifiée d'office. Il paraissait donc plausible d'appliquer la théorie du dirigeant cité plus haut et imposer des espoirs. Des noms par exemple ? Alonso qui avait enthousiasmé les Cannois il y a deux saisons, Ponce le jeune ailier de Boca Juniors, Santamarina (Old Boys), l'arrière Paulino (Racing Buenos-Ayres), et Killer (Rosario), plutôt que de faire confiance à des vétérans comme Perfumo, Telch, voire même Yazalde, le meilleur buteur européen de cette saison; mais une des plus franches déceptions de la Coupe 1974.

Il est vrai que l'Argentine comme le Brésil possède un réservoir extraordinaire de footballeurs au talent à l'état pur. En moins de quatre ans, la sélection peut radicalement changer, rajeunir, et faire confiance... aux jeunes qui s'imposent dès aujourd'hui. On pense notamment à l'extraordinaire Heredia, qui n'aura que 27 ans dans quatre ans, à Brindisi qui aura 27 ans également lors de la prochaine Coupe du Monde, à Housemann (20 ans aujourd'hui), cet ailier qui a éclaté en R.F.A., à Filliol, le gardien et enfin à Mario Kempès (19 ans) un des benjamins du rendez-vous mondial.

L'Argentine aura fait preuve lors de cette Coupe du Monde qui se termine de ses qualités traditionnelles mais on regrettera qu'elle n'ait pas pris davantage de risques offensifs d'autant qu'elle possédait des éléments en large majorité dotés d'un bon tempérament. Il semble qu'elle ait commis l'erreur de vouloir très bien faire et qu'elle ait oublié surtout d'accélérer la formation des internationaux de demain. Puisse-t-elle ne pas devoir le regretter...

J.-P. O.

WM 74

CONFIDENTIEL

● En l'absence de Piazza, c'est l'arrière central Mario Marinho, de Santos, qui portait le brassard de capitaine de l'équipe brésilienne contre l'Allemagne de l'Est.

● Le chancelier allemand Helmut Schmidt offrira une réception « intime » pour 800 personnes à Munich la veille de la finale. Parmi les invités de marque attendus, lord Killanin, président du Comité olympique international et plus surprenant, M. Henry Kissinger, le secrétaire d'Etat américain.

● La météo allemande a l'air à peu près aussi perfectionnée que sa collègue française ; sur les feuilles qui furent distribuées, mercredi à 16 heures à Hanovre, le météorologiste de service à Francfort avait fait le point de la situation dans les quatre villes où se déroulaient les matches de la journée et on pouvait lire :

Dusseldorf : temps nuageux et pluvieux.

Hanovre : soleil.

Or à ce moment précis nous apercevions sur les écrans de télévision le radieux soleil de Francfort et par la fenêtre du centre de presse de Hanovre, nous pouvions voir la pluie qui tombait, qui tombait, qui tombait...

● On aurait pu penser, avant Pologne-Yougoslavie, que ce serait un orchestre d'un pays de l'Est qui donnerait la traditionnelle aubade aux spectateurs. Mais non, par une bizarrerie que nous n'avons pas encore comprise, nous avons eu droit au Valdstadion à une harmonie milanaise et à un bag-pipe de Birmingham.

● Les Allemands n'ont pas oublié la véritable comédie que l'arbitre brésilien, M. Marques, fit à Overath lors de Allemagne-Yougoslavie. Aussi quand le nom de l'arbitre brésilien fut annoncé au micro avant Pologne-Yougoslavie, ce fut un extraordinaire concert de sifflets.

● En l'absence de Dzajic cloué au lit la veille du match par une grippe, c'est Acimovic qui portait le brassard de capitaine de l'équipe yougoslave contre la Pologne.

LE « TINTIN DE LA R.D.A. »

Un visage doux, un nez à la retroussette, l'air débrouillard, c'est Jurgen Sparwasser en pleine séance d'autographes. Il y en a déjà qui l'appellent le « Tintin de la R.D.A. ». Pas si bête...

● La presse allemande qui n'en est pas à un « bobard » près avait fait état de remous dans l'équipe yougoslave après la défaite contre l'Allemagne de l'Ouest. Elle avait prêté à Dzajic ce jugement sévère : « Avec la manière dont nous avons joué, nous n'aurions même pas battu l'Albanie. » Dzajic dut démentir le lendemain à la télévision.

● Réflexion de Neeskens : — Je prends bonne note du match Hollande-Allemagne de l'Est. Ces Allemands sont vraiment tout le contraire du faire-valoir. Avec leur jeu fermé et leur méthode destructive, je crois qu'ils décourageraient n'importe quel adversaire. Mais il se trouve que dans cette Coupe du Monde, la Hollande n'a plus peur de rien. »

On ne peut pas être plus explicite.

● Johan Cruijff était très entouré après le match de Gelsenkirchen. Il a dit simplement aux journalistes : « Contre le Brésil, ce sera une autre paire de manches, mais je crois bien que nous irons en finale et que nous gagnerons cette Coupe du Monde. »

● Les équipes de R.F.A.-Suède n'étaient pas parmi les plus jeunes du tournoi. Elles avaient respectivement 27 et 28 ans et demi de moyenne d'âge.

PLATITUDES

Miljanic et Gorski ont rivalisé de platitudes lors de la traditionnelle conférence de presse qui suivit Yougoslavie - Pologne. On aurait dit qu'ils jouaient à celui qui dirait le plus de banalités

Exemple de ce nouveau duel polono-yougoslave :

Question à Miljanic : « Quelle est la principale raison de la défaite des Yougoslaves ? » Réponse de Miljanic : « Les deux buts marqués par les Polonais. » Question à Gorski : « Quels furent, selon vous, les meilleurs moments du match pour la Pologne ? » Réponse de Gorski : « Forcément ceux où l'on a marqué nos deux buts. » Et le reste dans le même genre...

BECKENBAUER PLUS FORT QUE CRUIJFF ?

Rudi Guttendorf, l'un des plus grands entraîneurs de la R.F.A., vient de prononcer, pour « Bild », un jugement à la fois très élogieux et très surprenant sur Beckenbauer. « Beckenbauer n'a jamais été aussi grand qu'aujourd'hui, a-t-il dit. Depuis longtemps je le tenais, en raison de son savoir et de son talent, pour le plus grand footballeur allemand de tous les temps. Mais, ces dernières semaines et ces derniers jours même, il a même affirmé une personnalité que seul avait eu avant lui Fritz Walter. Fritz Walter était le bras droit de Herberger. Beckenbauer l'est, aujourd'hui, de Schoen.

Il s'engage pour le succès de son équipe ; il dit d'une manière très claire et très nette à ses coéquipiers, ce qui ne va pas et ce qu'il faut faire pour que cela aille mieux. Le temps est passé où dans les interviews qu'il accordait, il apparaissait comme un petit garçon. Maintenant, il appelle les choses par leur nom. Schoen ne devrait pas montrer la plus petite jalousie envers lui, mais, au contraire, être content d'avoir un tel homme à ses côtés.

Aujourd'hui, dans cette Coupe du Monde, je place Beckenbauer avant Cruijff.

Que le Hollandais ait pu jouer jusqu'ici aussi bien mais avec autant de liberté est inconcevable, et constitue un véritable blâme pour les entraîneurs et l'équipe adverse.

Avec Schoen, cela n'arriverait pas, car il dispose d'un Vogts pour paralyser Cruijff.

Réduire à l'impuissance un homme comme Beckenbauer n'est pas possible. Il n'y a pas d'éteignoir avec lequel on puisse obscurcir le soleil ! »

Jamais Beckenbauer n'a eu aussi beau panégyrique...

Mais l'Allemand est-il vraiment supérieur au Hollandais ? La question n'a pas encore eu de réponse.

● Un supporter de marque pour les Yougoslaves lors de leur match contre la Pologne : l'entraîneur de l'équipe d'Australie, leur compatriote Rasic, qui suivra la Coupe du Monde jusqu'au bout.

● Johan Cruijff qui est sous contrat publicitaire pour une maison d'articles de sport, porte un maillot différent de celui de ses coéquipiers. Les ornements qui sont placés sur les épaules de ce maillot n'étant pas les mêmes.

LES BONNES AFFAIRES

Bien que toutes les places n'aient pas été vendues pour les matches des deux premiers tours, le comité d'organisation a fait de bonnes affaires et les revendeurs aussi.

Le premier a fait savoir qeu le stade de Stuttgart avait reçu la visite de 251.000 spectateurs pour quatre matches et qu'il avait fait le plein à deux reprises pour Pologne-Italie et Italie-Argentine, que tant à Hambourg qu'à Berlin, les trois matches du premier tour avaient attiré 120.000 spectateurs. Et dimanche, les stades de Gelsenkirchen et de Dusseldorf où se présentaient les équipes de Hollande et de R.F.A., ont dû refuser du monde.

Quant aux seconds, les revendeurs, ils ont réalisé de petites fortunes sur les matches de ces deux pays, R.F.A. et Hollande.

Dans la seule journée de samedi, l'un d'eux a fait une recette de près d'un million de D.M. en revendant des places pour R.D.A.-Hollande à quatre et cinq fois leur valeur.

● Hugo Bargas a été contacté par un dirigeant du Betis de Séville, il a téléphoné à Nantes pour savoir si son club consentait à le laisser partir, la réponse a été négative.

● L'Argentine avant d'affronter l'Allemagne de l'Est à Gelsenkirchen, prendra ses quartiers à Methkausen, près de Dusseldorf. C'est là que les Italiens avaient prévu de se loger pour le... second tour.

● Rinus Michels, l'entraîneur hollandais a beaucoup fait rire les journalistes en disant : « Je n'ai pas peur du Brésil car nos prochains adversaires sud-américains ont horreur de jouer le dimanche, et comme la finale de la Coupe du Monde se déroulera justement dimanche prochain, ils préféreront peut-être se qualifier simplement pour la finale des battus qui aura lieu samedi ! »

Gageons que cette remarque, soi-disant pleine d'humour, n'a pas du tout fait rire les Brésiliens.

● A Gelsenkirchen, les supporters de la Hollande avaient revêtu des tenues des plus extravagantes. Mais la plus remarquée fut bien cette superbe fille de Djakarta qui s'était accoutrée d'un maillot orange avec le numéro 13, celui de Neeskens. En l'occurence, cette lointaine admiratrice des îles néerlandaises avait bien choisi puisque Neeskens était le meilleur de son équipe.

● Et Rinus Michels d'enchaîner :

« C'est vrai que Cruijff n'a pas été bon devant l'Allemagne de l'Est mais tout compte fait, nous ne le punirons pas pour autant car il a été beaucoup plus à l'aise dans le jeu sans ballon et je pense qu'il peut encore nous rendre quelques services... »

● Il paraît que les joueurs hollandais sont obnubilés par leur métier de footballeurs professionnels qui les porte parfois à se faire payer pour la moindre interview. Dans ce cas, Cruijff et Neeskens n'ont pas fait des affaires dimanche, car ils se sont longuement confessés à tous les journalistes qui les abordaient sans penser un seul instant à tendre la main. Comme quoi, le football peut être aussi un sujet de passion pour les joueurs eux-mêmes, fussent-ils les plus illustres.

● On dit également des Polonais qu'ils demandent à être payés pour la moindre déclaration à la presse. Pourtant, pendant quinze jours à Murrhardt, ils ont toujours reçu gentiment les journalistes et même un garçon comme Deyna ne s'est jamais permis d'exiger quoi que ce soit avant de se confier.

● George Buschner, cravate jaune et chemise verte, a fait son habituel effet au cours de la conférence de presse après le match Hollande-Allemagne de l'Est. En revanche, ses déclarations ont été moins percutantes : « J'aurais aimé gagner, mais les Hollandais étaient vraiment les plus forts, a-t-il reconnu. A présent, notre but est de battre l'Argentine pour ne pas finir derniers du groupe. C'est bien le moins que nous devons à nos supporters, surtout après avoir battu nos grands rivaux d'Allemagne de l'Ouest ! »

● Les Allemands de l'Ouest cherchent encore un quartier général pour Francfort où ils doivent disputer leur dernier match du second tour contre la Pologne. Les joueurs désireraient s'installer dans la région du Taunus, mais il est très difficile à la Fédération de trouver un hôtel convenable.

● Pour Joseph Masoput, l'ancien capitaine de l'équipe de Tchécoslovaquie en 1962, Cruijff et Beckenbauer sont les grandes vedettes de cette Coupe du Monde.

Mais, ajoute l'ancien « Ballon d'or » de France Football, j'ai été déçu par le niveau technique de cette coupe. Seules, la Hollande, l'Allemagne de l'Ouest, la Yougoslavie et la Pologne sont dignes de grandes formations internationales.

● Le président Stanley Rous était dimanche à Gelsenkirchen pour le match Hollande-R.D.A. Il a été impressionné par la masse et l'enthousiasme des supporters hollandais.

● Henri Biancheri s'est promis de ne plus jamais manquer une Coupe du Monde jusqu'à la fin de ses jours.

● Kent Karlsson, l'arrière central de l'équipe de Suède qui vient de décrocher sa quatorzième sélection, vient d'être fait compagnon de la fédération suédoise. Il aura droit, désormais, à une carte spéciale qui lui ouvrira l'accès gratuit à tous les stades de Suède.

● Jairzinho, l'attaquant brésilien a pris pour habitude de placer dans toutes les interviews de radio, de télévision qu'on lui impose, le mot « furaçao » qui signifie « ouragan ». En réalité, Jairzinho fait ainsi une publicité gratuite à son nouveau magasin de mode qui porte ce nom et qui se trouve dans un des quartiers chics de Rio.

UNE VICTOIRE POUR LES YOUGOSLAVES

Les joueurs yougoslaves ont touché une prime assez coquette pour leur qualification au second tour de la Coupe du Monde.

Neuf millions d'anciens dinars, soit à peu près 3 millions de nos anciens francs.

Fort avisés, ils ont demandé à toucher cette somme en D.M. et de surcroît, ils ont adressé une demande collective à leur ministre des Finances pour que cette somme soit exemptée de tout impôt.

Sur les deux points, ils ont obtenu satisfaction. C'est une victoire... qui en vaut bien d'autres acquises sur le terrain.

● Alf Ramsey, qui a trouvé un successeur en la personne de Don Revie comme patron de l'équipe d'Angleterre, se trouve en Allemagne où il suit attentivement la Coupe du Monde. Il a rendu visite, pendant le week-end dernier, à Helmut Schoen, son ancien rival malheureux de la World Cup, et dimanche, il assistait au match Hollande-Allemagne de l'Est à Gelsenkirchen.

● Helmut Schoen, l'entraîneur de l'équipe de la R.D.A. a été très affligé, samedi dernier, par la mort... de son caniche nommé Dicki. Il était très attaché à l'animal dont il parlait souvent à ses joueurs.

● L'ancien défenseur de l'équipe de Yougoslavie, Holcer, qui est venu en Allemagne, en Coupe du Monde, conservera un assez mauvais souvenir de son voyage ; au bout de quarante-huit heures de séjour, il fut victime, en effet, d'un accident d'automobile, pas trop grave, heureusement, mais qui lui coûta 1.700 marks de réparation. L'arrière de l'équipe d'Allemagne de l'Est, Waetzlich fut pris pendant le match contre l'Argentine, de violents saignements de nez. Cela l'a bien entendu éliminé de l'équipe et aussi de la Coupe du Monde, car il a été rapidement transporté dans une clinique d'Allemagne de l'Est.

● Le vert, on le sait, est la couleur officielle de la Coupe du Monde 1974. Quatre Perpignanais en survêtement en ont profité pour... resquiller. Ils portaient un survêtement sur lequel A.S. Perpignan était inscrit et le service d'ordre les a sans doute pris pour des V.I.P. puisqu'ils sont entrés sans payer.

● Le célèbre soigneur de l'équipe du Brésil, M. Americo, est chauve comme chacun sait. Il a dû être « chambré » par ses compatriotes puisqu'il portait une perruque extraordinaire en arrivant au Niedersachstadion de Hanovre.

RETOUR AU BERCAIL

La mine triste, les yeux battus et les joues blêmes... Anastasi, Rivera et Causio (de haut en bas) ne sont plus que l'ombre d'eux-mêmes. Il y a des retours au bercail dont on se passerait facilement.

LA FORTUNE EN DORMANT

Tout le monde ne perd pas le nord dans l'euphorie de la Coupe du Monde. Samedi à Gelsenkirchen, devant l'hôtel maritime, un homme à l'allure respectable, proposait des billets pour le match Hollande-Brésil qui aura lieu mercredi à Dortmund. Il avait, il faut bien le dire, un succès certain auprès des supporters de l'équipe orange. Et comme il revendait à 120 marks des billets achetés à 40, ses poches se gonflaient à la vitesse grand V. Prudent, ce commerçant avait un adjoint qui venait régulièrement prendre l'argent afin de l'emmener en lieu sûr. En une petite heure, l'équipe fit un bon million d'anciens francs de bénéfice. C'est beau l'organisation et la prévoyance !

● L'Argentine commence à penser sérieusement à l'organisation du Tournoi mondial en 1978. La preuve ? De nombreux prospectus sont distribués en Allemagne, des projections de films ont lieu tous les jours dans les salles de presse et nombreuses sont les affiches qui déjà affluent de partout.

● Il y avait pour Argentine-Brésil près de 600 journalistes de la presse écrite. Bien entendu les Sud-Américains étaient en majorité.

● Housemann, l'excellent ailier gauche d'Argentine, a, lui aussi, sacrifié à la mode... des cheveux courts. Il fallut un bon moment pour le reconnaître sur le terrain.

Notre tâche fut évidemment facilitée car il portait son numéro de maillot habituel.

● Remarqué dans les tribunes de Hanovre, Miguel Munoz, l'entraîneur du Real Madrid. Sans doute était-il là pour s'intéresser de plus près à certains Brésiliens et Argentins pour la saison prochaine.

● Zagalo prétend qu'il suffisait au Brésil de tenir en échec l'Ecosse et la Yougoslavie et de battre le Zaïre par 3 buts d'écart pour se qualifier. Il ajoute qu'il n'était pas nécessaire d'en faire plus. Cependant, il n'avait pas voulu se prononcer avant le match contre l'Argentine. Attendons de voir s'il prend autant de risques avant d'affronter la Hollande.

● Hanovre est l'une des plus grandes villes de foire en Europe. C'est ainsi que pour le match Argentine - Brésil, une fête folklorique double les festivités inhérentes à ce genre de rassemblements.

● L'impresario de Netzer s'est envolé pour Athènes afin de traiter le transfert du célèbre joueur allemand du Real Madrid à Olympiacos.

● D'ailleurs, il est assez curieux de noter à ce propos que si les consignes de sécurité et de police sont draconiennes pour les gens qui travaillent, comme les journalistes, en revanche les impresarii ont tous les sésames possibles pour s'ouvrir le chemin des équipes.

● Neuf ans et sept mois : c'est la différence entre le joueur polonais le plus âgé, Kasperczak qui vient d'avoir 29 ans, et le plus jeune Kapka qui n'a pas encore fêté ses 20 ans.

DERO

● On a vraiment le sens de l'accueil au Valdstadion de Francfort. Lorsque les Polonais sont venus s'entraîner samedi après-midi devant à peine une cinquantaine de curieux, le tableau d'affichage électrique s'éclaira soudain pour laisser apparaître, d'abord en allemand puis en polonais : « Nous souhaitons la bienvenue à l'équipe de Pologne au Valdstadion de Francfort. »

● On a beaucoup discuté dans le camp yougoslave, la semaine dernière après Allemagne-Yougoslavie sur le fait de savoir si Katalinski avait dévié ou non la trajectoire du ballon sur le tir victorieux de Breitner. C'est Maric, on le comprend, qui était le plus assidu à la découverte de la vérité. Katalinski, après avoir dit : « Je ne sais pas si... », en est aujourd'hui à la version : « Je crois bien que... ».

● Les Yougoslaves avaient mis tous les atouts dans leur jeu avant d'affronter la Pologne : deux de leurs entraîneurs, Milosevic et Celic, avaient été espionner les Polonais contre l'Argentine et contre l'Italie.

● Beckenbauer est encore sous contrat avec le Bayern jusqu'en juin 1979. Un long bail !

● A l'entraînement du Brésil avant le match contre l'Argentine, manquaient Paulo Cesar et Francisco Marinho. Celui-ci aurait été vu, la veille, dans un restaurant... argentin de Hanovre.

● Nul n'est prophète en son pays. Saldanha, notre confrère brésilien et ancien sélectionneur du Brésil a prédit : « La Hollande battra le Brésil par 4-1. »

● Mystère autour de l'éviction de Perfumo avant Brésil-Argentine. On dit que Perfumo s'est... « engueulé » avec Cap, le sélectionneur. On dit aussi que Perfumo, jouant au club brésilien de Cruzeiro, ne tient pas à passer pour « un faux frère ». Où est la vérité ?

● Le Brésil est résolument optimiste : après le premier match du second tour, il a déjà retenu ses chambres dans un hôtel de... Munich pour la fin de la semaine.

● Il va être de plus en plus impossible d'approcher les Brésiliens. Non seulement un cerbère montre les dents quand on ne possède pas la carte spéciale accordée par la sélection Carioca, mais encore les joueurs brésiliens ne paraissent sensibles aux interviews que lorsqu'on leur promet des... honoraires.

ACCUEIL

Ce n'est qu'une scène parmi les scènes diverses, tantôt amusantes, tantôt sinistres, tantôt irritantes qui se déroulent quotidiennement aux quatre coins du WM.

Mais celle-ci nous a semblé un peu plus prenante et symbolique que les autres et c'est pourquoi nous voulons vous la rapporter. Elle eut pour cadre ce dernier mercredi Barsinghausen, une petite ville à 25 km de Hanovre. Il ne passe jamais de trains habituellement à 12 h 50 à Barsinghausen. Mercredi, pourtant, la gare était en ébullition. Près de deux cents personnes s'y pressaient sur les quais près des guichets, dehors, sans tickets, sans contrôle, comme en fête. Beaucoup de jeunes garçons et de jeunes filles entre 10 et 18 ans.

Et le train arriva. Un mini-train composé d'une voiture restaurant et d'un wagon couchettes. La porte du premier wagon s'ouvrit, une trentaine d'hommes en sortirent, très élégants, vêtus de complets en gabardine gris beige, très clair, avec des chemises vertes et des cravates jaunes.

A ce moment, le haut-parleur de la gare grésilla : « Nous souhaitons la bienvenue à l'équipe de football de l'Allemagne orientale et nous lui souhaitons beaucoup de succès ce soir, contre le Brésil. »

Oui, c'étaient les Allemands de l'Est qui arrivaient ainsi, de Ratingen par train spécial. Ils étaient accueillis dans cette petite gare près de Hanovre par tous ces jeunes Allemands de l'Ouest, à la fois curieux et prévenants. Sur quelques visages, cependant, mais de personnes plus âgées, nous avons cru lire, aussi, une certaine émotion.

L'autocar de la R.D.A. s'éloigna sous les applaudissements, escorté par les voitures de « Polizei ». Cet accueil de Barsinghausen aux Allemands de l'Est, nous ne l'oublierons pas,

Ph. T.

● Hector Rial, un des dirigeants de la sélection argentine, n'a pas assisté à Brésil-Argentine. Il était à Dusseldorf pour R.F.A. - Suède.

On ne sait jamais...

● Ayala avait promis de se faire couper les cheveux si son pays était qualifié pour le deuxième tour. Bargas aussi. Le premier n'est toujours pas passé chez le coiffeur. Le second est méconnaissable.

● La R.D.A. est toujours présente. Lors de son entraînement à Gelsenkirchen, mercredi, elle a demandé soixante-six policiers, à la ville, pour faire évacuer le Parkstadion puis, pour en garder les entrées.

● Après leur match contre la Suède, les Allemands de l'Ouest quitteront aujourd'hui à 10 heures, leur retraite de Kaiserau pour l'hôtel Rosengarten à Hofheim dans le Taunus où ils prépareront leur match de demain mercredi à Francfort. S'ils sont qualifiés pour Munich, ils iront loger dans la Sportshule Grünwald à une vingtaine de kilomètres du stade olympique, sinon, ils rentreront directement à la maison.

LE QUATRIEME ARBITRE

Désormais, à la Coupe du Monde, il n'est pas question de trio d'arbitres mais de quatuor. Pour chaque match, en effet, la F.I.F.A. déplace quatre directeurs de jeu, l'un est l'homme du milieu, deux jugent de la touche et le quatrième est cet homme que les téléspectateurs voient apparaître de temps en temps avec deux gros numéros. C'est celui qui indique à l'homme du centre que tel joueur va sortir et que tel autre va entrer.

Ce quatrième homme est, en principe, un réserviste au cas où l'un des trois autres serait victime d'un accident.

Comme sa tâche sera les trois quarts du temps à peu près inutile, la F.I.F.A. a trouvé un moyen pour l'employer.

● « Nous sommes ici pour nous entraîner pas pour bavarder ». C'est par ces mots que, selon « Bild », un fonctionnaire de la R.D.A., après l'entraînement du Parkstadion, interdit une conversation entre Gustav Kurbjuweit, de Gelsenkirchen et son neveu Lottar, le défenseur de la R.D.A.

● Pour récupérer le poids perdu à l'entraînement, les Suédois boivent chaque matin, un verre d'eau salée qu'ils font venir spécialement d'une source suédoise.

TOP SECRET

Si la R.F.A. n'avait pas battu la Yougoslavie, mercredi dernier, lors du premier match du deuxième tour, Helmut Schoen aurait dû céder sa place à Dettmar Bramer, un entraîneur allemand, de la F.I.F.A.

● Dans la nuit de vendredi à samedi, Bonhof n'avait guère dormi, il souffrait d'un début d'angine qui faisait craindre pour sa participation à R.F.A.-Suède. Mais il reçut des soins énergiques et tout alla pour le mieux.

● Avec R.F.A.-Suède, Beckenbauer a battu un record : il a joué son quarantième match d'affilée en équipe nationale.

Il avait joué le premier de la série le 9 novembre 1970, contre la Hongrie, à Nuremberg, pour l'adieu de Uwe Seeler. Il a ainsi battu le record de Vogts qui était de 39 matches.

● L'équipe d'arbitres du match Hollande-R.F.A. est venue de Francfort à Gelsenkirchen par hélicoptère.

Denis LALANNE DANS LE WM

L'orphelin en culottes courtes

Il y aurait surtout beaucoup à dire sur les rencontres que je n'ai pas faites, soit par la volonté des équipes elles-mêmes dans leurs camps retranchés, soit à cause du défaut de souplesse d'une organisation qui ne sait pas reconnaître ceux qui conspirent le mieux à la réussite de l'épreuve. Ce n'est pas moi qui le dis, mais nos hôtesses allemandes. Premières victimes d'un règlement abrupt. Quant à mes compagnons de travail, ils ne cessent de me dire combien je les aurais aimées, les Coupes du Monde que je n'ai pas faites.

Aux abreuvoirs où l'on va réfugier sa peine, il arrive cependant que l'on rencontre plus orphelin que soi, ce qui est par définition le cas d'un arbitre, « cet homme seul ».

Seul, le mien ne l'était pas tout à fait. Il faisait la fête avec des collègues et le sentiment d'avoir bien fait son devoir. Lorsqu'ils s'échappent, pour le bon motif, de leur cantonnement de Francfort, les arbitres de cette dixième Coupe du Monde ont encore plus que des retards d'affection à rattraper. Derniers des amateurs en petite culotte, ils le font avec leur argent de poche et leur conscience pour eux. En compagnie de son Sud-Américain et de son Soviétique, M. R.H. Davidson faisait plaisir à voir.

M. Robert Davidson venait d'arbitrer le match ollande-Argentine, mais il n'était pas question d'en parler avec lui : interdit par le règlement de la Coupe. C'est tout de même curieux, cette manie d'empêcher les gens du football de dire ce qu'ils pensent du football ! Grand Ecossais emmanché d'un long cou, par où passe un joyeux gosier, il ne lui était pas interdit, cependant, d'adresser un toast à la reine et un toss au football écossais. Du vin chaud, sans doute, aurait fait l'affaire, pour quelqu'un qui venait du déluge. La seconde mi-temps, en effet, M. Davidson l'avait presque arbitrée à la nage dans une nuit d'apocalypse ou simplement de Gelsenkirchen. Mais il commanda une tisane écossaise. Sa bonne humeur me fit évoquer certaines soirées du tournoi dans les bars d'Edimbourg, certains amis que nous nous trouvons en commun.

— C'est ce que je préfère dans le sport, me dit-il. La troisième mi-temps. Le dix-neuvième trou.

— Quoi ! lui dis-je, vous jouez au golf, vous aussi ?

Question stupide puisqu'il est écossais. Je me sens même un peu misérable lorsqu'il m'apprend qu'il est handicap cinq, « seulement handicap cinq ». Ils sont tous nés avec un driver dans les mains et il y a toujours un green qui leur fait signe. Je suis loin d'en être là, mais le pacte du golf va nous rapprocher.

— Il n'y a pas un fichu golf dans ce pays d'Allemagne, dit-il. Je n'ai pas aperçu un green durant notre trajet Francfort - Gelsenkirchen par hélicoptère.

— Irez-vous au British Open ?

— I hope so. J'aurai juste le temps de voler entre Munich et le Royal Litham and Saint-Anne's.

C'est à Munich, en effet, que M. Davidson risque de se trouver encore le 7 juillet, et en tenue de gala, car il est l'un des favoris pour arbitrer la finale. La perspective n'est pas pour lui déplaire.

— Cela me ferait juste mon centième match international, dit-il, puisque j'en ai déjà dirigé 99 dans 26 pays différents. Presque tous les pays du football, sauf l'Angleterre ! Je suis écossais, mon cher ! Mais cela me ferait, à l'âge de 45 ans, un joli centenaire.

— Quarante-cinq ans, lui dis-je, est-ce que cela ne fait pas déjà beaucoup pour un arbitre au rythme actuel ?

— Ce n'est pas tant l'âge qui compte que la jeunesse du cœur, répond-il. Il n'est possible de bien arbitrer qu'avec le cœur jeune, je veux dire avec l'amour du jeu que l'on a à vingt ans. Ce n'est pas pour de l'argent, par exemple, que l'on pourrait devenir un bon arbitre. Vingt ans, ce fut l'âge pour moi de mon premier sifflet, juste après une brève carrière de footballeur dans l'armée, en Egypte. Mais je suis toujours resté un sportif pratiquant. J'ai même joué trois-quarts centre dans le quinze de mon collège, et aussi au cricket. Je ne parle pas du golf, idéal pour la condition nerveuse. Ici, en Allemagne, je fais un long footing chaque matin à sept heures. En temps normal, je ne m'entraîne pas quotidiennement, car nous avons au moins deux matches par semaine. Mais tout exercice physique me remplit de joie, comme un enfant. Nous sommes ainsi, dans la famille. J'ai une fille de 22 ans qui est professeur d'éducation physique.

— Quelle est la meilleure qualité d'un arbitre de football ?

— Il ne doit pas en avoir une plus qu'une autre. Il doit les avoir toutes. Mais je citerai d'abord une parfaite connaissance des règles, ensuite la condition physique.

— Est-ce que la fonction ne s'est pas compliquée à mesure que le football évoluait et accélérait ?

— Il n'y a pas de problème, je vous répète, si vous l'abordez avec un esprit joueur. C'est de la sorte qu'on se sent en sécurtié et détendu. Tout le jeu vous apparaît clairement et la présence des deux juges de touche renforce votre confiance. Ce qu'on peut dire, toutefois, c'est que la fonction a évolué dans un sens plus strict. Auparavant, beaucoup de décisions étaient laissées à l'appréciation, à la discrétion de l'arbitre. Aujourd'hui, il y a une cotation des fautes dûment acceptée par les joueurs, parfaitement connue de tous, de telle sorte qu'il n'y a pour ainsi dire plus de surprise possible entre eux et nous.

— Avez-vous, M. Davidson, une idée des raisons pour lesquelles pas un arbitre français n'a été désigné pour cette Coupe du Monde ?

— Non, dit-il franchement, pas la moindre idée. Et c'est un sujet dont nous n'avons pas parlé entre nous. Cependant, j'ai vu M. Wurtz arbitrer une fois en Ecosse et je l'ai trouvé très bon.

Robert Davidson dirige à Airdrie, entre Glasgow et Edimbourg, sa propre entreprise de peinture en bâtiment, ce qui lui laisse beaucoup de latitude pour organiser ses déplacements. Son profil d'aigle, son regard agile, sa sveltesse et sa gaieté font beaucoup plus jeunes que son âge. En fait de latitude, on lui en a vu faire usage aussi, tout à l'heure, pour personnaliser en quelque sorte un arbitrage dont il assure pourtant qu'il s'est tellement mécanisé. Cela, d'ailleurs, n'a pas été du goût de tout le monde. On lui parle par exemple d'une agression sur un joueur argentin qui a entaché le premier but de Cruijff. Il sourit et déclare avec une belle certitude :

— Comédie, j'en suis sûr...

Mais un seul geste de lui donnera la mesure de son esprit. Comme le mur argentin ne voulait pas se reculer à neuf mètres, on l'a vu ramasser tranquillement le ballon et, partant du mur, aller le poser lui-même à neuf mètres de là. En fin de match, également, Perfumo, qui avait déjà récolté deux cartons jaunes, se rendit coupable sur la personne de Cruijff d'une obstruction énorme, ce que l'on fait de mieux sans couteau ni revolver. C'était le carton rouge à coup sûr. Mais M. Davidson passa à côté de l'Argentin et l'ensevelit d'un regard supérieur, narquois et charitable tout à la fois, dont Perfumo assurément se souviendra plus que de tous les cartons de la F.I.F.A.

Robert Davidson en rit encore. Et lorsqu'il se déplie de son tabouret, je m'aperçois qu'il est vraiment long et mince comme un sifflet.

WM 74

ROI DU PETIT ÉCRAN

Johan CR

sa circonférence son centre est po

LA nuit n'allait pas tarder à tomber sur Gelsenkirchen samedi. Un énorme orage venait de noyer et de laver ce qui pouvait l'être, tandis que les hauts fourneaux, impavides, continuaient à cracher au ciel leurs inévitables nuages de fumée. Si le soleil ne se couche jamais sur l'empire du football, il ne perce jamais tout à fait sous le ciel du Parkstadion de Gelsenkirchen.

Sur la place de la Hauptbanhof, un jeune homme, handicapé physique, arrivait de Hollande, sur son tricyclomoteur. Au mieux, il n'avait fait que 300 km, affronté le vent et la pluie, pour venir assister au cinquième match de l'équipe de Hollande en Coupe du Monde contre la D.D.R.

Il n'était pas le seul dans Gelsenkirchen. Les vagues « orange » allaient commencer à déferler dès le début de l'après-midi, modifiant radicalement le paysage et le rythme de la vie. Plus question de boire un verre de bière au bar de l'hôtel, ni même de garer sa voiture. La horde sauvage prenait possession des lieux, avec parfois une certaine poésie : un jeune supporter, bouquet de roses dans une main, faisait des offrandes aux dames, tandis qu'un autre, essayait, vainement faut-il le préciser, d'embrasser un receveur de tramway terminant son service. D'autres proposaient 100 marks pour une chambre de l'hôtel Zur Post dans laquelle la grand-mère de Bismarck faisait coucher ses chiens. C'est du moins l'histoire qui le dit.

L'ARGENT PLUTOT QUE LE FOOTBALL

La Hollande est entrée en transe en même temps que la sélection orange entrait en religion, ou plutôt en Coupe du Monde, ce qui revient à peu près au même. S'il est vrai que la Société Philips a signé un contrat de publicité de 600 millions (anciens francs seulement) avec Cruijff, c'est à se demander si une clause de ce contrat n'oblige pas l'intéressé à jouer d'une certaine manière.

Car ce Johan Cruijff, c'est le « Till Eulenspiegel » des temps modernes, le footballeur volant, le Rembrandt de son équipe ; l'artiste flamand eût aimé sans doute peindre le masque ruisselant de Johan dans la nuit titanesque du match contre l'Argentine.

Jamais les Hollandais n'avaient vu Cruijff jouer ainsi. Ils l'avaient quitté un jour d'octobre 1973, sous les sifflets d'ailleurs, footballeur d'exception, mais pas encore général. Une mutation s'était faite. Hors de leurs regards, dans la lointaine Catalogne. Ils avaient suivi vaguement les exploits de Cruijff, sous son nouveau maillot du F.C. Barcelone. Mais ils ne lui pardonnaient pas son exil doré et faisaient leur, cette phrase cruelle du président d'Ajax, M. Van Praag : « Cruijff a choisi l'argent plutôt que le football. C'est son affaire, ce n'est plus la nôtre. » Certes, il sera difficile de faire croire aux âmes pures que Cruijff crache sur les florins et les pesetas, voire les francs suisses. Mais personne n'osera dire qu'il n'aime plus le football et que l'argent l'empêche d'exprimer son formidable talent.

Les Hollandais donc, en voulaient à Johan Cruijff, comme on en veut à un fils chéri d'aller tenter fortune à l'autre bout de la terre. Ils avaient accueilli son retour sous le maillot orange du bout des lèvres, excédés par les bruits d'argent et aussi par la menace des internationaux de rentrer à la maison si on ne leur donnait le pain et le sel, l'or et l'argent et le reste avec. « Cruijff a tout pourri », pensaient-ils. Que ne l'a-t-on laissé sur ses « ramblas » !

LE N° 14 EST REVENU

Et puis la Coupe du Monde a commencé. Les vélos noirs aux guidons seigneuriaux se sont arrêtés de rouler tandis que de la toute proche Allemagne, les images entraient dans les salons moelleux, entre la cheminée de briques et les plantes grasses. Le n° 14 était revenu. Plus grand que jamais, commandant de la voix et du geste « porté par la colère et touché par la grâce » comme le définit Denis Lalanne, qui « pareil à ces grands-mères qui meurent sans avoir vu la mer, n'avait jamais vu Johan Cruijff en chair et en os ».

Johan Cruijff mérite la définition de Gabriel Hanot à propos de Di Stefano : « Sa circonférence n'est nulle part et son centre est partout ».

Jamais il n'a aussi bien joué. Miracle d'équilibre et de vitesse, de vision du jeu et d'intelligence collective, il donne à l'équipe de Hollande son rythme et son âme. Et en plus, une leçon d'humilité. Car il a le génie de la simplicité. C'est son camarade de Barcelone, Rifé, qui dit : « Cruijff est un joueur extraordinairement intelligent, dont la compréhension de toute chose est fantastique. Sa qualité principale, sur le terrain, est de rendre le football aussi simple qu'un jeu d'enfant. »

L'AMOUR DU BEAU FOOTBALL

Aussi simple et aussi beau pourrait-on dire, car le football, pour Cruijff, ne se conçoit que dans la beauté du jeu et le plaisir des yeux des spectateurs. Quand il était gamin et débutait sous les couleurs d'Ajax, Johan Cruijff ne jouait pas autrement qu'aujourd'hui. Haut comme trois pommes, monté sur des cuisses maigrichonnes, il était déjà artiste jusqu'au fond de l'âme. Contre les adversaires de son âge, qui allaient au choc avec ravissement, il pratiquait l'esquive et l'estocade en recherchant la beauté du geste et de l'action. Pourquoi jouait-il ainsi d'instinct ?

« Effectivement, du plus loin que je me souvienne, raconte Cruijff, j'ai aimé le beau football. D'une manière générale, j'aime les belles choses et je crois que le public du football les aime aussi: Il suffit d'écouter son ronronnement quand il assiste à un beau geste. » (1).

Les cailles rôties ne sont pas tombées toutes seules dans la bouche de Johan Cruijff. Derrière l'artiste milliardaire, il y a la volonté forcenée de ne plus être jamais pauvre, et un travail de préparation intense. C'est Kovacs qui disait à ses joueurs à Amsterdam : « pour aller au delà de soi-même au cours d'un match, il faut l'avoir fait à l'entraînement. »

Cruijff a souffert comme un damné à l'entraînement. Lui, le pur-sang qui eût aimé gambader dans l'herbe tendre : « Si je suis devenu ce que je suis, aime-t-il à dire, c'est au travail foncier que je me suis infligé et que l'on m'a obligé à faire entre 16 et 20 ans. On ne peut pas briller au plus haut niveau sans être admirablement préparé, et aujourd'hui encore, je ne me tolère aucune concession, d'autant plus que je dois donner l'exemple aux jeunes qui m'entourent. »

CELUI QUI A LE BALLON ET CEUX QUI NE L'ONT PAS

Sur le terrain d'entraînement, Cruijff champion rejoint Cruijff enfant ou Cruijff adolescent. L'enthousiasme est le même. La joie de jouer identique, et seule l'expression est professionnelle : tous les gestes sont portés à fond. Sans faiblesse, au rythme de la compétition : « il sent le ballon comme un virtuose son violon », dit Stefan Kovacs.

En toutes circonstances, et même lors d'une séance de préparation particulièrement poussée, Johan Cruijff ne perd jamais le goût de la fantaisie et du rire. Il adore se mettre dans la cage et plonger tous azimuts. Durant les deux à trois heures qu'il consacre quotidiennement à l'entraînement, Cruijff aborde tous les aspects de celui-ci : « le plus important pour un footballeur moderne, c'est la condition physique. Mais il faut penser au reste. On a toujours à apprendre, qui que l'on soit. Dans le domaine technique et dans le domaine collectif, car j'estime personnellement que le plus important, en match, ce n'est pas tellement celui qui a le ballon que ceux qui ne l'ont pas. » (2).

Avant d'aborder cette caractéristique essentielle du jeu hollandais, précisons que Cruijff et ses camarades sélectionnés ont subi, durant trois semaines, au centre sportif de Zeist, une préparation invraisemblable d'intensité. Arie Haan y a perdu 3 kilos et Cruijff montre volontiers ses joues creuses en disant : « C'est le travail de Michels qui paie ». En fait, Michels n'impose plus rien à ses joueurs actuellement, il leur fait confiance et Cruijff qui surveille personnellement la manœuvre précise : « Autrefois, à l'école communale, nous devions faire des colles, si les devoirs n'étaient pas faits. Aujourd'hui, nous sommes au lycée et c'est tout à fait autre chose. C'est à soi de travailler ou de ne pas travailler. D'avoir conscience de ses responsabilités ou de trahir la collectivité. Michels a raison de nous laisser la bride sus le cou. »

MICHELS - CRUIJFF, L'EQUILIBRE DES FORCES

Les relations entre Cruijff et Michels n'ont pas toujours été aussi bonnes. Mais il semble que les deux hommes aient atteint un « équilibre des forces ». Michels donne à Cruijff les moyens de s'exprimer et accepte ses suggestions. Cruijff acceptant l'autorité de Michels dans certains domaines avec voix consultative. Il ne faut pas oublier que c'est Cruijff qui a obtenu de la Fédération hollandaise la nomination de Michels comme patron de la sélection pour la Hollande. Il savait qu'avec Michels, l'union sacrée pourrait être obtenue et quelque chose de solide bâti.

Rinus Michels, un ancien avant centre d'Ajax, qui a maintenant 46 ans, passe pour être l'homme de la révolution en Hollande. C'est lui qui a compris le premier que le football moderne devait se débarrasser de son carcan traditionnel, ouvrir ses portes et créer le mouvement perpétuel des joueurs. L'ex-Hollandais du Havre, Devroedt, affirme que « le bouleversement tactique, le tourbillon permanent, le jeu à trois pour ouvrir la brèche dans la défense adverse, c'est à Michels que le football batave le doit ».

On pourrait ajouter que la révolution de Michels s'est faite avec l'avènement de Johan Cruijff et que si l'un a aidé l'autre, la réciprocité est sans doute vraie en Coupe du Monde 74. La Hollande joue à la manière de Cruijff, plus qu'à celle de Michels. Celui-ci prépare, paraît-il, chaque match avec une minutie qui confine à la maniaquerie. Chaque soir, dans sa chambre, il dessine, note, prévoit. Le lendemain, il appelle Cruijff et lui soumet le fruit de ses cogitations. On peut penser que Johan Cruijff fait la part du feu et effectue le tri nécessaire.

Il dit, en parlant de son entraîneur : C'était un instituteur. C'est devenu un professeur. »

VINGT CIGARETTES PAR JOUR

Car dans le « couple » Michels-Cruijff, le plus serein des deux est indiscutablement Johan Cruijff. L'entraîneur est un angoissé perpétuel, capable, par sa nervosité de détériorer parfois l'équilibre de son équipe. Cruijff, lui, est un monstre de décontraction et de fatalisme, qui n'accorde aux choses du football et de la vie que l'importance qu'elles méritent. A Iltrup, dans la tranquille résidence choisie pour les Hollandais, au bord de l'eau, dans la verdure, loin des aciéries, Cruijff et ses camarades mènent la vie de Messieurs Tout le Monde en villégiature. « Il faut rester soi-même, dit Johan Cruijff et ne pas se laisser écraser par l'ampleur de l'événement. Nous vivons comme d'habitude, sans nous faire de souci, en évitant seulement les « excès ».

Johan Cruijff continue à griller son paquet de cigarettes par jour, y compris sur le court du tennis, ce qui tendrait à prouver qu'il est bien le Anquetil du football.

Comme beaucoup de gens longilignes, Cruijff possède une santé étonnante. Les spécialistes estiment même qu'il est un phénomène en la matière. Car il récupère à une vitesse prodigieuse de toutes les fatigues. Taillé comme un danseur, 178 cm, épaules carrées, torse musculeux monté sur taille fine, Cruijff est le prototype du footballeur et de l'athlète moderne, comme certaines voitures sont des prototypes de course, il est l'un des rares joueurs d'élite à ne connaître jamais de brutale baisse de forme. Il est toujours au rendez-vous. Cela s'explique d'abord par la morphologie. Cruijff est un brûleur d'énergie qui brûle tout, y compris les toxines. C'est un extraordinaire « tube digestif », capable d'avaler des briques, des huitres, des viandes en sauce, des spaghetti, même s'il ne se livre pas aux fantaisies gastronomiques d'Anquetil. Ainsi Kovacs raconte qu'il était courant pour Cruijff, quand il était à Ajax, de manger un solide sandwich une heure avant le coup d'envoi, si l'envie lui en prenait.

Dans l'expression athlétique, cette capacité à brûler est un énorme avantage. Il permet d'éviter la plupart des blessures musculaires, élongation, déchirure, contracture.

Malgré son rôle d'attaquant de pointe (qui sait être aussi chef d'orchestre) Cruijff est très rarement blessé. On ne le ménage guère, mais sa vitesse et sa vivacité désarçonnent les intentions malveillantes. On ne sait jamais ce que va faire Cruijff et où il va aller.

L'intéressé a également appris à définir où il met les pieds. Il possède comme on dit des yeux derrière la tête. Il sait également se faire respecter et répondre partout du tac... au tacle, sans souci de son poids léger.

UNE TULIPE AU CŒUR

Les cinq matches que Cruijff vient de jouer sous le maillot orange lui ont rendu dans son pays natal une gloire et un prestige qu'il n'avait jamais possédés à ce degré. Les Hollandais ont acquis la preuve que Johan est le meilleur joueur du monde, même si les Allemands, dans leurs éditions du week-end dernier tentent d'expliquer que Franz Beckenbauer lui est supérieur parce que son emprise sur le jeu collectif est plus grande.

Pour ses compatriotes, Johan est devenu l'explorateur qui a découvert l'Amérique, et non plus le mercenaire parti attaquer le fourgon postal à El Paso. Il démontre qu'il a gardé une tulipe au cœur et que son attachement au pays n'est pas feint. Il répète souvent que le plus beau pays du monde, c'est la Hollande et qu'il y reviendra bientôt, à l'expiration de son contrat à Barcelone. Ce retour, qu'on envisage et dont on rêve, provoque déjà des discussions passionnées. Car on dit que Cruijff ne retournerait pas à Ajax mais signerait à... Feyenoord, le club le plus riche de Hollande et l'un des plus grands d'Europe.

Jacques THIBERT raconte le personnage qui fascine 800 millions de téléspectateurs

RUIJFF

e est nulle part artout

De quoi provoquer une guerre civile entre Amsterdam et Rotterdam !

Pour l'heure Cruijff et ses amis ont réussi à imposer l'union sacrée parmi les supporters hollandais. Ajax et Feyenoord sont oubliés, et seule compte l'équipe nationale. Au point d'y passer des nuits blanches sur les perrons et les pelouses des hôtels dans l'attente de la fête païenne de l'après-midi.

La sélection orange ne révolutionne pas seulement la Hollande, mais également le monde. Cap, le sélectionneur d'Argentine a déclaré en toute simplicité que la formation hollandaise était « la meilleure équipe du monde » et qu'il ne croyait pas, avant de l'avoir vue, qu'on « pouvait jouer au football ainsi ».

Les Hollandais ont-ils un secret ? Non, même pas. Ils ont seulement les moyens de leur politique, c'est-à-dire une condition physique exceptionnelle, acquise au moment de la prime jeunesse.

Pour le reste, ils jouent selon leur cœur, qui est grand, et selon le principe collectif qu'il y a toujours pour chacun d'eux quelque chose à faire sur le terrain.

SIX A SEPT MINUTES SEULEMENT

Johan Cruijff a remarqué qu'il ne pouvait, au mieux, avoir le ballon dans les pieds que durant six à sept minutes dans un match : « Il faut donc utiliser au maximum cette possibilité et tirer le meilleur profit du ballon pour celui qui est le mieux placé, explique Johan. D'ailleurs, ce qui fait la valeur essentielle d'une équipe, c'est son jeu collectif. Quand des joueurs arrivent à jouer bien et vite dans le respect du rôle de chacun, le ballon ne perd pas son temps. Et l'équipe non plus. »

La qualité principale de Cruijff est sa vitesse. Physiquement, moralement, physiologiquement, morphologiquement, Cruijff est d'une rapidité très nettement au-dessus de la moyenne. C'est un footballeur d'exploration et d'accélération. Ne court-il pas le 30 mètres départ arrêté en 3"8 ? Ce qui ne l'empêche nullement de contrôler à cette vitesse de pointe le ballon pour l'utiliser sous la forme qu'il choisit instantanément.

Cruijff est un athlète aux détentes musculaires sèches. Il s'élance et en trois enjambées atteint sa vitesse maximale. Mais il n'utilise pas aveuglément cette vitesse. On ne le verra jamais se précipiter dans une action vouée à l'échec. D'ailleurs, comme tous les joueurs aux démarrages foudroyants, Cruijff utilise les arrêts-blocages qui désorientent et déséquilibrent l'adversaire, totalement impuissant sur un deuxième démarrage aussi fulgurant que le premier.

Cette vitesse de course, cette vitesse de pensée ne sont pas les seules chez Cruijff. L'as hollandais possède la vitesse de geste qu'on appelle l'instantanéité. Et il accorde beaucoup d'importance à la vitesse de la balle. C'est pourquoi son jeu est fait de volées et de demi-volées : la balle va plus vite quand on la frappe en l'air.

BUTEUR, OUI, BUTEUR, NON

Cruijff est un buteur né. Il a le football dans le sang, et par là même, le sens du but. Mais il n'est pas un buteur particulier : il est le buteur de toutes les tendances. Il possède la vitesse de démarrage, la vitesse de course, l'art consommé du dribble et de la feinte, le tir instantané, la frappe de balle, l'adresse, le culot, le jeu de tête, le sang-froid, la roublardise, les deux pieds, une gamme infinie de coups et le génie inventif. Par exemple son but contre l'Atletico de Madrid dont il prétend qu'il est le plus beau de sa carrière : « Il y a eu dans ce but, de l'acrobatie, de la vista, de l'habileté, l'appui des copains, toutes les vertus que le football exige. De plus il est arrivé au moment crucial de la rencontre et il m'a procuré une immense fierté. »

Cruijff est un buteur d'équilibre qui a adapté son style à sa morphologie. Il utilise les frappes à long balancier et ses tirs sont réputés pour leur violence, leur soudaineté et leur précision. Johan estime pourtant manquer encore de puissance : « Je ne suis pas très bon sur les balles arrêtées, regrette-t-il. Ce qui est tout relatif, précisons-le. »

Le jeu de tête ne semble pas non plus devoir être le royaume de Johan Cruijff. Mais l'intéressé a beaucoup travaillé la question, aidé par son exceptionnelle détente. Cruijff possède ce que les Anglais appellent le « timing », c'est-à-dire l'art de monter au point idéal de la courbe de la balle pour la frapper idéalement (3).

Aujourd'hui, parce qu'il a vingt-sept ans et parce que l'équipe de Hollande a le bonheur de posséder plusieurs « bêtes de football » sorties du même moule, Cruijff est la synthèse parfaite du meneur de jeu et du buteur. Il est le Di Stefano de l'ère moderne. Capable de créer, de défendre, de marquer, de faire marquer.

Dans cette Coupe du Monde il précise : « qu'il n'est pas là pour marquer des buts, mais pour apporter sa pierre à l'œuvre collective ». Prisonnier de ce personnage, il a donné l'impression contre l'Argentine de marquer son deuxième but comme à regret.

On craignait pour Cruijff la montée de la violence, et l'assassinat prémédité de celui qui apporte les tourments, comme cela avait été le cas en Coupe du Monde 1966 pour Pelé. La richesse du jeu hollandais, la qualité de ses individualités et l'adresse de Cruijff à éviter les coups ont empêché le pire. Il ne reste que les irritantes obstructions, les tirages de maillot. Cruijff ne s'en offusque pas.

« Cela fait partie du jeu, si je puis dire. J'ai confiance en l'arbitre pour prévenir et sanctionner. »

Johan trouve-t-il l'arbitrage de cette Coupe du Monde bon dans l'ensemble ?

« Boh ! Oui ! Comme d'habitude ! »

Manifestement, pour lui, ce n'est pas cela l'important.

A Ilstrup, on voit beaucoup Johan Cruijff avec l'autre Johan : Neeskens la santé, Neeskens la tornade, Neeskens l'indestructible.

Cruijff ne cache pas son admiration pour celui qui fait le « ménage » derrière lui, ratisse tous les ballons et vient encore à son côté tenter les actions offensives les plus généreuses. C'est pourquoi il a insisté auprès de Michels et des dirigeants barcelonais pour que Neeskens prenne la route de l'Espagne. L'affaire n'est pas encore définitivement réglée, mais elle se fera, que Sotil accepte ou non de se laisser naturaliser.

LE BONHEUR C'EST L'EPANOUISSEMENT

Cruijff, meilleur joueur du monde, a bâti un véritable empire financier avec l'aide de son beau-père Cor Coster. Il a multiplié les contrats publicitaires et ne fait rien pour rien. On dit que sa fortune s'élève à dix millions de florins (un milliard 800 millions d'A.F.) et qu'elle atteindra les trois milliards à la fin de la Coupe du Monde.

Est-ce pour cela que Johan Cruijff se bat ? Sans doute en partie car il n'a pas oublié les difficiles années de son enfance quand sa mère, devenue veuve, l'élevait, lui et son frère. Mais on peut croire que Cruijff, sur un terrain de la Coupe du Monde, ne pense plus à l'argent. Il redevient le footballeur tendu vers la victoire, l'artiste maître de son art, un homme heureux en somme.

Johan le dit d'ailleurs, et fort bien :

« Le bonheur, c'est l'épanouissement. Et mon épanouissement à moi, c'est le football et la famille. Je suis heureux auprès de mon épouse et de mes trois enfants. Mais je n'ai rien inventé : c'est le but de chaque homme sur terre.

Sur le plan du football, quand quelqu'un réussit comme moi à réunir pour toujours son hobby et sa profession, je crois qu'il a le droit d'être heureux. Et il a aussi le devoir de le dire afin que tout le monde sache que le secret du bonheur n'est ni l'argent ni le plaisir. C'est fondamentalement travailler dans quelque chose qu'on aime et aimer ce que l'on fait. » (4).

---

(1) (2) (3) (4) : *Extrait du livre « Cruijf super-star »*, de Jacques Thibert et Max Urbini, *paru chez Calmann-Lévy.*

ELLE n'est pas terminée, il s'en faut même de beaucoup, et déjà la Coupe du Monde 74 porte un nom : Cruijff. Car la foule est simplificatrice et s'attache aux hommes plutôt qu'aux événements, donc le nom du capitaine des Pays-Bas court de toutes parts avec sa syllabe unique, comme celle de Merckx. Le Belge et le Hollandais ont en commun, outre la vitalité, le talent et le sens des affaires, la précision fulgurante de leur patronyme.

Si Johan Cruijff gagne cette Coupe du Monde à la tête de ses baroudeurs « orange », sa popularité dans le football dépassera tout ce qu'on a connu. Même celle de Pelé ? Peut-être. En tout cas, leurs deux noms sont si naturellement associés dans l'opinion publique que nous ne pouvons éviter d'en esquisser le parallèle.

Jacques FERRAN compare

Le tigre et l'aigle

PELE venait de l'ombre, comme Cruijff. L'enfant noir de Tres Coraçoes n'avait en naissant pas plus de chances que le pauvre gamin d'Amsterdam d'épouser plus tard la gloire. Le football, à tous deux, vint comme une chose naturelle et désaltérante. Ils ne jouèrent pas à la balle parce que ça leur rapporterait un jour, mais parce qu'ils aimaient ça. D'ailleurs, dans leur jeu, cette passion a toujours subsisté comme une part essentielle de leur rayonnement. Même pour des vedettes millionnaires, il semble que le football n'ait de raison d'être que si on n'oublie pas en chemin pourquoi on l'a pratiqué...

A seize ans, Pelé et Cruijff étaient déjà des footballeurs exceptionnels, qui adoraient marquer des buts. Une différence pourtant. Pelé, projeté d'un seul coup sur la scène de l'univers, fut international à moins de dix-sept ans et, à moins de dix-huit, champion du monde. Il eut tout tout de suite. Cruijff, titulaire d'Ajax au même âge tendre, ne sortit pas pendant quelque temps du cercle de lumière hollandais.

La précocité, le génie offensif, le don du but et la volonté farouche de parvenir, tout cela les rapproche, comme deux étoiles éblouissantes. Ils eurent tous deux, car on les trouvait fragiles, à s'étoffer, à se durcir. Ils travaillèrent à acquérir ces cuisses de velours et d'acier d'où émanèrent leur équilibre et leur faculté d'explosion.

PELE INVENTAIT LE FOOTBALL

Pelé, à sa meilleure époque, se faisait volontiers oublier au milieu du terrain, où il évoluait avec la nonchalance des grands fauves prêts à l'attaque ; mais quand le ballon lui parvenait, il était subitement et littéralement inarrêtable. *Une maîtrise de balle poussée à son paroxysme, un instinct du jeu jamais en défaut, associé à une détente et un pouvoir d'accélération exceptionnels, donnaient le sentiment du* footballeur absolu, *capable, quand il le décidait, d'atteindre la cible. Il inventait des dribbles, créait à chaque pas un football jamais vu, s'appuyant ou non sur un partenaire pour allumer en quelques gestes, dans le réseau adverse, un incendie mortel.*

Mais sa force principale, Pelé la manifestait dans la surface de vérité. Alors rien ne résistait à sa prise de balle instantanée, de la poitrine, de la cuisse, du front ou de la chaussure ; à ses crochets et à ses feintes démoniaques et à son tir impitoyable, du pied ou de la tête. L'homme-but s'ajoutait ainsi à l'homme-clé, comme s'il était à la fois Kopa et Fontaine, juge et bourreau, rampe et fusée.

Ce joueur-là, que personne n'a égalé — ni Puskas, ni Di Stefano, ni Cruijff sans doute — n'a pas pu malheureusement s'exprimer souvent dans toute sa plénitude. Soumis à un régime trop sévère de la part de son club Santos et de ses adversaires acharnés à sa perte, sa carrière fut une ligne constamment brisée.

S'il a disputé quatre Coupes du Monde, par exemple, aucune ne lui permit d'établir sa totale souveraineté. En 1958, c'était un débutant de génie, qui ne participa qu'à la moitié de la compétition ; en 1962, il se claqua dès le second match ; en 1966, il fut emporté par le même raz de marée que toute l'équipe brésilienne ; en 1970, enfin, il participa au triomphe collectif du Brésil, sur le même plan que Tostao, Gerson, Jairzinho et Carlos Alberto.

Pelé au Mexique allait avoir trente ans. Il disputait plus de cent matches par an aux quatre coins du monde. Et ses affaires l'occupaient déjà énormément. Un jour, bouleversant de grâce imprévisible et le lendemain irritable, triste comme un ressort cassé, tel fut le roi Pelé.

CRUIJFF EST PARTOUT CHEZ LUI

Cruijff conduit mieux sa carrière, résiste mieux aux exigences du professionnalisme et de la célébrité. Quand il se sent diminué, il le dit. Il renonce par exemple de lui-même à aller disputer à Munich, avec Ajax, un match retour de Coupe d'Europe dont l'issue est déjà assurée.

A vingt-sept ans, son ascension régulière se poursuit, sans à-coups, sous le contrôle de son regard pénétrant et de son intelligence prompte.

Pelé avait des allures de tigre ; Cruijff me fait songer plutôt à un aigle.

Comme footballeur, il est moins phénoménal, *mais peut-être plus complet. Regardez-le évoluer sur tous les points du terrain. Pelé se risquait timidement hors des limites de sa zone d'attaque pour échapper à l'adversaire et y attirer le ballon. Cruijff n'a ni zone ni rôle déterminés. Il est partout chez lui. C'est l'homme d'un autre football.*

Défendre fait partie de son jeu, accrocher un adversaire aussi, mettre en touche une balle de la tête, au passage, également. Une attaque se développe sans lui parce qu'il a su la suggérer à ses partenaires, cela n'a pas d'importance. Mais tout à coup on l'oubliait, et il est là : superbe, dominateur, méprisant. Son bagage technique est d'une autre race que celle de Pelé mais il a les mêmes vertu : moins de souplesse féline, moins de magie, mais plus de sang-froid et d'impertinence. Et la même verve créatrice dans ses jambes, qui paraissent s'arrondir, ses chevilles se rétracter, son corps se disloquer. Cruijff a des yeux dans le dos et le don d'éviter les charges et de sentir le jeu qui va venir. *Il ne fabrique que de l'utile, de l'efficace. C'est l'homme d'une autre génération.*

Il marque moins de buts que Pelé ; son jeu de tête est moins remarquable ; mais sa personnalité et sa présence sont incomparables. Pelé était un Brésilien hors du commun ; Cruijff, c'est tour à tour Ajax, Barcelone et la Hollande. Son esprit et son talent donnent de l'esprit et du talent à ses partenaires. Il descend en eux, les habite et les transcende. Il assume son équipe comme personne avant lui.

Le plus grand ? Je ne sais. Pelé réalisait l'immense Brésil ; Cruijff tire la petite Hollande. Sans Pelé, le football brésilien continuera ; derrière Cruijff, la brisure sera terrible. Tous deux posent en termes magistraux le problème du génie individuel dans le sport collectif. Il est dommage qu'ils ne puissent pas se rencontrer.

WM 74

GROUPE B

CLASSEMENT

	Pts	J.	G.	N.	P.	p.	c.
1. R.F.A.	4	2	2	0	0	6	2
2. Pologne	4	2	2	0	0	3	1
3. Suède	0	2	0	0	2	2	5
4. Yougoslavie .	0	2	0	0	2	1	4

Philippe TOURNON

POLOGNE-YOUGOSLAVIE

STADE : Valdstadion de Francfort.

RESULTAT : Pologne bat Yougoslavie 2-1 (1-1).

TEMPS : doux mais gris et pluvieux en seconde mi-temps.

SPECTATEURS : 50.000 dont au moins 15.000 Yougoslaves qui créèrent l'ambiance avec leurs chants et leurs drapeaux bleu, blanc, rouge, avant de « succomber » à leur tour devant les « Polska, Polska » entonnés par quelques poignées de supporters polonais.

ARBITRAGE : de M. Gloeckner (All. de l'Est) assisté de M. Marques (Br.) et de M. Wineseman (Can.).

M. Gloeckner effectua un arbitrage extrêmement strict et vigilant dans un match qui fut toujours d'une très grande correction. On aurait eu tendance à lui reprocher le penalty qu'il accorda aux Polonais à la 27e minute de jeu, mais après avoir revu l'action litigieuse deux fois à la télévision, il apparaît qu'il a eu parfaitement raison de prendre cette sanction. Note : 8 sur 10.

INCIDENTS : match placé sous le signe du fair-play, sans véritable brutalité ni contestation. Plusieurs joueurs furent blessés sans que l'on puisse incriminer vraiment leurs adversaires en la circonstance. Ce fut le cas du Yougoslave Oblak (18e) et des Polonais Szarmach (56e) et Deyna (82e).

NOTE : ce fut un match d'une très grande qualité technique, les deux équipes ayant délibérément choisi la voie de l'offensive avec des armes pourtant différentes. Cette qualité technique assortie de l'incertitude qui plana jusqu'au bout sur le résultat mérite que l'on donne à cette partie une note de 7 1/2.

BUTS : 27e : à la suite d'un accrochage dans le mur yougoslave, sur un coup franc entre Karasi et Szarmach, le Yougoslave se vengea par un coup de pied d'une petite poussée que le Polonais avait préalablement commise. La faute du Yougoslave n'échappa pas à l'arbitre qui désigna le point de penalty. Deyna transforma en prenant Maric à contrepied.

44e : Jerkovic adresse une très bonne balle à Karasi qui dribble trois adversaires en dix mètres avant de marquer dans un angle réduit.

62e : corner tiré de la gauche par Gadocha. Lato étrangement libre de tout marquage reprend la balle de la tête et bat Maric.

PHYSIONOMIE : le début de la partie fut très équilibré, les équipes se créant tour à tour des occasions de conclure.

La Yougoslavie semblait prendre le match en main lorsque survint le penalty transformé par Deyna, mais les efforts yougoslaves allaient trouver une juste récompense en fin de première mi-temps avec l'égalisation de Karasi. Le premier quart d'heure de la seconde période fut exclusivement yougoslave mais les Polonais, sur leur première contre-attaque depuis la reprise, obtinrent un corner sur lequel Lato marqua son but.

JOUEURS :

POLOGNE : Tomaszewski (4), Szymanowski (4), Gorgon (4), Zmuda (4), Musial (4), Kasperczak (3), Maszczyk (4), Deyna (4) puis Domarski 82e (3), Lato (4), Szarmach (4) puis Cmikiewicz 56e (3), Gadocha (5).

YOUGOSLAVIE : Maric (4), Buljan (4), Bogicevic (5), Katalinski (4), Hadziabdic (4), Oblak (3) puis Jerkovic 18e (3), Acimovic (3), Petkovic (4) puis Petrovic 81e (3), Bajevic (3), Karasi (4), Surjak (4).

CINQ MATCHES, CINQ

LA POLOGNE comme le Brésil 70

FRANCFORT. — Eh bien, voilà les Polonais au même niveau que les Brésiliens de 70 ! Avec 5 victoires d'affilée obtenues en Allemagne aux dépens de l'Argentine, d'Haïti, de l'Italie, de la Suède et de la Yougoslavie, l'équipe de Gorski a déjà fait aussi bien que celle de Zagalo au Mexique qui avait « aligné » tour à tour la Tchécoslovaquie, l'Angleterre, la Roumanie, le Pérou et l'Uruguay avant de se qualifier pour la grande finale du stade aztèque. Mais la formule de l'épreuve a changé et les Polonais ont encore un obstacle à passer s'ils veulent être à Munich, sur ce terrain même où ils conquirent leur médaille d'or olympique voici deux ans, le 7 juillet prochain pour l'apothéose de la WM. Mais quel obstacle puisqu'il s'agit, ni plus ni moins, de l'Allemagne de l'Ouest, maîtresse des lieux !

De toute façon, l'on verra les Polonais à Munich le 6 juillet si ce n'est pas le 7 et cette simple certitude mérite déjà un grand coup de chapeau.

Soyons francs : qui, au moment du coup d'envoi, aurait osé parier un zloty sur la présence de la Pologne dans le dernier carré ? Personne n'était même certain qu'elle réussirait à passer le premier tour dans un groupe dont les favoris logiques étaient l'Italie et l'Argentine.

Quoi qu'il arrive désormais, on ne pourra évoquer la Coupe du Monde 74 sans faire allusion à l'étonnante passe de 5 — et qui sait, peut-être de 6 ou de 7 —

Tomaszewski battu par Karasi (à g.)... mais la Pologne triomphera

VICTOIRES

Penalty et but de DEYNA qui a pris MARIC à contre-pied.

réalisée par cette équipe de Pologne dont la fraîcheur, l'audace, l'habileté et la santé auront séduit les plus difficiles.

On oubliera alors que la belle aventure faillit bien se terminer au cinquième acte devant une équipe yougoslave qui brûlait ses dernières cartouches, qui les brûla même avec beaucoup de classe et d'intelligence, mais à laquelle la réussite tourna ostensiblement le dos.

74

On aura oublié qu'il fallut un penalty sévère et bizarre transformé par Deyna à la suite d'un geste de vengeance de Karasi sur Szarmach pour que la Pologne ouvre le score au moment même où la Yougoslavie ne cessait d'accentuer sa pression et ses menaces. On aura oublié que les Polonais n'avaient pas fait la moindre incursion dans la surface de réparation yougoslave depuis un bon quart d'heure lorsque Gadocha vint tirer sur la gauche ce corner qui allait permettre à Lato d'inscrire de la tête ce but qui devait être celui de la victoire. On aura oublié la vérité et l'intelligence des actions de Bogicevic, Petkovic, Acimovic. On aura oublié les tirs de Bajevic, de Surjak et de Karasi contrés au tout dernier moment. On aura oublié tout cela pour ne se souvenir que de cette cinquième victoire polonaise obtenue dans la fraîcheur de la nuit tombante sur le Walstadion de Francfort, alors que les « Polka, Polka » redoublaient de ferveur.

Il ne restera dans l'histoire que ce 2-1 inscrit en lettres de feu au tableau d'affichage lumineux, et dans les mémoires que l'extraordinaire efficacité d'une défense qui donne toujours l'impression d'arriver à son point de rupture, mais qui n'est jamais mise vraiment hors de position.

Il ne restera que les fantastiques déboulés d'un Gadocha aussi rondouillard qu'il est habile dans ses dribbles et dans ses centres et que les « coups » qu'il réalise avec son compère Lato avec tant d'aisance et de sûreté, que les deux lascars sembleraient pouvoir les rééditer les yeux bandés.

On disait les Polonais fatigués, croyez-nous, ils ont encore de beaux restes !

Les témoins de Pologne-Suède nous ont même affirmé que Deyna et ses camarades avaient manifesté devant la Yougoslavie un net regain de forme...

Cela n'a pas été pour surprendre Gorski et ses adjoints qui avaient pris soin dans le courant du mois de mai de placer leurs joueurs dans les conditions exactes de la Coupe du Monde avec un programme de 6 matches en vingt jours. Ils avaient constaté aussi qu'un mieux sensible se manifestait dès le cinquième match, cela se vérifia avec Pologne-Yougoslavie. Alors, il faut bien aujourd'hui poser cette question qui aurait semblé incongrue, déplacée et ridicule il y a seulement quinze jours : qui arrêtera ces Polonais qui viennent de remporter leurs cinq matches ? Il ne reste que l'Allemagne de l'Ouest pour mettre un terme à cette belle aventure mercredi prochain dans un Walstadion qui sera une nouvelle fois plein à rabord pour cette authentique demi-finale du groupe B. Il n'est pas très raisonnable de penser que la Pologne puisse sur sa lancée empêcher Beckenbauer et les siens d'accéder à cette finale dont ils rêvent depuis si longtemps.

Il n'est pas très raisonnable de penser que Deyna, Gadocha, Lato, Gorgon et tous leurs camarades auront encore assez de ressources physiques pour contenir une équipe allemande lancée maintenant à grande vitesse sur la route de la finale, et des capacités morales suffisantes pour résister à une ambiance chauffée à blanc par 62.000 Francfortois qui verront « leur » équipe et « leurs »idoles pour la première et la dernière fois de la compétition. Mais, voulez-vous me dire ce qu'ont eu à faire les Polonais de la raison et de la logique depuis le 13 juin ?

Rien !

Ph. T.

JACEK GMOCH
un banquier pas comme les autres

FRANCFORT. — *On n'en parle pas souvent mais il est pourtant l'un des hommes les plus importants de cette « équipe » polonaise — le mot étant pris dans son sens le plus large — qui aura été, quel que puisse être le dénouement pour elle, la grande révélation de la X^e Coupe du Monde.*

Jacek est le bras droit de l'entraîneur principal Casimir Gorski. C'est un ancien joueur de très bonne valeur, un arrière central robuste et rude, qui porta vingt-huit fois le maillot national avant de se consacrer aux questions d'entraînement.

Mais Gmoch, qui a trente-cinq ans, a aussi la particularité d'avoir fait de très hautes études mathématiques et scientifiques et c'est un peu en mettant ses connaissances intellectuelles en ce domaine au service du football qu'il est devenu l'un des auxiliaires les plus précieux de Gorski.

Comment ?

En recueillant, en analysant, en étudiant, en mettant sur ordinateur tous les renseignements possibles et imaginables sur les joueurs et les équipes du monde entier et en priorité sur les futurs adversaires de la Pologne.

C'est ainsi que l'organisation de Jacek Gmoch est aujourd'hui connue sous le nom de... banque des informations, dont il est lui-même le banquier d'un genre un peu particulier.

Quels sont les moyens de travail de Gmoch ?

« Ils sont nombreux. Il y a les renseignements que nous pouvons recueillir nous-mêmes de façon directe par une observation personnelle et ceux qui nous parviennent de façon indirecte (journaux, moyens audio-visuels, informations de diverses sources), mais qu'il faut recopier, vérifier et même corriger d'une certaine façon car ils risquent de ne pas avoir tous l'objectivité voulue.

« Nous avons nous-mêmes plusieurs moyens de travailler. Il y a d'abord celui qui consiste à se rendre à un match avec des formulaires à remplir. Il présente le très gros inconvénient d'obliger l'observateur à partager son temps entre la vision du jeu et l'écriture et il lui échappe de ce fait inévitablement beaucoup de choses qui n'ont l'apparence que de détails mais qui peuvent s'avérer très importantes.

« Il y a également le mode d'observation de plus en plus répandu qui consiste à filmer le match, à l'enregistrer sur magnétoscope pour procéder ensuite à son étude et à son analyse. Le magnétoscope est un outil de travail précieux, indispensable même, mais il pose le même problème que celui d'une retransmission télévisée, à savoir que la caméra, dont le champ d'observation est forcément limité, suit toujours le ballon et laisse dans l'ombre de nombreuses zones de terrain où il se passe des choses pourtant fort intéressantes pour nous les techniciens.

« Par exemple le jeu sans ballon est aujourd'hui un aspect essentiel du football et il échappe presque totalement à l'œil d'une caméra.

« En définitive, les moyens d'observation les plus sûrs, les plus rigoureux et les plus complets sont encore l'observation « à l'œil nu » par un technicien doté d'une bonne mémoire, connaissant bien le football et l'ayant donc pratiqué lui-même et sachant faire abstraction de tout sentiment ou tendance personnelle pour pouvoir procéder à une observation vraiment objective.

« Très intéressante aussi est l'observation d'un match filmé avec deux ou trois caméras, l'une suivant l'action et l'autre ou les deux autres s'attachant à tout ce qui n'est pas l'action proprement dite.

« En dehors des matches eux-mêmes, nous recueillons le maximum d'informations sur le comportement présent et passé des joueurs et des entraîneurs, non seulement sur le terrain mais en dehors. Rassurez-vous, nous n'espionnons pas la vie privée des gens mais en connaissant bien les hommes, on devine généralement mieux leurs réactions.

« Il est important aussi de connaître l'histoire, les traditions, les étapes de progression des différents pays. Car le football n'est pas un phénomène isolé dans la vie d'un pays. Il est tributaire ou il est le reflet d'un contexte économique, social, humain.

« A l'aide de tous ces renseignements soigneusement contrôlés, analysés, nous dégageons les grandes lignes de ce que devrait être l'opposition devant laquelle nous allons nous trouver et nous définissons nos propres moyens d'action en fonction de cette opposition.

« Par exemple, avant les Jeux Olympiques de Munich, nous avions été voir jouer la Colombie et nous avions constaté qu'elle jouait sans ailier gauche. Notre arrière droit devait donc en principe jouir d'une grande liberté de manœuvre et se comporter en fait comme un ailier droit. Cela, c'était la théorie.

« Pour passer à la pratique, nous avons choisi un sparring-partner et lui avons demandé de jouer comme la Colombie, sans ailier gauche.

« Ce fut probant, notre arrière droit fut très souvent à l'attaque mais nous avons quand même apporté quelques petits correctifs compte tenu de la nouvelle situation créée. Résultat nous avons battu la Colombie par 5 à 1 !

« Attention : il ne faut pas aller trop loin. Il ne s'agit pas de détruire sa propre personnalité sous prétexte de faire échec au jeu de l'adversaire. Il s'agit d'une adaptation à effectuer, d'un dosage parfois difficile à réaliser. Par exemple, il peut ressortir à l'analyse de films ou de documents écrits que telle équipe est généralement en difficulté sur tel ou tel type d'action. Rien n'empêche, sans abandonner nos atouts et nos caractéristiques, de prendre à notre compte, le temps d'un match, le genre d'action qui risque de mettre cet adversaire en difficulté. Les joueurs entrent aussi sur le terrain plus sûrs d'eux-mêmes, plus déterminés à oser s'ils connaissent bien le jeu de l'adversaire, s'ils savent que l'on a réduit pour eux au maximum leurs chances de se trouver devant des situations inconnues, embarrassantes et dangereuses.

« En décortiquant ainsi le jeu de l'adversaire, nous donnons à nos joueurs le sentiment rassurant qu'il ne peut pas leur arriver grand-chose de fâcheux, qu'ils ne risquent pas de se trouver devant des situations qui les surprendraient totalement et les laisseraient désarmés.

« Grâce au ciel, le football est un jeu sans cesse renouvelé où tout peut arriver, et l'on ne pourra jamais prévoir tout ce qui arrivera.

« Mais je maintiens que notre banque des informations est une chose utile, qu'elle nous a déjà rendu de grands services et qu'elle nous en rendra encore.

« L'objectif numéro un demeure bien sûr d'améliorer et de faire progresser notre équipe par des méthodes d'entraînement et de jeu appropriées. Mais la connaissance de l'adversaire est un atout supplémentaire et non négligeable. On n'a plus le droit aujourd'hui d'ignorer l'adversaire. »

Avec Jacek Gmoch et sa banque des informations, la Pologne en tout cas ne risque pas d'encourir ce reproche !

Ph. T.

CMIKIEWICZ
un jockey-or pour Gorski

FRANCFORT. — *Non, nous ne vous parlerons pas aujourd'hui de Deyna, le « cerveau » de l'équipe polonaise, ni de Szarmach, son meilleur buteur, ni encore des duettistes Lato et Gadocha ou de l'imposant Tomaszewski.*

Celui que nous voudrions vous présenter a un nom un peu plus difficile à prononcer, sans doute moins connu que ceux que nous venons de citer, mais qui est pourtant apparu à plusieurs reprises sur les feuilles de match depuis le début de la Coupe du Monde.

Leslaw Cmikiewicz, c'est un peu le jocker favori de Gorski depuis trois semaines... L'entraîneur polonais l'a fait rentrer en jeu dans les cinq dernières minutes de Pologne-Argentine lorsqu'il s'est agi de préserver le précieux petit but d'avance. Il l'a encore fait jouer les vingt-cinq dernières minutes de Pologne-Haïti à la place de Maszczyk lorsque le score fut bien assuré. Et devant l'Italie, pour les douze dernières minutes qui furent certainement les plus difficiles pour la Pologne, on trouva une nouvelle fois Cmikiewicz sur le terrain cette fois, à la place de Szarmach. Dimanche, face à la Yougoslavie, il fut fidèle à sa tradition et prit la place de Szarmach à la 56^e minute et six minutes plus tard, la Pologne inscrivait le but de la victoire.

On pourrait considérer que ce rôle de premier remplaçant constitue une sorte de « dégradation » pour ce joueur qui était un titulaire indiscutable et indiscuté dans l'équipe qui remporta la médaille d'or des Jeux Olympiques de Munich en 1972 avec une majorité des garçons qui sont en train d'écrire depuis trois semaines les plus belles pages de l'histoire du football polonais.

En fait, si Cmikiewicz lui-même prend la chose très sereinement, c'est que, avec sa lucidité habituelle, il se rend parfaitement compte qu'il n'est pas actuellement dans la forme qu'il connaissait il y a deux ans et même encore l'année passée.

« Prendre une part si minime soit-elle aux performances que réalise l'équipe polonaise depuis le début de la Coupe du Monde, c'est déjà une chose très appréciable » dit-il avec beaucoup de bon sens.

Et l'on peut être sûr que cette mise à l'écart toute relative n'altérera en rien la réputation d'un joueur dont toute la Pologne est fière.

Leslaw Cmikiewicz, qui fêtera ses 26 ans le 25 août prochain, est l'un des joueurs de base avec Deyna et Gadocha du club polonais le plus célèbre, Legia Varsovie. Il y occupe un poste de milieu de terrain où ses grandes qualités physiques, son excellente technique et sa clairvoyance lui permettent de dominer le plus souvent la situation.

Les spectateurs connaissent et apprécient son jeu tout en sobriété et en efficacité. En outre, il est si élégant dans ses actions que plus d'une fois déjà on l'a comparé à Gianni Rivera avec lequel il a effectivement quelques ressemblances.

Leslaw est de surcroît un joueur d'une correction exemplaire. Il n'y a pas un joueur en Pologne ou ailleurs qui puisse dire qu'il a été blessé ou agressé par Cmikiewicz. Et non seulement il sait rester calme et maître de ses réactions dans toutes les circonstances même les plus fiévreuses, mais encore il lui arrive souvent de ramener la sérénité dans l'esprit de ses partenaires lorsque la situation tend à s'envenimer.

Ce n'est pas sa médaille d'or aux Jeux Olympiques de Munich qui a enflé la tête de Cmikiewicz. Tous ses amis vous diront qu'il est resté le garçon simple et sans façon qu'il a toujours été.

D'ailleurs, il est toujours aussi gêné quand on le montre du doigt dans la rue (et cela arrive souvent à Varsovie où sa « cote » est très haute) et c'est bien pourquoi il n'est jamais aussi à l'aise que lorsqu'il peut se promener dans les parcs et les jardins tranquilles de la capitale en compagnie de sa femme Elzbieta et de sa petite fille Magdalenka.

De même après les matches, alors que certains aiment discuter de la partie ou retrouver des copains, lui se réfugie... dans le jardinage. Il plante, il cueille, il soigne plantes et fleurs avec amour et minutie. Et lorsqu'il lui faut quitter son petit appartement du cinquième étage dans le centre de Varsovie pour un déplacement ou une tournée, ce n'est jamais de gaieté de cœur qu'il abandonne sa petite famille.

Cmikiewicz est simple, naturel dans son comportement quotidien, comme il l'est sur le terrain. Il continue de venir à l'entraînement en autobus et la seule voiture que sa femme ait jamais conduite est la poussette de la petite Magdalenka.

« Leszek — c'est le diminutif de Leslaw — est toujours d'une humeur égale, reconnaît son épouse. Je n'ai jamais pu le mettre en colère. Il passe des heures et des heures à trier, à ranger les milliers de timbres de sa collection avec une patience que je lui envie ! »

Pour Leslaw Cmikiewicz, cette drôle de Coupe du Monde, où il n'aura été qu'un remplaçant de luxe, mais un remplaçant quand même, ne constituera qu'une étape dans une carrière déjà riche de trente-huit sélections. Il restera ce joueur consciencieux et exemplaire dont Bernard Blaut disait au président Molinari au moment de quitter Metz :

« Si un jour vous vous tournez de nouveau vers la Pologne, n'hésitez pas, prenez Cmikiewicz. C'est le joueur le plus sérieux et le plus altruiste que je connaisse. Avec lui vous êtes sûr de ne pas vous tromper. »

Qui sait si le conseil de l'ancien Polonais de Metz ne sera pas suivi ? Ph. T.

WM 74

GROUPE B

ACIMOVIC LE GOURMAND

FRANCFORT. — Avec Dzajic, Jovan Acimovic est certainement le joueur yougoslave le plus renommé. Voilà plus de six ans qu'il est l'un des éléments de base de la sélection et les divers sélectionneurs qui se sont succédé depuis 1968 lui ont renouvelé leur confiance sans la moindre hésitation. Yougoslavie-Pologne dimanche était sa 48e sélection.

Nous l'avons rencontré dans la nouvelle résidence de la Yougoslavie à Friedrichsdorf après avoir franchi trois barrages policiers, avec la complicité précieuse d'un confrère de Belgrade.

Faisons les présentations :

— J'ai 26 ans, je mesure 1,70 m et je pèse 75 kg dans mes bons jours... un peu plus dans les mauvais. J'ai toujours joué à l'Etoile Rouge de Belgrade où j'ai débuté à douze ans en 1960. Je suis marié avec Nada et j'ai deux fils, Deyan, et George 3 ans.

— Qui a dirigé votre formation de footballeur ?

— C'est Miljanic qui était responsable des équipes de jeunes de l'Etoile Rouge. Je me souviens que, à 17 ans, il nous imposait de deux heures et demie à trois heures de travail par jour. Cela me semblait beaucoup à l'époque mais aujourd'hui je me rends compte qu'il était dans le vrai.

— Quelles sont, à votre avis, les principales qualités de Miljanic ?

— Sa capacité de travail, ses qualités psychologiques qui lui permettent d'obtenir le maximum des joueurs dont il a la responsabilité et aussi son inébranlable confiance en lui-même. Il détient en outre une documentation assez extraordinaire sur les équipes et les joueurs du monde entier. Mais je trouve qu'il a un peu changé en changeant de fonction. Il se soucie peut-être un peu trop de sa publicité... ce qui n'enlève rien à sa valeur foncière !

— Votre première sélection ?

— Ça, c'est une histoire assez rocambolesque. L'équipe de Yougoslavie était partie en Italie disputer la phase finale de la Coupe d'Europe des Nations ; c'était en juin 1968. Je n'en faisais pas partie — j'avais tout juste vingt ans — et je venais de disputer la finale de la Coupe de Yougoslavie lorsque la veille de la première finale de la Coupe d'Europe des Nations contre l'Italie, j'ai reçu un télégramme m'avertissant de rejoindre Rome dans les plus brefs délais. Osim avait été blessé en demi-finale et Mitic, le sélectionneur de l'époque, voulait me faire jouer la finale !

Je me souviendrai toujours de ce moment où l'on m'a averti que je devais faire mes bagages pour rejoindre la sélection ! Dans ma précipitation et dans mon émotion, j'en ai oublié mes chaussures. Et c'était très grave car, comme beaucoup d'autres joueurs yougoslaves, j'avais des chaussures faites sur mesure par un cordonnier de Belgrade. Aussi quand je débarquais de l'avion le jour même de la finale, à quelques heures seulement du coup d'envoi, je n'étais pas trop fier. Petkovic m'a prêté des chaussures neuves qui étaient un peu trop petites et dont j'ai dû enlever la semelle. J'ai terminé avec les pieds en sang ! Mais je pense quand même que je ne m'en suis pas trop mal sorti pour une première sélection.

— Je me suis même laissé dire que vous aviez été l'un des meilleurs sur le terrain !

— Quel est votre plus beau but ?

— Je ne sais pas si c'est le plus beau mais celui que j'ai le plus apprécié personnellement pour sa réalisation et pour ses conséquences est celui que j'ai marqué en novembre 1972 à Belgrade et qui nous a permis de battre la Grèce par 1 à 0. C'était un tir de 25 mètres avec une trajectoire qui s'est nettement infléchie en fin de parcours. Le gardien grec a été complètement surpris car il croyait voir la balle passer nettement au-dessus de la barre transversale.

— Quel est l'adversaire qui vous a posé le plus de problèmes ?

— C'est Asensi lors du match que nous avons joué contre l'Espagne à Zagreb. Je n'ai pas vu le jour ! D'ailleurs, pour le match d'appui à Francfort, c'est Oblak qui s'en est occupé...

— Comment expliquez-vous la qualification puis le bon comportement de la Yougoslavie en Coupe du monde ?

— Vous vous souvenez peut-être qu'à la mini-Coupe du monde disputée en 1972 au Brésil, nous avons terminé troisième avec une équipe jeune et qui, je crois, était vraiment bonne. Sur cette lancée, nous étions convaincus que nous nous qualifierions et même avec une relative facilité pour la phase finale du Championnat du monde. Et puis, de cette équipe « brésilienne », ont disparu provisoirement ou définitivement pour diverses raisons plus de la moitié des éléments dont Dzajic, Krivocucka, Holcer, Pavlovic, etc. Il a fallu pratiquement tout recommencer et c'est là que l'on a vu apparaître la nouvelle génération, celle des Buljan, Bogicevic, Karasi, Surjak, Muzinic.

C'est après le match d'Athènes, où nous avons arraché le droit de disputer le match d'appui contre l'Espagne, que nous avons réalisé que cette équipe rebâtie était arrivée à maturité et qu'elle pouvait avoir des ambitions.

— Quelles ambitions exactement ?

— D'abord celle de se qualifier, ce qu'elle a fait et bien fait, je crois, à Francfort. Puis celle de passer le premier tour de la Coupe du monde, ce qu'elle a réalisé aussi, se donnant en outre la satisfaction de terminer à la première place du groupe dont le Brésil était le favori incontesté.

Il faut être lucide et dire que tout ce que nous pourrons « conquérir » maintenant sera en quelque sorte du supplément non inscrit au programme.

— Pour en arriver là, ce fut facile, dur, très dur... ?

— Si vous considérez que l'entraînement et les stages sont des travaux durs et difficiles, alors, oui, ce fut difficile, mais si nous n'avions pas suivi ces stages à Split pendant l'hiver et à Belgrade au printemps, nous n'aurions jamais obtenu ces résultats.

— Que pensez-vous des stages ?

— J'ai horreur de cela ! Mais c'est indispensable. Un professionnel de football doit respecter les exigences d'un métier qui devient de plus en plus astreignant et les stages en font partie. Je pense même que si nous avions pu faire un stage un peu plus long avant de venir en Allemagne, notre comportement aurait été meilleur encore.

— Qu'est-ce qui caractérise cette équipe de Yougoslavie 74 ?

— Je crois que c'est son équilibre. Il y a toujours eu de très bons joueurs en Yougoslavie mais rarement de très grandes équipes. Il n'y avait ni discipline individuelle, ni discipline collective. Et, avec l'arrivée de joueurs passés par une formation véritable reçue très jeune, nous avons franchi un nouveau palier. Actuellement, nous avons le sentiment que quel que soit l'adversaire, il ne peut pas nous arriver de grosses catastrophes.

Nous nous sentons armés physiquement, tactiquement et moralement pour faire face à presque toutes les situations. Sans doute ce n'est pas encore parfait et nos petits défauts reprennent parfois le dessus mais l'amélioration est considérable par rapport à un passé encore récent.

— Quel est votre plus gros défaut ?

— La gourmandise et les kilos superflus qu'elle provoque.

— Et votre plus grande qualité ?

— Je crois que c'est l'équilibre, la stabilité de vie et de caractère. Je ne suis pas blasé mais j'ai appris à raisonner, à rester calme en toutes circonstances. Je sais aimer et accomplir le travail totalement quand il le faut, mais je sais ne penser qu'à ma famille lorsque j'ai quitté le stade.

— Quel est l'avenir, Jovan Acimovic ?

— Dans l'immédiat, le 20 août très exactement, je partirai faire mon service militaire. Etant donné ma situation de famille, je ne ferai que onze mois. Quand j'aurai terminé j'aurai 27 ans et je devrai donc attendre encore un an avant de pouvoir partir à l'étranger.

— Vous semblez attendre cette échéance avec une certaine impatience...

— Oh non, pas spécialement. Croyez bien que tout me retient à Belgrade, mon tempérament assez casanier, mes amis, ma famille. Mais il faut être réaliste : si l'on veut mettre un peu d'argent de côté avant de terminer sa carrière, c'est le seul moyen qui nous soit offert.

— Vous iriez au plus offrant ?

— Non, l'argent n'entre pas seul en ligne de compte. Il y a aussi le climat du pays, le cadre de vie et surtout la valeur et les caractéristiques du football que l'on pratique.

— Si vous aviez à choisir aujourd'hui, où iraient vos préférences ?

— Je ne sais pas si c'est parce que nous avons eu affaire à lui à trois reprises récemment mais le football espagnol me séduirait assez. J'ai vu les deux finales de Coupe d'Europe de l'Atletico de Madrid à la télévision et il me semble que je serai assez à mon aise dans ce football-là.

— Pas la France ?

— Je n'ai rien contre la France, rassurez-vous, au contraire. Je constate que beaucoup de mes compatriotes y ont réussi et y réussissent encore de très bonnes fins de carrière. Qui, après tout, pourquoi pas la France ?

Ph. T.

LA PETITE HISTOIRE DU WM

par Jean Philippe RETHACKER

● JEUDI 27 JUIN

Je quitte Stuttgart pour regagner Dortmund. Mon train T.E.E. traverse l'Allemagne et longe le Rhin sous un ciel noir qui traîne des rouleaux de nuages sombres.

Au détour d'une courbe se dresse la masse impressionnante d'une vieille tour crénelée ou d'un ancien bourg moyenâgeux. On s'attend presque à voir surgir quelque burgrave barbu ou quelque chevalier teutonique bardé de fer. Je ne crois pas qu'on puisse rêver temps plus sombre et décor plus sinistre pour la découverte de ce « Rhin allemand » qui me fait inévitablement penser aujourd'hui aux coups de tonnerre symphoniques de Richard Wagner...

Il tombe des cordes sur Dortmund quand je sors de la gare centrale. Et la circulation ici vers 16 heures n'a rien à envier aux embarras de Paris.

Je retrouve le Westfalenhalle Hotel avec ses pelouses, ses arbres, ses parterres de roses et ses petits lapins. Le calme et la fraîcheur sont bienvenus, après ces jours de folie citadine. Mes amis journalistes hollandais ont le triomphe modeste :

« Notre équipe a trouvé sa cohésion et sa formule. Mais il y a encore des défauts à corriger : on ne change pas assez souvent d'aile et de jeu, on garde trop le ballon derrière, et on gâche des occasions. Heureusement Cruijff, Van Hanegem et Jansen sont en grande forme. »

Ils m'apprennent que le gardien de l'équipe nationale, Jongbloed, 32 ans, va réaliser le transfert de sa vie, en traversant la rue pour aller du F.C. Amsterdam à Ajax. Le club trichampion d'Europe fait peau neuve décidément car il a également engagé deux joueurs qui évoluaient en Bundesliga, Steffenhagen et le célèbre Zoltan Varga dont le nom défraie décidément la chronique, de Berlin à Nîmes en passant par Aberdeen. J'apprends en même temps que Saint-Etienne s'intéresserait à Suurbier...

● VENDREDI 28

Les Allemands (ceux d'Helmut Schoen) reçoivent les journalistes, aujourd'hui à Kaiserau, près de Dortmund, où ils sont retirés depuis cinq jours. Vingt kilomètres à parcourir dans le dédale toujours aussi compliqué des autoroutes de l'agglomération de Dortmund. Au passage, je vous signale que la police de la route allemande ne badine pas avec les excès de vitesse dans les agglomérations. Charles Bietry, de l'A.F.P., qui tient le volant aujourd'hui s'en aperçoit et cela lui coûtera 20 DM d'amende. Quand les panneaux de limitation indiquent 50 km à l'heure, on ne roule pas à 70 (contrôle radar discret mais efficace). Même lorsqu'on est journaliste français en quête d'interviews et de copie, et fort pressé. Après tout, si les Français payaient plus souvent 40 F d'amende lorsqu'ils traversent tête baissée nos paisibles villages, ils se décideraient peut-être à redevenir des gens civilisés, bien élevés et prudents.

Quand nous pénétrons dans la salle de réunion de Kaiserau, nous y trouvons beaucoup de monde, les caméras et les projecteurs de la télévision, mais pas plus d'Helmut Schoen que de Beckenbauer. Le coach allemand est, paraît-il, souffrant. On dit également qu'il a préféré diriger l'entraînement de ses joueurs.

En tout cas, Karl Heinz Hettergott, qui a pris sa place sur l'estrade, ne sera pas venu pour rien ! Il doit affronter en effet les journalistes allemands, furieux, qui lui disent ce qu'ils pensent de Schoen et de sa désinvolture avant de lever le siège en signe de protestation.

Helmut Schoen, que j'ai toujours connu courtois et avenant, a commis là, me semble-t-il, une erreur « tragique » ; il n'aurait pas aimé, dit-on, la façon dont la presse allemande a démontré que le véritable patron de la sélection, c'est Beckenbauer. En attendant, celui-ci tient bien les commandes et l'équipe a été effectivement bâtie autour de lui avec ses hommes.

● SAMEDI 29

C'est d'ailleurs de Beckenbauer qu'il est beaucoup question ce matin au petit déjeuner avec Henri Biancheri, que je retrouve ici. L'ancien Monégasque analyse le jeu de Kaiser Franz et il regrette que ses actions offensives ne soient pas plus déterminantes : « En Hongrie, pendant la World Cup 1966, Beckenbauer était au milieu du terrain, bien plus dangereux et plus efficace. Aujourd'hui il se contente de distiller des balles latérales, la plupart du temps de l'extérieur au pied. Mais il « monte » peu. Et en défense, c'est quand même Schwarzenbeck qui fait tout le boulot. Je pense qu'il pourrait avoir un rôle bien plus décisif, s'il le voulait. »

Je ne suis pas tout à fait d'accord avec Henri Biancheri et je lui dis. Beckenbauer est l'un des joueurs, actuellement, qui tentent encore de construire sur du solide et de ne pas sacrifier au football un peu fou qui prédomine de plus en plus. Et puis il a réhabilité le jeu du défenseur, et en particulier celui du libero. Il a imposé aux arrières allemands un travail plus minutieux de relance qui est assez exemplaire. Ce n'est déjà pas si mal...

Nous ne sommes toujours pas d'accord lorsque la nouvelle vient de nous foudroyer. L'accident de Georges Carnus nous bouleverse tous. Biancheri surtout, qui devait retrouver Georges la semaine suivante pour entreprendre avec lui une tournée dans le Sud-Est, les deux hommes étant désormais collègues de travail chez Adidas. La route, une fois de plus, a frappé impitoyablement : toute une famille et toute une vie brisée par un poids lourd, en une fraction de seconde, il n'y a rien de plus lamentable, je crois, et de désespérant. Pauvre Georges Carnus qui allait commencer une nouvelle vie et était si heureux auprès de ses « quatre femmes » comme il aimait à le dire. Il faudra que nous l'aidions tous, désormais, car il aura besoin de nous... Lui qui s'appuyait tant sur une épouse exemplaire ! Lui dont la gentillesse et la correction n'ont guère d'égales dans ce milieu professionnel déliquescent !

Je retrouve Jean Cornu et Jacques Thibert, venus de Gelsenkirchen où ils sont installés depuis quatre jours. Nous allons faire aujourd'hui un pèlerinage assez émouvant et sympathique. Jean Cornu, qui a passé quatre ans de sa vie comme prisonnier entre 1940 et 1944 dans la région de Dortmund, a voulu revoir le pays et les gens qui l'ont accueilli — je dis bien « accueilli » — car il suffit de voir avec quelle chaleur et avec quelle amitié sincère les gens nous ouvrent leur maison pour comprendre combien la politique et la vie sont des monuments d'imbécillité.

Jean Cornu retrouve en fait une famille et nous raconte au détour des champs d'orge, des vieilles maisons en brique rouge et des chemins ombragés, toutes les anecdotes qui remontent à la surface : ici le gamin de la ferme qui sortait d'une bâtisse en ruines encore chaudes après un bombardement, là le sillon qu'il traçait au volant du tracteur, plus loin les collets qu'il posait avec ses compagnons au grand désespoir des chasseurs du pays... Ce sont des « grandes vacances » qu'il semble nous faire revivre. Mais quand le ciel s'embrasait à 20 km à la ronde dans un ouragan de feu et de mort, quand la Ruhr voisine volait en éclats sous un déluge de bombes, la campagne westphalienne était moins accueillante qu'aujourd'hui...

Il faut tout de même des journées comme celle-là et des remises en ordre morales pour reconnaître son bonheur et pour remettre à leur vraie place les tirs manqués d'un Cruijff (ils sont rares, il est vrai), les ennuis de Schoen, les « drames » du catenaccio, ou les bienfaits du 4.2.4.

● DIMANCHE 30

C'est aujourd'hui, de nouveau, jour de match. Mais le ciel est, une fois encore, bien inclément. Il tombe des hallebardes sur le stade de Gelsenkirchen, pour ce Hollande-Allemagne de l'Est qui a ramené, ici, la foule des supporters néerlandais, vêtus d'orange, drapeau tricolore au vent.

Ils ont envahi la ville dès ce matin et même tous les hôtels aux alentours. Dans le stade, ils vont, pendant deux heures, subir une douche glacée qui ne cessera de tomber sur leurs épaules pendant toute la rencontre. Mais la victoire de Cruijff et de ses camarades, facilement obtenue face à une équipe d'Allemagne de l'Est trop défensive et enfermée dans un carcan tactique leur réchauffera le cœur à défaut de leur réchauffer le corps.

Ainsi, mercredi prochain à Dortmund, les Hollandais retrouveront en une véritable demi-finale pathétique, ces Brésiliens dont ils rêvent de reprendre le sceptre mondial. Ce sera là comme un match dramatique, et comme une passation de pouvoirs à condition bien sûr que les Brésiliens s'inclinent devant les nouveaux maîtres du football mondial.

WM 74

GROUPE B

Feu vert pour l'Allemagne !

Jean CORNU

Jacques THIBERT

R.F.A. - SUEDE

STADE : Rheinstadion à Dusseldorf.

RESULTAT : Allemagne bat Suède 4-2.

TEMPS : pluie très violente et incessante en première mi-temps, plus modérée ensuite.

SPECTATEURS : 70.000.

ARBITRAGE : M. Kasakov (U.R.S.S.) trop libéral avec les défenseurs suédois qui commirent plusieurs fautes graves dans leur surface de réparation. Il accorda trop tardivement le penalty qui s'imposait, 6 sur 10.

INCIDENTS : avertissement à Grahn (45e) pour brutalité, penalty à la 90e pour une faute sur Muller.

NOTE : 8 sur 10.

BUTS : 26e : mauvais dégagement de la tête de Schwarzenbeck. Edstroem placé en embuscade déclenche un superbe tir du pied gauche.

51e : après un premier tir de Muller, Overath égalise du pied gauche.

52e : sur un tir fulgurant de Bonhof, le ballon frappe le montant gauche, puis le montant droit, avant de rentrer dans la cage suédoise.

53e : Sandberg égalise à 2-2 pour les Suédois d'un tir croisé très violent.

79e : Grabowski redonne l'avantage aux Allemands d'un tir terrible en diagonale, de la droite.

90e : penalty marqué par Hoeness après une faute d'un défenseur suédois sur Muller.

PHYSIONOMIE : L'équipe d'Allemagne a eu d'énormes difficultés pour imposer sa loi pendant presque toute la durée du match. Menée à la mi-temps par un but à 0, elle crut avoir battu son adversaire en marquant deux buts en une minute. Mais les Suédois égalisèrent aussitôt après et menèrent la vie dure à leurs adversaires. L'équipe d'Allemagne se battit alors avec un cœur admirable, donnant au match un caractère émotionnel très grand. Ce n'est que durant les onze dernières minutes qu'elles marqua ces deux buts successifs. A coup sûr, ce match fut le plus poignant depuis le début de la Coupe du Monde 1974.

LES EQUIPES :

R.F.A. — Maier (4) - Vogts (4), Schwarzenbeck (3), Beckenbauer (5), Breitner (4) — Bonhof (3), Overath (4), Hoeness (4) — Hoelzenbein (3) puis Flohe (3), Muller (4), Herzog (3) puis Grabowski (4).

SUEDE — Hellstroem (4) — Augustsson (3), Carlsson (4), Norqvist (4), Olsson (4) — Grahn (3), Bo Larsson (3), Edderstedt (3), Tapper (4) — Torstensson (4), Edstroem (4), Sandberg (4).

DUSSELDORF. — Lorsque Grabowski entra sur le terrain pour signer le but de 3-2 à la 79e minute et surtout lorsque Hoeness transforma le penalty à l'ultime seconde du match, deux hommes ont poussé un immense soupir de soulagement : Helmut Schoen, l'entraîneur, et Franz Beckenbauer, le capitaine. Helmut Schoen parce que le but de sa carrière d'entraîneur international était de conduire l'équipe d'Allemagne de l'Ouest au titre de champion du monde comme l'avait fait, voilà vingt ans son prédécesseur Sep Herberger, dont il était le fils spirituel.

Franz Beckenbauer parce que le « Kaiser Franz » s'est promis de gagner « sa » coupe du monde deux ans après avoir enlevé la Coupe d'Europe.

Ce WM 74 se joue chez lui, en Allemagne. La finale aura lieu à Munich devant ce public qui l'applaudit chaque dimanche. Beckenbauer ne veut pas laisser passer cette belle occasion pour couronner sa carrière en attendant d'autres lendemains triomphants.

Or les deux hommes ont tremblé pendant ce match Allemagne-Suède. La chance n'a pas toujours souri aux Allemands. A la mi-temps, ils étaient menés à la marque. La plupart de leurs attaques avaient été contrées et l'arbitre soviétique M. Kasakov semblait ignorer ce qu'était un penalty. Breitner et Muller pouvaient bien être fauchés en pleine surface de réparation, le directeur de jeu restait de glace. C'était pour tous les défenseurs suédois une sorte d'encouragement à « descendre tout joueur se présentant dans les seize mètres d'Hellstroem ».

De plus, les Allemands ne trouvaient pas la faille dans cette défense suédoise qui n'avait encaissé qu'un seul but au cours des quatre premiers matches de ce tournoi. C'est que toute offensive devait d'abord transpercer un véritable rideau de cinq joueurs de milieu de terrain avant de se heurter à une formidable défense centrale composée de Karlsson qui suivait Muller comme son ombre et Nordqvist toujours en soutien de son partenaire, toujours sur la route d'un attaquant, protégeant ainsi merveilleusement le gardien Hellstroem (celui-ci est allé en Angleterre faire un stage de cinq semaines à Chelsea pour mieux apprendre son métier).

DES PLANS A LA REALITE

Schoen devait déclarer :

« J'avais vu les Suédois à la télévision. Je savais que notre tâche devant eux serait extrêmement difficile en raison de leur valeur. C'est pourquoi nous avions projeté de marquer très vite un but pour que la Suède ait à se livrer dans son désir de vaincre, car la défaite la condamnait à la disparition. Ce qui est arrivé et ce que je regrette pour elle.

« Malheureusement, nos plans furent déjoués. Tout se déroula autrement que ce que nous avions prévu. Ce furent les Suédois qui marquèrent les premiers. Nous fûmes obligés de faire en seconde mi-temps ce que nous voulions tenter en première. Cela heureusement nous a un peu mieux réussi. »

L'Allemagne n'a pas marqué un seul but en première mi-temps parce qu'elle a mal joué. C'est la raison toute simple.

Elle n'a su ni comment contourner la défense suédoise, ni comment utiliser son arme la plus dangereuse Gerd Muller.

Elle a laissé Gerd trop seul se débattre dans un véritable étau. Jamais les hommes du milieu de terrain ne sont montés assez vite pour soutenir leur avant centre. Jamais les ailiers ne lui ont donné des balles utilisables. Leurs centres aériens, qu'ils croyaient efficaces, furent au contraire des proies faciles pour les deux Suédois de la défense centrale, Karlsson et Nordqvist qui mesurent dix bons centimètres de plus que l'avant centre allemand. Muller avait beau se débattre comme un diable dans un bénitier, il n'avait pas de balles, et quand par hasard il lui en parvenait une, il se faisait « cisailler » parce qu'il ne pouvait pas la rendre à un partenaire. L'équipe d'Allemagne tournait en rond et ne parvenait pas à marquer.

LES MOYENS DE SES AMBITIONS

Durant la mi-temps, tous les joueurs allemands avaient déclaré vouloir la victoire de toutes leurs forces. C'est une lapalissade. Quel joueur ne veut pas vaincre quand il pénètre sur le terrain ? Ce sont les moyens qu'il faut trouver.

Overath et Bonhof vinrent jouer plus près de leurs avants. Et comme par hasard, ce furent eux qui marquèrent les deux premiers buts : Overath parce qu'il put reprendre un tir contré de Muller — un de plus car Karlsson ne lui laissait pas un millimètre de liberté ! — et Bonhof parce qu'il reprit une passe en retrait à quelques mètres d'une défense qui s'était groupée autour de Muller.

Ces deux buts marqués en une minute et presque tout au début de la seconde mi-temps furent-ils décisifs ? Ils auraient pu l'être : deux buts à quelque soixante secondes d'intervalles peuvent couper les jambes à n'importe quel adversaire. Mais les Suédois, de fameux gaillards au demeurant, eurent la chance de marquer eux aussi dans la minute suivante, ce qui remettait les deux équipes à égalité. Tout était donc à refaire de part et d'autre.

AVEC LEURS DENTS

C'est alors que les Allemands se mirent à jouer avec leurs dents. Ils jetèrent toutes leurs forces dans la bataille mais piétinèrent souvent devant la défense impitoyable des Suédois.

Ainsi Beckenbauer invectivait ses camarades, les rappelait à l'ordre de la voix et du geste. La bonne volonté ne manquait pas à ses partenaires mais ils ne parvenaient pas à leurs fins parce que ou bien les passes n'étaient pas justes, ou bien certains joueurs comme Herzog ne savaient ni se démarquer, ni bouger, ni appeler la balle, ce qui mettait le capitaine allemand dans une grande colère.

C'est alors que Helmut Schoen eut la bonne idée de remplacer Herzog par Grabowski, un homme de classe. La décision ne se fit pas attendre. Après plusieurs essais infructueux, après un nouveau penalty oublié par M. Kasakov, Grabowski, sur passe de Hoeness, arracha véritablement ce but tant attendu, celui qui ouvrait aux Allemands la route de Munich.

ENVOI DE FLEURS

Helmut Schoen pouvait dire après la rencontre : « Je remercie mon équipe. Elle s'est battue généreusement, tout comme sa rivale d'ailleurs. Elle a montré qu'elle méritait d'être parmi les quatre meilleures équipes du monde ; elle a fait plaisir au public. »

Oui, le public de Düsseldorf a été satisfait. Il a d'ailleurs fait une ovation monstre à ses joueurs et, pour lui renvoyer la balle, Schoen ne put faire autrement que de dire encore :

« Je remercie aussi le public de Düsseldorf. Ce n'est peut-être pas lui qui a marqué les buts, mais il a si fortement encouragé mes joueurs que nous lui devons tous une partie de notre succès. J'espère bien que j'aurai à faire les mêmes compliments mercredi à celui de Francfort après notre match contre la Pologne. »

LA VOLONTE DE BECKENBAUER

L'Allemagne a enthousiasmé au cours de son match contre la Suède. Elle a montré combien il est difficile de la battre quand elle veut véritablement s'accrocher. Sur le plan volonté, elle n'a de leçon à recevoir de personne. Et son capitaine moins que tout autre, lui qui a autant de volonté que tout le reste de l'équipe réuni.

Il reste que Schoen devra encore mettre un peu d'huile dans les rouages de sa formation, tendre un peu mieux les courroies de transmission, regrouper quelques éléments qui ont tendance à s'éparpiller pour que, par exemple, Muller ne soit pas aussi seul au milieu de la défense adverse. Mais il n'est pas certain qu'il en soit ainsi en finale devant la Hollande ou le Brésil.

J. C.

ERICSSON : " IL N'Y AVAIT PAS PENALTY ! "

Ericsson, l'entraîneur chef-d'orchestre, n'en n'a pas fait une maladie. Il aurait eu trot d'ailleurs. Il a simplement regretté, comme les joueurs suédois, la blessure trop tôt venue de Bo Larsson qui, à force de montrer ses piquants, rencontra un hérisson sur son chemin.

Tellement déçu par l'événement, Bo Larsson en oublia de laisser son brassard de capitaine et il fallut un énergique rappel de l'arbitre soviétique, M. Kasakov — ceci valait au moins cela — pour que Grahn soit aussitôt promu à l'ancienneté.

« J'ai bien cru, raconte Ericsson, qu'après être revenus à 2-2, les hommes allaient enlever la victoire. Ils jouaient aussi bien sinon mieux que leurs adversaires allemands. En définitive, ce sont les deux buts encaissés en une minute en début de seconde mi-temps qui ont pesé lourd dans la balance. Mais il ne faut rien regretter. Les Allemands ont une bonne équipe qui mérite d'aller en finale, même si la nôtre n'est pas loin de valoir la leur. »

Le penalty accordé à l'ultime minute pour un fauchage de Gerd Muller n'a pas plu à Ericsson, le contraire aurait été étonnant d'ailleurs.

« Moi, je n'ai pas vu de penalty, mes joueurs non plus » affirmait-il, boudeur. Peu importe ce penalty et peu importe dorénavant la défaite contre l'Allemagne.

Le football suédois a prouvé une nouvelle fois sa valeur et sa richesse qui le font régulièrement renaitre de ses cendres, malgré le pillage systématique des grands clubs professionnels étrangers. Edstroem retournera à Eindhoven, Grahn en Suisse, Torstensson et Sandberg en Allemagne. Mais demain, s'il le faut, ils se retrouveront ici ou là, pour gagner une grande bataille. Le football suédois n'est pas de ceux qui ne dansent qu'un seul été.

WM 74

GROUPE B

SCHOEN "unter alles"

GELSENKIRCHEN. — C'est dur la vie d'artiste, même quand on la pratique en casquette et survêtement de flanelle, ce qui est le cas pour Helmut Schoen.

Il est temps pour le sélectionneur de l'équipe ouest-allemande que la Coupe du Monde se termine. Son système neuro-végétatif grésille comme un ordinateur fou et ses ongles semblent être passés à la râpe à fromage.

Le sieur Helmut, sur son petit vélo, ne sait plus où sont les pédales et si on le poussait vers l'escalade, vers les couloirs, sûr qu'il se laisserait tomber de tout son long.

Les trois premeirs matches du WM avaient fait apparaitre un Schoen avec ses doutes et ses incertitudes. L'énorme responsabililté qui lui incombait, la crispante dualité Netzer-Overath, la force du clan bavarois, l'avaient usé avant même le début des hostilités.

L'ambiance à Malente, lors du stage préparatoire avait été pesante. Les joueurs maugréaient après le morne entrainement qu'on leur imposait et le temps qu'il fallait tuer plutôt deux fois qu'une. C'est triste, une équipe qui s'ennuie et c'est dangereux comme un baril de poudre.

QUAND LE KAISER PREND LES RENES

Pour ne l'avoir pas fait, Helmut Schoen, un beau matin, explosa en plein vol. Beckenbauer, après avoir constaté que Schoen courait à leur perte et pas seulement à la sienne, décida de prendre les choses en main, avec la bénédiction de tous, dirigeants et joueurs compris.

« Il faut, déclarait-il à Schoen, revoir complètement la formation de l'équipe et la tactique. Si vous le voulez bien, nous allons en parler ensemble. »

Curieusement, cette intervention du Kaiser sauva la tête de Schoen. Quand on dit qu'elle brûlait sur son socle, on dit aussi que l'ombre d'un successeur pointait en coulisse et qu'elle ressemblait à un certain Bergmark Cramer.

Schoen écouta donc le Kaiser et les propos de celui-ci l'horrifièrent quand il sut que Franz voulait écarter Hoeness.

« Mais nous en avons besoin ! On ne peut pas faire ça ! »

Beckenbauer utilisa son plus beau sourire pour répondre :

« Bien sûr que nous en avons besoin, mais ce n'est pas la peine de le lui dire. Il faut, au contraire, lui laisser croire que sa place n'est pas acquise. Cela fustigera son remplaçant et l'encouragera, lui, à jouer comme il doit le faire quand il rentrera dans l'équipe. »

Ce fut la superbe victoire contre les Yougoslaves par 2-0 avec les jeunes mordant dans le ballon, un Gerd Muller retrouvé et un jeu collectif souverain.

« Schoen a enfin trouvé son équipe », titreront les journalistes le lendemain. Personne n'était dupe dans l'entourage de l'équipe d'Allemagne. Et à travers les commentaires on devinait la saveur de la situation nouvelle.

« Beckenbauer est devenu une très forte personnalité du football allemand », déclarait Schoen sans rire.

« Il était temps que Franz tape du poing sur la table », précisait Gerd Muller que la prise de position de son coéquipier avait rasséréné.

« C'est au centre de l'attaque devant le but adverse que les matches se gagnent », avait dit le Kaiser pour couper court à une tactique d'ailiers-buteurs élaborée par Schoen.

Helmut Schoen reste cependant le « Bundestrainer » incontesté. Beckenbauer n'ayant aucune envie de sa fonction, il a même toutes les chances de la garder après la Coupe du Monde. Ce qui serait la démonstration parfaite, une fois de plus, que ce n'est pas tant la personnalité que l'uniforme qui donne l'autorité... ou ce qui en tient lieu.

En tant que « Bundestrainer », Schoen devait participer à une importante conférence de presse dans le gymnase de Kaiserau avant R.F.A.-Suède. Ses joueurs également.

A l'heure dite, deux, puis trois messieurs vinrent doctement expliquer que le terrible Helmut avait fait l'occupation et qu'il ne saurait y déroger. Qu'ils étaient prêts, eux, à répondre à toutes les questions qu'on voudrait bien leur poser et que, foi de dirigeants, c'était vraiment la même chose.

Envoyés à l'abattoir les trois émissaires d'Helmut Schoen furent aussitôt coupés

Muller, le battant, stoppé vigoureusement par le Suédois Karlsson (à droite).

MAIER, le gardien de la R.F.A., trompé par EDSTROEM. C'est le début d'un sensationnel festival offensif.

en rondelles par les envoyés spéciaux de la presse écrite, parlée et télévisée.

« C'est une plaisanterie sans doute, s'écria l'un d'eux. Nous avons fait 80 kilomètres pour qu'on nous raconte des banalités... »

Un autre, mordant et fataliste :

« Nous, nous sommes habitués. Mais que vont penser les journalistes étrangers convoqués pour ne voir ni Schoen ni les joueurs ? »

Ce fut un beau charivari qui ne contribua guère à la remontée de Schoen dans l'estime des invités.

Car, enfin, si Schoen ne commande plus l'équipe d'Allemagne et s'il ne participe plus aux conférences de presse, à quoi sert-il ?

« A rien, précisa quelqu'un. D'ailleurs, s'il n'est pas venu à la conférence, c'est seulement parce que Beckenbauer ne lui avait pas encore donné la composition de l'équipe. »

Dans ce Deutschland qui sera peut-être bientôt, et suivant la formule consacrée, « über alles », Helmut Schoen est, lui d'ores et déjà « unter alles » (en dessous de tout).

J. T.

EDSTROEM, L'HOMME QUI A FAIT PEUR AUX ALLEMANDS

DUSSELDORF. — Un petit et vieux monsieur attendait sous la pluie qu'on veuille bien le laisser accéder au centre de presse. Calme, décontracté, mais l'œil vif, il avait l'aisance des gens qui ont fait un long voyage et qu'une Coupe du Monde ne déroute pas.

Ce petit et vieux monsieur était Benito Diaz, l'ancien très grand joueur et très grand entraîneur espagnol qui court sur ses soixante-quinze ans, et que le football mène encore par le bout du nez.

Benito Diaz reste de marbre dans cette Coupe du Monde 1974 :

« Jusqu'à présent, dit-il, je n'ai pas connu de grande émotion et si vous voulez le fond de ma pensée, je vous dirai que c'est d'assez loin la moins bonne que j'ai connue. Les grands artistes se meurent, il n'y a plus de fantaisie et toutes les équipes jouent de la même façon ; celle qui possède la grande étoile, c'est-à-dire la Hollande avec Cruijff est tout naturellement la meilleure du tournoi. »

C'est vrai que les artistes sont écrasés par la collectivité, mais il en reste tout de même quelques-uns, même si leur talent est englué dans la tactique ambiante, celle de la prudence. Edstroem est de cette race de joueurs d'exception, mais il lui manque, semble-t-il, la conviction qu'il en fait partie. Il promène sa nonchalance comme le rentier va promener son chien.

Il se tient en laisse et s'arrête pour renifler les platanes. Et puis, de temps à autre, venu de nulle part avant d'y retourner, il fait jaillir de ses pieds magiques une belle chose si vite envolée qu'on l'oublie parfois.

Les Allemands n'oublieront pas Edstroem qui, en un seul coup de pied du gauche, leur a causé une folle heure de tourments.

Schwarzenbeck, l'homme qui fit « tilt » à Bruxelles, visa deux fois le ciel en dégageant de la tête. Edstroem, sans avoir l'air d'y toucher, reprit de volée et marqua un but que Maier ne pouvait empêcher. Ensuite, tandis que les Allemands sortaient leur Panzer-division, avec toute la grâce qui convient, Edstroem partait en dribbles ondoyants, évitant les charges d'une talonnade ou bien propulsait de la tête des balles chaudes comme l'enfer.

Edstroem n'est pas toute l'équipe de Suède. Celle-ci a d'autres vertus, dont l'intelligence et la cohésion ne sont pas les moindres. Et il aurait fallu, en somme, peu de chose, pour qu'au lieu de s'en retourner chez elle, la besace vide, elle compte deux ou trois points au soir de cette deuxième journée du deuxième tour final.

Le but des Polonais, la victoire laborieuse des Allemands sont autant de preuves d'un talent collectif qui méritait mieux.

J. T.

LA GRANDE PITIÉ DE FRAU MULLER

DUSSELDORF. — Les Allemands, on le sait, n'ont pas commencé leur Coupe du Monde sur les chapeaux de roue. Ils ont diablement peiné devant le Chili, par exemple, avant de tomber devant la R.D.A. A cette époque, la très jolie Uschi Muller disait tout gentiment :

« Mon mari me fait pitié ! Il ne marque plus de buts. Il erre sur le terrain comme une âme en peine ! »

La grande joie de Gerd Muller, son seul plaisir sur un terrain est de marquer des buts. Or, au début de ce WM 74, cette joie suprême lui était refusée et le malheureux Gerd n'était pas dans son assiette.

Depuis le début du deuxième tour, il a retrouvé le goût de jouer.

Beckenbauer reste pour lui le meilleur camarade, son meilleur pourvoyeur de balles sur le terrain. Il a apprécié que « Kaiser Franz » frappe sur la table pour essayer de remettre un peu d'ordre dans la maison d'Allemagne. L'équipe ouest-allemande tourne en effet beaucoup mieux. Muller paraît à l'heure actuelle beaucoup plus à son aise. Sans doute est-il très sérieusement marqué, mais il ne s'en étonne pas, se bat comme un beau diable, fait tout pour assurer le résultat.

Ses insomnies sont maintenant terminées. Il joue avec cœur et sa femme n'a plus pitié de lui. D'ailleurs, que ferait-il de cette pitié ?

J. C.

CRUYFF SUPER STAR

Johan Cruyff est le footballeur numéro un de notre temps. Il succède au maestro Di Stefano et au Roi Pelé, champions incontestés de deux générations du ballon rond.

Cruyff a battu le record du monde du transfert en passant d'Ajax au F.C. Barcelone : près d'un milliard "tous frais compris". Il vole de victoire en victoire, renverse tout sur son passage, fait doubler les recettes, rend les stades trop étroits et le public "fou, fou, fou".

Max Urbini et Jacques Thibert, deux témoins de l'aventure, racontent ce phénomène étourdissant avec preuves à l'appui.

le livre qu'il faut lire à l'heure du **WM**

édité par CALMANN-LEVY

WM 74

SPÉCIAL technique

NETZER, OVERATH, RIVERA,

LE MILIEU EST MORT VIVE LE MILIEU !

une étude de
GÉRARD ERNAULT

❶ D'UN COTE VOICI DES NOMS :

NETZER, OVERATH,

CLODOALDO, RIVERA,

BRINDISI

La Coupe du Monde leur proposait la lumière. Ils s'effacent dans l'ombre.

Gunther Netzer ? Il est entré 20 minutes contre la R.D.A. Vingt minutes sur les 450 jouées par son équipe depuis le début de la compétition.

Wolfgang Overath ? Un sort plus enviable que son « ennemi intime ». C'est le principe des vases communicants : quand Netzer est heureux, Overath fait la tête et vice versa. Il va arriver un jour où l'un et l'autre, rassemblés dans le même vase, connaîtront la même infortune d'y rester. Overath n'a fait que très modeste impression face au Chili (sorti à la 70e minute), à la R.D.A. (sorti à la 68e minute) et à la Yougoslavie. Sa performance contre l'Australie souffre de la relative modestie de l'adversaire. Le capitaine de Cologne a joué 408 minutes sur 450.

Clodoalde ? Condamné officiellement pour un claquage à une cuisse, il a ruminé qu'en fait de claquage il s'agissait surtout d'une mise à l'écart camouflée mais voulue. Exit Clodoaldo, grand champion en 1970, bon pour les chiens en 1974. Il n'a joué aucun match du Brésil.

Gianni Rivera ? Le prodige du Calcio, une de ses étoiles. Le monstre dans toute sa splendeur, porteur de tous les espoirs, objet de tous les rêves. Il a joué contre Haïti, 65 minutes pénibles contre l'Argentine. Sur la touche pour Italie-Pologne. Cent cinquante-cinq minutes de jeu sur les 270 jouées par la Squaddra. Un échec personnel catastrophique au milieu de la déconfiture générale.

Miguel Brindisi. Le meilleur joueur argentin de ce temps. Toutes les fées dans son berceau. On l'a vu 46 minutes, le premier jour, contre la Pologne. Et dimanche face au Brésil. Brindisi a joué 136 minutes sur 450.

Cette hécatombe est trop franche à l'intérieur des différents destins suivis par les équipes auxquelles ils appartiennent pour ne pas attirer quelques réflexions.

Il existe d'abord des raisons individuelles. Netzer, par exemple, paye ici son transfert la saison passée au Real Madrid. Une mauvaise premième saison « espagnole » est psychologiquement et techniquement une façon peu idéale de se préparer à une Coupe du Monde. Alors Gunther échoue. Logique. Oui. Raisonnons autrement. Netzer, le misanthrope du ballon rond, était décidément celui auquel il fallait surtout déconseiller un exil. Si Netzer a échoué au Real, c'est parce qu'il est ce type perpétuellement blessé sous le masque frustre, ce joueur trop typé techniquement et tactiquement pour pouvoir s'adapter à autre chose. Netzer a échoué parce qu'il est Netzer.

Overath a de la personnalité. Mais c'est un colléreux. Il se fâche pour une peccadille. Ses démêlés avec les arbitres sont célèbres. Sa sensibilité le perd. Il a crié l'autre jour quand Schoen l'a remplacé par Netzer. Joueur typé aussi, gaucher, radieux, racé, « artiste ».

Clodoaldo bouillonne, parle beaucoup. Une nature difficile à canaliser. Le torrent dans la vie et dans le jeu.

Rivera attendrissait ou irritait. Il a déjà déchiré l'Italie. Un petit prince chez les loups. Des manières d'enfant gâté, des sautes d'humeur de femme et des exigences d'homme.

Personne n'a oublié la Coupe du Monde 1970 et la conférence de presse qu'il convoqua pour exiger que Valcareggi lui fasse confiance sous peine de le voir rentrer à la maison. Gaucher lui aussi, aérien, beau, qui ne ressemble à personne.

Brindisi n'arrête pas de promettre. Il n'en est pas arrivé à ce mûrissement des cinq autres (vingt-trois ans à peine) dans sa carrière. Un fantastique joueur de ballon et un jeune homme un peu aventurier. Il n'a pas hésité un soir de 1972 à venir jouer un match d'essai à Valenciennes... qui venait de descendre en division II. Ou Brindisi obéissait aveuglément à quelqu'un, ou il obéissait à lui-même. Dans les deux cas on a affaire à une inspiration fantaisiste.

Que retient-on, au plan général, de cinq portraits comme ceux-là ?

Psychologiquement, des va-et-vient, des temps forts et des temps faibles, des états d'âme, des bouderies, des impulsions et, au fond, une *instabilité réelle*, au moins dans le comportement sur le terrain.

BRINDISI, NEESKENS, CLODOALDO SUR LE GRIL

Athlétiquement, une *fragilité au-dessous de la moyenne*. Netzer ne compte plus ses accidents musculaires, ses sautes de forme. Overath est souvent touché, en rajoute volontiers, en état de déséquilibre sous la charge un peu sévère de celui qui le marque. Rivera, qui était une flûte, donne aujourd'hui du bâton mais si gauchement et si méchamment que ce ne peut être que sous l'effet d'un pacifisme contrarié. Quant à Brindisi, malgré sa taille, son poids, sa carrure, il se laisse envahir par la neutralité dès que le ton de la partie se durcit.

Techniquement — et notez bien que tout est lié, l'expression du joueur rejoint le caractère de l'homme — ce sont autant d'artistes touchés par la grâce. Ils sont d'une autre essence et peut-être déjà d'une époque révolue puisque trop *spécialistes* dans leur genre. Leurs qualités poussées au paroxysme sont déjà des défauts dans un temps où, en sport comme ailleurs, l'efficacité en tout passe d'abord par la notion d'équilibre. Pas plus moralement, athlétiquement que techniquement, ils n'adhèrent à cet équilibre-là, que dans le football d'aujourd'hui on appelle aussi la polyvalence.

Voilà déjà beaucoup de points communs entre cinq joueurs, dont le plus important de tous pour ce qui concerne cette enquête est bien au bout du compte qu'ils sont tous des joueurs de milieu de terrain. Donc les inters et aussi un peu les demis d'hier, les meneurs de jeu. Or Gilbert Gress nous disait justement il n'y a pas deux ans qu'il n'existait plus de meneurs de jeu ou que chacun l'était, dès qu'il a le ballon en sa possession. Cette réflexion d'un joueur très lucide sur les problèmes du jeu s'il fut parfois passionné sur le reste recoupe tout à fait l'évolution du jeu ces dernières années et ce qu'il est devenu aujourd'hui, à l'heure de la Coupe du Monde.

L'échec de Netzer, Overath, Clodoaldo, Rivera, Brindisi est symbolique de ce que le milieu de terrain n'est plus le territoire privilégié d'une certaine catégorie de joueurs, dont les dons exagérés dans un seul domaine sont assimilables à une hypertrophie, donc un handicap.

Pour les besoins de la démonstration, cela manque grandement de nuances, mais Dieu sait pourtant qu'à l'heure du féroce et pétaradant Neeskens, Overath, Rivera, Brindisi ont l'air d'avoir oublié quelque chose en chemin.

Il n'y aurait donc plus de milieu.

❷ D'UN AUTRE COTE

VOICI DES CHIFFRES

Pendant le premier tour de la compétition, c'est-à-dire après vingt-quatre matches, la répartition des buts entre les différentes catégories de joueurs a été la suivante. Soixante-trois buts marqués, dont trois contre leur camp par des défenseurs (Curran, Perfumo, Krol). Il reste soixante buts ainsi ventilés :

Defenseurs : 5.

Milieu de terrain : 18.

Attaquants du centre : 21.

Ailiers : 16.

A l'issue de la deuxième journée de la seconde phase du tournoi, cette ventilation devient la suivante :

Défenseurs : 7.

Milieu de terrain : 26.

Attaquants du centre : 26.

Ailiers : 22.

Les hommes du milieu de terrain manifestent ici une présence constante, que la dernière semaine de la Coupe du Monde n'infirmera sans doute pas. Elle mérite donc un approfondissement sur sa signification précise, auquel il faudra se livrer plus loin, Les noms des buteurs du milieu : Neeskens, Deyna, Rivelino, Overath, Ollak, Surjak, Cullmann, Rivera, Benetti, Capello, Pavoni, Houseman, Babington, Bonev, De Jong, Brindisi, Bonhof, Hoeness. Il faut tenir compte des réussites sur penalties de Neeskens et Hoeness, sur coup franc de Rivelino ou de Brindisi par exemple, mais cette remarque ne minimise pas la performance d'ensemble accomplie par les hommes du milieu, mais au contraire la relève d'un degré supplémentaire. Car il leur revient désormais la responsabilité des exécutions capitales.

Les hommes du milieu de terrain obtiennent un score qu'il serait extrêmement intéressant de comparer avec ceux des précédents tournois. Un score de toute façon supérieur qui signale leur influence croissante, non seulement dans la partie de récupération et d'animation du jeu mais aussi dans sa phase de concrétisation.

La contradiction a bien l'air énorme entre ce nouveau constat et le précédent puisque l'un fait état comme d'un effritement et l'autre d'une résurrection. Pourtant, ici, la logique du football s'impose malgré toutes les apparences. Ce n'est pas, en fait, le milieu de terrain qui est en cause, mais le genre des hommes qui l'occupent.

Ils avaient plutôt bon genre, ceux d'hier que nous avons admirés. Ont-ils mauvais genre, ceux Neeskens, ou d'Oblak, ou Culmann, ou même d'aujourd'hui ? Ils ont un autre genre. Celui de de Hoeness quand il est en forme. Des athlètes en souffle, rugueux, à la technique dépouillée, en mouvement, capables de porter le feu dans le camp adverse, de le combattre devant ses buts, d'arracher une victoire et de la préserver dans la même minute. Ils rassemblent toutes les vertus des défenseur et des attaquants dans un équilibre d'où naît finalement leur force. Le football, comme toutes les activités humaines du siècle, paye ici la rançon de la vitesse, qui n'a jamais fait éclore les poètes. C'est vraiment la vitesse qui dicte sa loi, coupe les ailes de ce qu'il est convenu d'appeler le beau football pour nous livrer comme à la chaîne un football emballant de la première à la dernière minute sans les nuances qui sont vraiment le moteur de la véritable émotion.

Il y aura donc un jour où le football se débitera à une telle cadence qu'on courra peut-être le voir comme on file à l'usine : sans attendre de surprise. Et ce sera devenu un jeu bien monotone que celui-là.

Le milieu de terrain a changé de propriétaires. En fait c'est tout le terrain puisqu'il est convenu aujourd'hui, polyvalence oblige, qu'il n'existe plus vraiment ni arrières ni avants, mais des joueurs qui occupent selon le déroulement des opérations tantôt un rôle d'attaquant, tantôt un rôle de défenseur. Stefan Kovacs nous avait exactement défini cette réalité à l'automne dernier quand, formant sa première équipe de France, il avait déclaré : « Vous remarquez qu'il n'y a pas d'ailier droit. Ce n'est pas important. Ce qui compte, c'est que l'aile droite soit occupée de façon constante. Par un attaquant, un milieu de terrain ou un défenseur, qu'importe. »

Voilà donc pourquoi il devient de moins en moins rare de voir un défenseur et surtout un milieu de terrain marquer avec une certaine régularité, comme le spectacle d'un avant centre taclant l'avant centre adverse dans ses propres dix-huit mètres se multiplie à la pelle. D'ailleurs, les avants centre deviennent de plus en plus des jalons ou des relais sur la route du milieu de terrain. Prenez Muller, par exemple, plus cela va moins il se tient en pointe. « Der Bomber » joue le rôle du pivot, fixant le gros de la défense adverse, remisant aussitôt les ballons qui lui arrivent dans les pieds à destination de Hoeness, d'Overath et, surtout de Beckenbauer. Muller marque moins, les autres marquent plus, il n'y a pas d'autre explication à cette soudaine flambée des joueurs de milieu de terrain constatée partout dans le monde du ballon rond. Rendons à José Arribas d'avoir compris très tôt, quand il tenait dans son équipe un technicien aussi remarquable qu'Angel Marcos, qu'il fallait le placer en pointe, dos tourné au but pour servir de distributeur à tous ses partenaires qui accouraient vers le but. Marcos était un autre pivot que Muller mais assurait des fonctions parallèles.

L'idée d'Arribas est absolument captivante et peut déboucher sur des théories et des schémas tout à fait nouveaux. Il y a eu le règne du demi centre, il y a eu le règne des meneurs de jeu, nous entrons dans l'ère de la polyvalence mais sera-t-elle vraiment satisfaisante pour l'évolution positive du jeu ? Il n'est pas interdit de penser que cette course à l'anonymat dans la frénésie sera tempérée par la création d'un nouveau joueur.

Il opérerait en pointe mais il serait physiquement, techniquement et tactiquement le plus épanoui qui soit. Sa qualité dominante serait l'inspiration puisqu'il lui reviendrait d'orienter en déviations, en remises et en un éclair (vitesse, vitesse), tout le jeu de son équipe. Il serait alors le Netzer ou l'Overath ou le Rivera des années 80 et ce ne serait pas une mauvaise chose.

TOUS LES MOIS
football MAGAZINE
LE MENSUEL DU FOOTBALL EN COULEUR

NANTES sur la route de SAINT-ETIENNE

(Victor PERONI)

COMME nous l'avions laissé entendre dans notre numéro de vendredi, Jean-Marc Guillou et les dirigeants du S.C.O. d'Angers ont trouvé un terrain — c'est le mot — d'entente. Ce matin mardi lorsque reprendra sous la direction de Pancho Gonzales l'entraînement de l'équipe d'Angers, Jean-Marc sera là au milieu de ses camarades. Le Groupement n'aura plus qu'à officialiser le nouvel accord et il est probable que comme le prévoyait son ami Albert Poli, Jean-Marc Guillou sera le nouveau capitaine du S.C.O. succédant ainsi à Pierre Bourdel qui s'occupera des jeunes et de l'équipe de Division III. On ne pouvait trouver meilleur exemple pour les futurs professionnels d'Angers que ce Biterrois tranquille maintenant solidement installé sur les bords de la Maine.

L'équipe du S.C.O. lorsque France Amateurs sera revenue de sa tournée dans le Pacifique verra également venir à elle le jeune François et elle attend encore un joueur de Mutzig, coin d'Alsace où le S.C.O. aime assez à prospecter. En fait, le S.C.O. 75 changera assez peu de visage puisque l'absence de Bourdel en défense se trouvera compensée par l'arrivée d'Alain Laurier alors que le jeune Cassan dont les progrès furent étonnants la saison dernière remplacera Poli en milieu de terrain. D'autre part, Serge Griffoni, l'excellent gardien de Cannes, remplacera Goureaud qui a demandé à quitter Angers. Le Chatelier complètement remis sur pied redeviendra titulaire au poste d'arrière, tandis que Damjanovic, Brulez, Berdoll, Antic, Edwige restent fidèles au poste.

LEMEE A L'O.M.

Jacky Lemée, lui que les dirigeants d'Angers auraient voulu conserver, mais qui était libre, a signé à l'O.M. Jacky qui avait commencé sa carrière au Stade Français est un joueur polyvalent qui aura eu l'occasion d'occuper un peu tous les postes à Metz, à Strasbourg et bien entendu à Angers. C'est donc une excellente recrue pour l'O.M. qui pourra l'utiliser au hasard des opportunités comme arrière, « milieu » ou attaquant. C'est parce que Marseille s'est fait « souffler » au dernier moment Bauda par le Paris-Saint-Germain, que Lemée a pu conclure cet accord. Les Marseillais espèrent maintenant conclure un dernier transfert avec Raoul Noguès, le Franco-Argentin de Lille qui serait alors le dix-huitième homme bon pour le stage maintenant classique avant le début de chaque saison de Besenfeld en Forêt Noire.

Cette semaine qui est celle de la grande reprise (presque tous les clubs reprennent en effet l'entraînement en ce tout début du mois de juillet) va voir les dernières opérations de transferts ou de simples accords s'accélérer.

Lemée, le dernier renfort de l'O.M

NANTES : MARCOS FRANÇAIS...

Nantes a repris l'entraînement hier lundi. Depuis la fin de la semaine dernière, presque tout le monde était déjà là, sauf Hugo Bargas bien entendu qui va passer après la Coupe du Monde quelques vacances en Argentine et sera de retour au milieu de ses camarades le 25 août.

Nantes va prendre une de ses grandes figures : Bernard Blanchet qui, venu du Croisic il y a 14 ans, n'avait connu que l'équipe nantaise. Bernard restera dans l'Ouest, mais jouera en Division II. Les Nantais perdent aussi Gardon qui opérera désormais à Lille.

En revanche, Nantes pourra bientôt aligner ses trois Argentins Curioni, Bargas, Marcos, car ce dernier établi commerçant à Nantes, a demandé en fin de saison dernière à être naturalisé et le décret faisant de Marcos un Français devrait paraître sous peu.

Osman veut mettre les bouchées doubles.

... OSMAN : O.K.

Un bonheur ne venant jamais seul, Jean-Claude Osman qui avait été très gravement blessé à l'œil la saison dernière et pour lequel on craignait le pire a été opéré avec succès. L'arrière international de l'équipe de Nantes va pouvoir — après avoir pris à Paris l'avion du chirurgien qui l'a opéré — reprendre l'entraînement dans la deuxième quinzaine de juillet. Ainsi Jean-Claude pourra-t-il reprendre la compétition plus tôt qu'on n'osait l'espérer.

Les Nantais ont, d'autre part, fait signer des contrats professionnels à l'ancien international amateur Jacques Le Bourgrocq, issu de l'équipe maintenant entraînée par Jean-Claude Suaudeau et à Raynald Denoueix. De plus, ils peuvent compter pour leur équipe pro sur les jeunes Vendrely, Amisse, Bossis et Sanhoun qui pourront apparaître et tenter de se forger une place de titulaire lorsque l'occasion s'y prêtera. En fait, Nantes est absolument décidé à suivre l'exemple si probant de Saint-Etienne et c'est sans doute une des seules équipes qui en aient réellement les moyens actuellement, puisque aussi bien, il ne faut pas l'oublier, les Nantais s'ils ont perdu leur titre et dû abandonner sur le chemin de la Coupe de France, ont quand même remporté la Coupe des Cadets et la Coupe Gambardella des juniors, ce qui est quand même une sérieuse indication pour l'avenir.

Outre Blanchet et Gardon, Nantes perdra Claude Arribas qui n'entend plus rester dans un club où il apparaît désormais qu'il perd son temps. Claude qui aimerait rester dans l'Ouest, jouera peut-être à Rennes. On sera fixé sous peu.

IMPORTE D'ALLEMAGNE !
Tous les gadgets de la
COUPE DU MONDE
LES « TIP ET TAP »
LE « WORLD-CUP-RUDI »
LES « SOULIERS D'OR »
LES « AUTOCOLLANTS »
LE POSTER - BALLON
avec autogr de 35 superst. et étoiles mondiales du foorball
pour prospectus, prix et renseignem
Ecrire : Ets FIX, HURTIGHEIM
67370 - TRUCHTERSHEIM (FRANCE)
Joindre 2 timb. à 0,50 p. frais svp

- La déclaration de l'arrière de l'équipe de Hollande, Suurbier, qui a prétendu avoir reçu l'offre la plus importante à son prochain transfert du club champion de France, a remué la population stéphanoise. Pierre Garronnaire, assailli de coups de téléphone lui demandant si son équipe, qui compte déjà trop de défenseurs, n'aurait pas plutôt besoin d'un attaquant, nous a priés de démentir la nouvelle. Jamais l'Association Sportive de Saint-Etienne n'a eu de pourparlers avec Suurbier.
- Les joueurs stéphanois terminant leurs vacances ce vendredi, où ils sont convoqués à 18 heures au stade Geoffroy-Guichard pour commencer leur entraînement pour la prochaine saison, auront une préparation pas comme à l'habitude, puisqu'elle débutera dès le lendemain samedi 6 juillet par un match international comptant pour la Coupe d'été contre le champion de Suède, Malmö, à Saint-Etienne.

HERBIN : ***Rendez-vous vendredi avec les champions pour la reprise de l'entraînement.***

- Deux joueurs stéphanois ne reprendront pas l'entraînement avec leurs camarades : Sarramagna, qui, opéré à un ménique du genou gauche il y a un mois n'est pas rétabli, et l'arrière gauche Farison. Ce dernier se souviendra de cette nuit de festivités qui a suivi la finale de la Coupe de France qu'il venait de gagner pour la première fois. Au petit matin, sa cuisse gauche lui refusait tout service. Un coup reçu pendant la finale lui avait laissé un gros hématome qui ne s'était pas encore résorbé et qui risque de valoir au puissant arrière gauche de subir lui aussi une intervention chirurgicale.
- Guy Lassalette pourrait porter la saison prochaine les couleurs de Fontainebleau, où il retrouverait son ancien entraîneur d'Anger, Ladislas Nagy.
- Lassalette et Philippe Piat envisagent la création d'une affaire commerciale à Dijon.
- Recrues possibles (en pourparlers) pour le S.C.O. d'Angers : Barot, de Poitiers ; Augustin, de Niort ; Racek, de Mutzig ; Liewic, de Malakoff ; Quivouron, de l'A.S. Brest ; Fouché, de Belligné.
- Les professionnels d'Angers reprennent l'entraînement demain mercredi 3 juillet. Cinq matches amicaux sont à leur programme : 13 juillet à Pont-l'Abbé, contre Rennes ; 17 à La Baule ; 21 à Erigné (banlieue angevine) contre Paris-Saint-Germain ; 24 à Saint-Jean-de-Monts contre le Red Star ; 28 à Fontenay-le-Comte contre Nantes.
- Nîmes Olympique a tenu son assemblée générale annuelle, au cours de laquelle le président Paul Calabro a démenti les bruits selon lesquels il abandonnerait ses fonctions et confirmé le maintien de Firoud. Il a fait part des nouvelles structures envisagées, qui seront soumises à l'approbation d'une nouvelle assemblée générale en octobre.
- Nîmes : le transfert de Novi à Paris serait fixé à 21 unités, alors que ceux de Félix et Dellamore se sont élevés à 75.
- Nîmes accepterait de transférer Janssen, Pintenat, Maccio et Mathieu.
- Il compte pouvoir obtenir en fin d'année la qualification du Hongrois Farkas, considéré comme apatride.
- Henri Augé, qu est encore sous contrat pour un an à Nîmes, restera dans le chef-lieu du Gard et a procédé à l'achat d'une entreprise de peinture.
- C'est Marcel Rouvière qui a dirigé les premiers entraînements de Nîmes Olympiques et a été chargé d'autre part de la préparation de l'équipe de France B universitaire.

N'EN CROYEZ PAS UN MOT

ALLEZ FRANZ !

HELMUT SCHOEN l'a dit très nettement : « Le vrai patron de l'équipe d'Allemagne fédérale, c'est Franz Beckenbauer. »

Depuis quinze jours, en effet, M. Beckenbauer, un Munichois, est devenu le sélectionneur unique de la formation ouest-allemande. Helmut Schoen s'est effacé devant lui et désormais M. Beckenbauer a les pleins pouvoirs. Il compose l'équipe, choisit les remplaçants, décide de la tactique à employer sur le terrain.

Mais son rôle ne s'arrête pas là. C'est lui qui, devant l'hôtel occupé par les Allemands de l'Ouest, monte la garde et filtre les entrées. Il rejette impitoyablement tous les importuns, y compris les journalistes dont il se demande bien pourquoi ils veulent voir les joueurs allemands puisqu'il suffit de l'interroger pour savoir ce que pensent les footballeurs d'outre-Rhin.

De la même manière, Beckenbauer fait le barrage à l'entrée du terrain sur lequel s'entraînent les Allemands. C'est lui qui dirige d'ailleurs tous les entraînements, qui fixe leur durée et leur intensité et commande les exercices.

Après l'entraînement, l'homme à tout faire du football allemand masse les joueurs et vérifie les équipements. Il interroge la météo et, selon la réponse, il met des crampons plus ou moins longs aux chaussures des sélectionnés.

Après l'entraînement, c'est encore Beckenbauer qui dirige ses camarades. Il conduit en effet lui-même le car qui ramène les joueurs à l'hôtel. Là, il s'occupe de l'intendance, compose les menus qui sont servis aux Allemands de l'Ouest, surveille les cuisiniers, goûte les plats et fait recommencer les sauces qui ne sont pas liées.

Beckenbauer règne aussi sur les loisirs de ses équipiers. Il téléphone tous les jours à la télévision allemande pour faire connaître le programme qu'il désire.

Les joueurs allemands sont très sollicités par les éditeurs pour faire rapidement paraître leurs mémoires à l'issue de la Coupe du Monde. C'est bien entendu Beckenbauer qui écrit les livres de ses équipiers, livres dans lesquels il tiendra un rôle important.

C'est également Beckenbauer qui parle au nom de la sélection allemande lors des conférences réservées à la presse.

Ajoutons que Franz Beckenbauer tient aussi une place non négligeable au sein de la défense de l'équipe d'Allemagne fédérale.

Pierre COURTOIS.

PETITES ANNONCES

Les Petites Annonces sont reçues tous les jours de 9 h à 12 h et de 14 h à 18 h (samedi après-midi et dimanche exceptés) à

O.P.G. PETITES ANNONCES
13, rue d'Enghien, 75010 Paris
Téléphone : 770-23-09
avant jeudi 12 h pour insertion dans le numéro du mardi suivant. Elles sont payables au comptant par chèque bancaire ou postal à l'ordre de l'O.P.G.
TARIF : 4,80 F la ligne T.V.A. incluse (encadrées 6 F la ligne).
DOMICILIATION et réexpédition du courrier : 10 F.

Carnet du joueur

Club Dordogne, ch. gard. But P.H. ou D.H., réf., procure sit. et log. Urgt. Ecr. OPG n° 10.239 13, rue d'Enghien, 75010 PARIS.

Urgent : Club P.H. Ligue du Sud-Est offre emploi pompier prof., lgt assur. pour avant ctre ou ailier gche, niv. DH. S'adresser au journal n° 10240.

Club 3e Div. ch. entr.-joueur. Ecr. OPG n° 10.243, 13, r. d'Enghien 75 Paris.

Club prom. L. cent. Ouest, ch. 2 j. valeur et ent.-J. Ind. conditions, écr. n° 10242 OPG, 13, rue Enghien, 75 Paris

Si vous êtes maîtres-nageurs, Jardiniers, horticulteurs, hommes à toutes mains et très bons joueurs de football. Emploi municipal assuré. Ec. M. R. Coquelle, 5, rue Louis-XI, 80200 Péronne.

Club D.H. Franche-Comté ch. 1 mil. terr. et 1 av. -dr., libérés O.M. Form. désir. CAP BT ou BTS méc. gle ou dessin ind. Niv. 3e Div. écr. OPG n° 10241 13, rue d'Enghien, 75010 PARIS.

Entente Sarcelles F.C. 1re Div. ch. ailier gche, ailier dr., av. ctre, niv. D.H.R. T. 990-29-62

RC Vichy DH ch. 1 arr. c. 1 mil. terr. 1 j.-ent. dipl. urg. Ecr. RC Vichy Foot BP 102, Vichy

PARTICIPEZ AU GRAND CONCOURS DU TRICENTENAIRE DES INVALIDES

ORGANISÉ PAR

Le Parisien libéré

AVEC LE CONCOURS DU MUSEE DE L'ARMEE ET SON ET LUMIERE DES INVALIDES

Un concours inédit et enrichissant sur les trois siècles d'histoire de l'Hôtel des Invalides

500 GAGNANTS

1er PRIX

UNE VOITURE LADA 1500

VALEUR **1541900** A.F.

SER - Publicité

QUIMPER *a réussi sa mutation*

Evincé du National, à l'issue de la saison 71-72, le stade quimpérois retrouve donc sa place, deux ans plus tard, en Division II... L'événement a été commenté — parfois avec passion — dans la préfecture du Finistère, où l'opinion s'est trouvée divisée en plusieurs tendances, allant du refus pur et simple, d'une compétition, où cohabitent amateurs et professionnels, à l'attitude beaucoup plus exigeante de ceux qui souhaitent que le maximum soit fait pour que la ville de Quimper, dont les

Derrière le grillage, le président, Me Charles Le Bihan.
(Photo Noël Guiriec)

Installations sportives sont, par ailleurs, fort bien adaptées, soit représentée en Division II, par une équipe dont la principale préoccupation, ne soit pas... d'éviter la descente...

Il est encore trop tôt pour connaître le détail des dispositions qui vont être prises, mais le président, Me Le Bihan, a déjà eu le temps de réaliser, avec l'aide de ses adjoints, une étude sérieuse des principaux problèmes... Ainsi, en raison de l'accroissement considérable des charges (la position géographique de Quimper ne l'avantage guère de surcroît), le budget 74-75 atteindra les cent millions d'anciens francs, alors qu'il était de 60 millions l'an passé, en Division III — il faudra donc trouver des recettes supplémentaires, qui seront en partie fournies par une assistance plus nombreuse aux matches, et — chacun sur place l'espère — par une subvention exceptionnelle de la municipalité.

« De toute façon, contaste Me Le Bihan, nos possibilités financières, par rapport à la grande majorité de nos concurrents, sont assez limitées, et, bien que nous attachions beaucoup d'importance à notre recrutement, celui-ci doit rester dans des limites raisonnables. »

UNE EQUIPE RAJEUNIE

Le salut, au demeurant, ne vient pas toujours de l'extérieur, et l'on peut même penser que le travail le plus important est celui qui se fait au sein du club, car il permet d'aboutir, par le jeu de promotions internes, à un renforcement sensible de l'effectif. « Il y a trois ans, rappelle volontiers Marcel Mao, l'âge moyen de l'ensemble était de 27 ans... De cette époque, l'équipe qui a gagné sa place, cette saison, en Division II, n'a conservé que Robin, Pohon, Larzul, Morvan et Dorval, ce qui revient à dire que nous avons effectué, en peu de temps, un rajeunissement considérable. »

L'une des conséquences de cette mutation profonde, c'est que le style, aussi, a changé...

« A partir du moment où nous avons fait appel à des jeunes comme Huitric, Le Corre, Le Brun, Thomas, Riou, ou Nicol, il a fallu intensifier le travail technique pour compenser ce que nous perdions en puissance athlétique... De longues années sont parfois nécessaires pour former un joueur, mais je suis persuadé que nous avons choisi la bonne solution, puisque, sur ce plan offensif notamment, nous avons enregistré de gros progrès. »

Déjà classée au troisième rang, derrière celle de Paris-Saint-Germain et Quevilly, en 72, 73, l'attaque quimpéroise fut, avec celle de Rennes, la meilleure du groupe ouest, cette saison.

En somme, la seule déception, au moment du bilan, fut d'avoir laissé le titre — et le droit de représenter le groupe ouest dans la poule finale — au Paris F.C.

« En valeur absolue, fait encore remarquer Marcel Mao, je pense que le Paris F.C. nous était supérieur, et que le verdict du championnat est logique, mais il est difficile d'oublier qu'après notre victoire du 10 mars à Caen, nous possédions cinq points d'avance sur le second. »

HUITRIC : AUCUN BUT DEPUIS SON EXPLOIT CONTRE RENNES

Comment donc expliquer cette chute brutale des Quimpérois battus, coup sur coup, par le Paris F.C., le Racing et Concarneau, et qui, malgré un sursaut à Evreux, ne purent jamais rejoindre les protégés de Claude Dusseaux ?

Il serait sans doute excessif de vouloir lier cette régression à la défaillance d'un seul homme mais l'on est persuadé, pourtant, à Quimper, que la méforme de Bernard Huitric a pesé très lourd dans le résultat final.

L'ailier gauche local s'était très vite imposé, en effet, comme le meilleur buteur du groupe ouest, ce qui lui valut d'être retenu dans l'équipe de France amateurs qui affronta l'Allemagne à Quimper, le 23 janvier. Son dernier exploit, il le « signa » le dimanche suivant contre Rennes en marquant trois buts en une seule mi-temps... « Depui ce jour, rappelle Marcel Mao, il n'a plus marqué un seul but, mais ce ne fut pas le seul coup dur dont notre équipe eut à souffrir... La suspension de Delabarre qui nous priva également de notre second réalisateur, contre le Racing et Le Havre, nous coûta sûrement des points précieux. »

Cela dit, le championnat fut, de l'avis général, fort intéressant, parce que plus équilibré, sans doute, que les deux précédents... Tour à tour, Quimper, Malakoff, Quimper à nouveau, et le Paris F.C. enfin, se retrouvèrent aux commandes... Vers le milieu de la partie retour, on crut même que Quevilly était capable de réussir un redressement qui aurait constitué un véritable exploit. Il n'en fut rien, et Quimper, bon second derrière une réserve « pro », obtint donc le droit d'accéder l'an prochain à la catégorie supérieure...

LE STADE QUIMPEROIS

Debout, de gauche à droite : *Robin, Deudé, Loheac, Le Brun, Le Corre, Nicot.* Au premier rang : *Riou, Morvan, Pohon, Delabarre, Thomas.*
(Photo Noël Guiriec)

L'entraîneur Marcel Mao **(Photo Noël Guiriec)**

UNE BONNE RECRUE : LE RENNAIS BIANIC

Il est tentant, et on le comprend, de demander aujourd'hui aux Finistériens, de quelle façon ils entendent franchir la fameuse ligne de démarcation qui sépare un club de Division III d'un club de Division II... Autrement dit, comment vont-ils tenter, après avoir quitté un championnat de type amateur, de s'intégrer à un autre, où le professionnalisme détient les leviers de commande ?... Dans un premier temps, le comité présidé par Me Le Bihan, s'est attaché à réaliser certaines réformes, mais, sur le plan de la compétition, l'entraîneur s'attend à une épreuve difficile. « Nous ne pouvons pas prétendre lutter à armes égales avec les clubs professionnels... Des inégalités existent, qui tiennent, avant tout, à la différence de statuts et qui apparaissent aussi bien dans l'utilisation des joueurs mutés, que sur le plan de l'entraînement, des soins de la récupération... De plus, notre position géographique ne nous favorise guère... Quelle que soit la longueur des déplacements des amateurs doivent se retrouver au travail le lundi matin... Je pense, néanmoins, que si tout le monde se serre les coudes, nous causerons peut-être une surprise. »

Pour ne pas être pris de court, le stade quimpérois a déjà entrepris de renforcer son attaque en enrôlant le Rennais Bianic qui a opéré plusieurs fois en pros, Cariou, l'avant centre de Penmarch, et l'un des meilleurs buteurs de D. 4 dans l'ouest et le Guilviniste Cozic, considéré comme l'un des plus sûrs espoirs du Sud-Finistère.

Avec un défenseur supplémentaire, l'effectif afficherait « complet ».

Ce sera peut-être chose faite dans les jours qui viennent.

Pierre GASSOT.

LES JOUEURS QUIMPEROIS

ROBIN Gilbert, employé de banque, goal, 31 ans.
LARZUL Jean-Yves, prothésiste dentaire, goal, 22 ans.
DEUDE Jean-Yves, employé de banque, arrière droit, 23 ans.
LOHEAC Christian, commerçant, arrière central, 27 ans.
LE CORRE Roger, employé de commerce, arrière gauche, 20 ans.
NICOL Serge, employé de commerce, arrière central, 20 ans.
LE BORGNE André, représentant, arrière central, 24 ans.
DORVAL Maurice, dessinateur, demi, 23 ans.
MORVAN Jean-Yves, peintre en voitures, demi, 26 ans.
LE BRUN Charles, magasinier, demi, 18 ans.
POHON Roger, employé de bureau, demi, 34 ans.
THOMAS Gérard, étudiant, ailier droit, 18 ans.
MALOUEMA André, magasinier, ailier droit, 31 ans.
RIOU Jacques, étudiant, avant centre, 16 ans.
DELABARRE Loïc, visiteur médical, avant centre, 30 ans.
HUITRIC Bernard, magasinier, ailier gauche, 23 ans.
HEMON Jean-Pierre, agent d'assurances, arrière central, 26 ans.

Nos amateurs dans le Pacifique

avec Tony ARBONA

PORT-VILA. — La victoire sur la sélection calédonienne a impressionné les Néo-Hébridais qui nous font fête dès notre arrivée sur leur île.

Une heure de trajet, un accueil magnifique du président Delaveuse, président de la Ligue, de son épouse qui le supplée toujours avec le sourire et évidemment Pierre Reichert, sélectionneur et grand ordonnateur de ce football hébridais auquel il consacre une bonne partie de son existence.

L'installation au fameux hôtel « Le Lagon » sur la plage même se fait avec le sourire, mais il y a bientôt une séance d'entraînement et la pluie se met à tomber. Aux Nouvelles-Hébrides, la pluie est une habituée surtout en cette période hivernale (l'été c'est pour Noël).

Le stade est rustique mais très coquet. En face, la tribune est constituée par un énorme baobab (un banyan) qui le jour du match abritera sur ses branches une centaine au moins de resquilleurs.

Il y a des trous dans le terrain : ce sont les crabes de terre qui les font. Deux solutions, on bouche les trous en attendant que les crabes réapparaissent ou l'on cherche le crabe et on le mange. Il est succulent dit-on.

Mais le gazon à part ça est très touffu.

SAMEDI 22 JUIN. — Plus personne ne se met à l'eau dans le magnifique lagon, même les photographes amateurs se font rares. Il s'agit de préparer le match qui se disputera en diurne.

Il fait chaud, malgré la légère pluie et un temps très lourd.

Pour la première fois à Port-Vila on voit une musique militaire venue spécialement de Nouméa. Première aussi pour la radio : il y aura une retransmission complète et en deux langues en direction des îles.

En revanche, il n'y a pas de journaux à Port-Vila, pas de téléphone ni de télégramme le samedi et le dimanche. C'est la joie pour un journaliste qui a hâte de câbler ou téléphoner en France métropolitaine.

UN GARDIEN AVANT CENTRE

Le gardien de la sélection des Nouvelles-Hébrides devait être John Bill lequel était en mission dans l'île d'Epi et n'eut pas d'avion pour revenir à temps. Il devait prendre un bateau qu'on n'a pas vu arriver. Ce fut Serge Valette qui le remplaça dans les buts. A l'accoutumée, ce Valette est l'avant centre de la sélection et de son club (l'Inter) et forme un tandem redoutable avec son cousin Raymond. Pourtant il devait être, cet avant centre, le meilleur gardien de la partie sauvant littéralement son équipe par des parades de belle allure. Ajoutons que Serge Valette est également le meilleur basketteur des Hébrides et aussi un très bon joueur de volley-ball.

Valette, c'est véritablement un phénomène, mais à Port-Vila on ne s'étonne pas.

LES HEBRIDAIS : UNE FORTE EQUIPE

On le sait, la France a battu les Nouvelles-Hébrides par 1-0, grâce à un tir puissant de Zaremba, après un coup franc vite joué par Mésonès.

Ce fut, jusqu'à ce moment de la tournée, le résultat le moins brillant, même s'il constituait la quatrième victoire consécutive des Tricolores.

Les Hébridais de Pierre Reichert nous sont apparus comme les plus véloces, les plus endurants de tous les adversaires précédents. Leur technique est des plus valables et quand cet ensemble aura acquis un peu plus de maturité, sera devenu moins naïf surtout dans le tir au but, alors la hiérarchie du football dans le Pacifique sera modifiée. Déjà les Hébridais ont fait sensation par des victoires percutantes pour ensuite redevenir accessibles. Ils ont éliminé les Tahitiens des Jeux du Pacifique, ils ont battu les Calédoniens, mais ensuite ils ont pris aussi un carton.

Reichert abat un travail extraordinaire pour donner un corps et une âme à cette sélection en même temps qu'il met en place toute une équipe d'instructeurs de football. Quand on connaît les difficultés de déplacements entre ces quatre-vingt-dix îles que comporte l'archipel on ne peut que se montrer agréablement surpris de voir le dévouement d'hommes comme Reichert et le président Rémy Delaveuse.

On reviendra sur ce football du Pacifique, mais pour l'heure on peut dire que celui que nous avons vu à Port-Vila ne tardera pas à se faire une place au soleil et comme le soleil, justement, n'est pas rare dans ces régions, on peut être optimiste sur le rayonnement du football.

Si nous devions tenir un tableau d'honneur de ces Hébridais, qui sont venus à vingt-deux pour la présentation, nous y inscririons Valette Serge et Raymond. L'arrière central Bidal, les demis et attaquants Albert, Raymond, Johny Coulon qui sont évidemment cousins et dont un opère quelquefois chez le voisin, l'Afrique du Sud.

BOF, ÇA VA...

Gaby Robert, après le match fulminait :

« De toute ma vie je n'ai jamais vu un match pareil, aussi tocard, qu'on devait gagner par six buts d'écart et qu'on aurait pu perdre. Ça a été un match fou. »

Gaby Robert nous a rappelé son confrère nouméen Prévot, responsable de la Nouvelle-Calédonie qui assurait que les crampons de ses joueurs étaient la cause du 5-0 encaissé à Nouméa. Pour Robert, ces crampons étaient trop courts. Alors à quoi aura servi l'entraînement sur le terrain la veille du match ?

Non, nous ne suivrons pas l'entraîneur dans son pessimisme. Les Français de métropole n'ont pas fait un grand match, c'est exact, mais à la valeur de l'adversaire il faut ajouter les fatigues qui s'accumulent.

Nous voilà partis depuis quatorze jours. Les joueurs ont disputé cinq matches. Ils les ont tous gagnés.

Nous avons eu deux excellents joueurs : Delestre et François à Nouméa et on ne les a pas vus à Port-Vila ! Mésonès, qui a joué tous les matches à un poste exténuant, reconnaît qu'il est fatigué, mais continue : « Ça passe et ça revient », nous a dit le gentil Serge.

Zaremba, lui aussi a des hauts et des bas, mais il continue à foncer sans trop se casser le tempérament.

Quatre hommes font leur travail avec application et talent : les quatre défenseurs qui restent valides : Lavocat, le capitaine, Zorzetto au calme impressionnant, Izquierdo, sensible à toutes critiques de Gaby Robert et Domenech, notre bisoñ qui se montre calme et gentil, même quand l'adversaire ne le ménage pas.

Enfin les deux gardiens : le petit Poinot et le grand Olejnik se partagent le travail, une mi-temps chacun avec des émotions mais sans grand dommage : ils ont pris un but de quatre matches, c'est bien, hein ?

MORAL INTACT

DIMANCHE 23 JUIN. — Le match est oublié quelque peu et il est difficile d'être amer quand on est l'hôte de ces gentils Néo-Hébridais.

Il y eut notamment une réception pour les Hébridiens qui, évidemment étaient habitués à des airs beaucoup plus langoureux.

Bien sûr, le président Tellez a parlé, le président Delaveuse aussi et les officiels ont reçu comme présent (entre autres) une monumentale flèche ancienne qui ne peut être placée nulle part en bagage. Mme O-Bin s'est vue chargée de porter le faisceau et personne n'ose s'approcher d'elle.

On est allé à la Pointe du Diable pour un pique-nique avec les deux équipes, un coin formidable avec arbres et océan, où on déguste un « Bougna », une préparation canaque qui consiste en des viandes, poissons, légumes cuits dans la terre sur des pierres brûlantes et sous des palmes de cocotier.

L'eau est là, tentante et chacun se prodique, les deux défenseurs Zorzetto et Domenech donnant, de plus, une piètre opinion de leurs dons de pagayeurs sur une pirogue avec balancier comme elles sont ici.

Les requins sont proches, paraît-il (personne n'y est allé voir), le « mur de corail » protège les baigneurs. Les poissons sont merveilleux de couleur, les plus nombreux sont les perroquets entièrement bleus.

Valette, Malas, Coulon avec leur guitare et leur chant donnent la note folkrorique. Bonne journée de récupération.

Comme il se doit, le représentant officiel de la France, M. Langlois, qui occupe une splendide demeure où les arbres et fleurs ne manquent pas, nous a invités.

Médailles, re-discours de M. Tellez. Congratulations, départ à l'aéroport, un peu de tristesse, même le ciel pleure.

Les Nouvelles-Hébrides, Port-Vila, aura été une des étapes les plus attachantes de notre périple.

REICHERT LE MAGNIFIQUE

J'avais connu Pierre Reichert comme inter (on disait ça à l'époque de Boubekeur ou Salva) de Boufarik, une équipe qui joignait la force à l'intelligence.

Reichert était un passionné du ballon rond. Il avait été sélectionné huit fois en équipe d'Alger et était devenu — accessoirement — professeur de maths.

Je l'ai retrouvé à Port-Vila. Toujours vif, toujours aussi passionné.

Il sait tout sur le football hébridais et cherche encore à en savoir plus.

Sur les 90 îles que comporte l'archipel des Nouvelles-Hébrides, Reichert cherche des hommes, des footballeurs. Il prend l'avion pour superviser un homme, une équipe, comme nous, nous prenons le métro. Quand il va à Ambryn, il lui faut prendre l'avion puis le bateau et souhaiter que la mer soit bonne.

Reichert va partout prêcher la bonne parole. Il découvre souvent des terrains qui ne sont pas rectangulaires, des buts qui sont faits avec des bambous, mais l'important soit qu'on joue au football.

Et le plus drôle c'est que Pierre Reichert n'a aucune fonction officielle, il n'est pas C.T.R. comme il en existe tant en France. Bien sûr, il a reçu la visite d'un officiel comme Vévette Mercier, récemment, mais le reste du temps, c'est lui qui joue les prophètes.

Reichert se heurte à des problèmes de religions : celle-ci interdit de jouer le dimanche, celle-là le samedi, et même le lundi. Il y a les mœurs tribales, et parfois on se heurte à un terrain, une équipe, un joueur qui a été « emboucané ». Alors on a vu le sorcier de telle tribu aller avec les joueurs et entraîneur jeter sur le terrain de l'eau sacrée pour « désenboucaner ».

Et il ne faut pas rire ni sourire de ces traditions, elles ont une énorme importance et ne sont pas spéciales aux Nouvelles-Hébrides.

Et parmi tout cela, Reichert continue.

Sa plus grande joie a été de s'entendre répondre à ses interrogations sur son équipe :

« Tu as une très bonne formation, il lui suffirait d'être un peu plus habituée aux grandes rencontres pour être meilleure. Ton équipe est celle qui a, jusqu'ici, donné le plus de mal à l'équipe de France. Bravo Pierre ! »

Et Reichert a dit à ses joueurs les appréciations des « métro » et le seul fait qu'ils verront leur nom publié dans le journal de France est une sorte de légion d'honneur pour eux.

Et Reichert assure :

« Vous pouvez vous imaginer comme c'est plaisir de travailler avec des garçons aussi doux et aussi doués ».

A NOUMEA

FRANCE b. NOUVELLE-CALEDONIE : 2-0 (2-0). — Beau temps, mais chaud. Terrain sec. Bon éclairage. 2.000 spectateurs environ. Arbitrage de M. Vautrot. Buts : Maillard (29e), Delestre (37e).

NOUVELLE-CALEDONIE : **Ruet — Bearune, Mandin, Benebic, Makalu — Delmas, Wadriaco — Wayemol (puis Waka 46e), Scuendi, Aussu, Xowie.**

FRANCE : **Poinot (puis Olejenik 46e) — Domenech, Zorzetto, Izquierdo, Lavocat (puis Imiela 88e) — Fernandez (puis François 46e), Mesones, Rubio — Delestre (puis Ferratge 70e), Zaremba, Maillard.**

A PORT-VILA

FRANCE AMATEURS b. NOUVELLES-HEBRIDES : 1-0 (1-0). — Temps lourd. Bon terrain. 2.500 spectateurs environ. But : Zaremba (28e).

NOUVELLES-HEBRIDES : **Serge Valette — Dessonneville puis Wainogo (46e), Bidal, Kares, Galibert — Albert Coulon, Mangawai, John Coulon — Malas puis Neto (55e), Raymond Coulon, Raymond Valette.**

FRANCE : **Olejnik puis Poinot (46e) — Lavocat, Izquierdo, Zorzetto, Domenech — Rubio, Mesones, Dumot — François puis Schalber (46e), Zaremba, Delestre puis Maillard (46e).**

DES NOUVELLES DES... HEBRIDES

● Dernière Ligue entrée dans le giron de la 3 F, les Nouvelles-Hébrides avec ses 1.300 licenciés et sa cinquantaine de clubs devance, en importance, la Ligue de Corse.

● La saison hébridaise commence en mars et se termine en décembre. La période de grande chaleur se situant en décembre.

● Le président de la Ligue Hébridaise, M. Rémy Delaveuve a été un très bon joueur de football. Il est le gendre de M. Rossi qui a été le premier dirigeant à faire pratiquer le sport dans les îles.

LE CLUB DU LIVRE DE SPORT ET FRANCE FOOTBALL PRÉSENTENT

LA FABULEUSE HISTOIRE DU FOOTBALL

de J.-Philippe RETHACKER
et Jacques THIBERT
préface
d'Albert BATTEUX

L'épopée du plus grand sport universel, de ses origines jusqu'à la Coupe du Monde 1974 *incluse*. 850 pages 25 × 18 — 300 photos noir et couleur dont 100 pleine page.

UNE OFFRE EXCEPTIONNELLE

(valable jusqu'au 31 juillet, dernier délai).

97,50 F
seulement

(frais d'expédition compris, contre 125 F, prix prévu).

En souscrivant dès maintenant à la *Fabuleuse Histoire du Football*, vous pourrez recevoir ce livre prestigieux dès sa parution fin octobre et bénéficier de la *remise de 27,50 F*, accordée aux lecteurs de « France Football ».

BON DE COMMANDE

Je vous prie de m'envoyez chez moi .... exemplaire (s) de la *Fabuleuse Histoire du Football*, au prix de 97,50 F (taxes et frais de port compris).

NOM ..... Prénom .....

Adresse .....

.....

Ci-joint un chèque □ mandat □ C.C.P. Paris 5890-08, à l'ordre des Editions Sportives Françaises, *Club du Livre de Sport*, 10, rue du Faubourg-Montmartre, 75441 PARIS Cedex 09.

TRANSFERTS...
DES DÉPARTS... DES SIGNATURES...

Maurice Portelli et Manuel Roig quittent Brignoles pour l'A.S. Aixoise. Pour le meilleur buteur de Division III en 73 il s'agit d'un retour puisqu'il a déjà porté le maillot aixois il y a quelques saisons.

Daniel Druda prendra la saison prochaine la direction technique de Chaumont et sera l'entraineur à la place de Guy Nungesser appelé à d'autres fonctions dans l'état-major du club.

Le Rennai sPierre Bianic a signé au Stade Quimpérois qui vient d'obtenir sa montée en Deuxème Division. Au poste de second avant centre il devrait rendre de gros services.

Valence qui n'a fait qu'un court passage en troisième Division aurait l'intention de se séparer de son entraineur Daniel Duc. Pour lui succéder on parle de Roland Mitoraj, ex-Bordelais et ex-Stéphanois.

On parle beaucoup, à Boulogne, de la venue des Lillois Desmenez et Le Roux.

Après la signature de Verhoeve, ex-Lille, le Stade Brestois vient d'obtenir celle de Jean-Michel Piat, frère de Philippe. Il opérait l'an dernier à Chaumont dont il était un des meilleurs buteurs.

L'A.S. Brestoise à ne pas confondre avec le Stade Brestois, est décidée à faire de gros efforts pour revenir au sein de l'élite amateur. La venue de Georges Casolari, ex-pro à Monaco et Toulouse, constituera un précieux atout pour le club breton qui joue en Division d'Honneur. Autre recrue intéressante, Claude Globez.

Le départ de Jacky Manic a bouleversé les projets du F.C. Tours qui comptait beaucoup sur cet excellent joueur. Celui-ci parti, il fallait retrouver des remplaçants et Jublot a pour l'instant obtenu deux signatures, celles de Bini, fils de l'ex-pro rémois, un solide avant-centre, et Laurent, un bon milieu de terrain qui jouait à Blois.

● Cazères songe à se renforcer tout en conservant l'effectif qui remporta la Coupe du Midi. C'est ainsi que Gérard Lancien, Patrick Fabre, Carroué, Meynen (La Rochelle) sont annoncés pour la saison prochaine.

● Kader Aissat, l'arrière latéral du G.F.C.A. qui avait démissionné, rejouera encore une année de plus au club ajaccien.

● C'est un international ivoirien, Adama Doumba, qui viendra jouer à l'A.C.A. au poste d'arrière latéral.

● Le demi yougoslave Restovic ne sera pas retenu pour la saison prochaine par les dirigeants de l'A.C.A.

● Le jeune réserviste de l'O.M., Marc Ropero, aurait été proposé aux responsables de l'A.C.A. pour opérer comme ailier à Ajaccio.

● Le gardien chevronné Jean-Marie Lawniczak, qui opérait à Nevers, se trouve en fin de contrat. Il est toujours désireux de jouer au niveau de la division 2. C'est la raison pour laquelle il se trouve libre, Nevers ayant rétrogradé.

● Zaletta, ex-joueur de La Ciotat, qui avait renforcé l'A.S. Decize en fin de saison, vient de signer à la G.A. Nevers.

● L'équipe de Garges-lès-Gonesse, qui s'est fait connaître cette saison en parvenant aux trente-deuxièmes de finale de Coupe de France, où elle affronta Angers, va perdre deux de ses meilleurs éléments, Gilbert Paquet, gardien de but de 26 ans, qui a signé à Angoulême pour deux ans, et son avant centre africain Seyni Sylla, parti pour Reims.

● Sollicité par de nombreux clubs professionnels, et notamment par Strasbourg et Lyon, Paco Rubio restera une saison de plus à l'E.D.S.M. L'espoir montluçonnais (20 ans) a en effet renouvelé sa licence avant de partir en tournée avec l'équipe de France amateurs. Il a été le premier à le faire au sein d'un club qui subira peu de modifications au niveau de ses effectifs.

● Mulhouse nouvelle version prend tournure. Les dirigeants mulhousiens viennent d'obtenir la signature de Christian Faure, un excellent milieu de terrain qui fit ses armes au Red Star et à Toulouse et était l'an dernier à Toulon. Autre recrue, Jean-Paul Laufenbourg.

● A Blois on prépare dans le calme la prochaine saison, peu de départs certainement, mais il est cependant confirmé que Laurent va quitter le club ; habitant Tours et y travaillant, il jouera au F.C. Tours, qui va débuter en deuxième division.

● Daniel Brygh, qui quitte Ouzouer-le-Marché, revient à Vendôme et le club des bords du Loir, qui va pouvoir compter sur ses excellents juniors, va certainement jouer l'accession à la division d'honneur.

● Trois rentrées de qualité ont été enregistrées par l'A.A.J. Blois : Mananga, qui opérait à Cannes la saison dernière ; Suzanne, l'excellent avant centre d'Issoudun, et Lorenzo, qui brillait à Saint-Pierre au poste d'arrière central.

● Bernard Blanchet en pourparlers très avancés avec Metz a finalement décidé de rester dans l'Ouest, où il pourrait jouer soit à Laval, soit à Quimper. Rappelons que Blanchet, originaire du Croisic, n'a connu qu'un seul club : Nantes.

● Claude Quittet, qui représentera l'an prochain une grande maison d'articles de sports dans l'Est, a signé officiellement à Besançon.

● Gérard Hausser abandonne Strasbourg et le professionnalisme. Il portera l'an prochain les couleurs de l'A.S. Vauban, où il retrouvera son frère Hubert et aussi Raymond Hild, qui entraînait cette année Mutzig.

CORSE
L'Etoile filante championne

AJACCIO. — Notre compétition départementale vient de se terminer ce dimanche un peu tardivement. Il aura fallu attendre ce dernier match qui opposait l'Etoile Filante bastiaise au C.A.B. pour connaitre officiellement le nom du club qui allait acquérir le titre de champion de la Corse de D. H. 73-74. Comme nous l'avions prévu, l'Etoile Filante bastiaise a disposé du C.A.B. par le score assez net de 5-1 à la mi-temps, elle menait déjà par 2-0. Par cette victoire sur le C.A.B., l'Etoile Filante bastiaise vient de conquérir le titre départemental après avoir effectué une belle saison.

Le nouveau champion a totalisé 60 points, tandis que le G.F.C.A. qui termine deuxième en avait 59, l'O.A. est troisième, après avoir pendant deux mois gardé la tête du classement. Il avait 56 points. Le C.A.B. finit quatrième et totalise 55 points.

Jean COLOMBANI.

CHAMPIONNATS ETRANGERS

ESPAGNE : Finale de Coupe : Real Madrid bat Barcelone : 4-0.
PORTUGAL : Barrages (2e journée) Atletico bat Beira Mar : 2-1. Faje et Leixoes : 2-1.
MAROC : Coupe (quarts de finale) : Raja Casablanca b. Sidi Slimane 5-0. Fes bat El Jadida 2-0. M.O.C. - Sidi Kacem 0-0 (arrêté pour incidents). Kenitra - Widad 0-0 (arrêté pour incidents).
TCHECOSLOVAQUIE : Coupe match retour : Slovan Bratislava bat Slavia Prague 1-0 et 5 penalties à 4.

propos d'un provincial

En forme d'orange

par Roger CHABAUD

TELEVISUELLEMENT, la Hollande de Michels telle que nous l'avons vue diffère de l'Ajax d'Amsterdam. Nous n'avons apprécié Ajax qu'en nocturne. Il semble que les conditions de la photo de nuit impriment un halo aux formes. La casaque d'Ajax, qui flotte un peu donne du ballon aux silhouettes. A voir Ajax on a donc l'impression d'un volume, d'où les mots de cyclotron, de maëlstrom qu'on peut appliquer à l'équipe du turbo-foot, c'est-à-dire du foot rotatif. Je pense à quelques images : une bétonnière, mais offensive, un canon à bariliet.

La Hollande de Michels joue en justaucorps orangé, dont la stricte impression est encore resserrée par le short noir. Certes elle manœuvre beaucoup mais on la voit plus linéaire, fonctionnant à tiroirs certes très vastes, avec beaucoup de jeu, convergents, empiétant l'un sur l'autre, mais bien déterminés. On fonce plus qu'on ne ponce.

La plupart des joueurs néerlandais sont moins grands à deux exceptions près qu'on ne les voit à Ajax. Ils sont longilignes, avec un torse qui paraît grêle, effilé, un bassin étroit, et des cuisses très pleines, sans galbe la plupart du temps, tronconiques. Les bras sont minces et dénotent le type de sportif pingouin. De fait le moteur et la transmission, impressionnants, transportent de torse juste ce qu'il faut pour abriter de grands poumons. De ce point de vue, Cruijff est typique. Il n'est pas très grand. Mais ses jambes développent une puissance colossale. Repp est un peu sur ce modèle, et Resenbrinck, Suurbier, Kroll, Hann, tandis que Van Hanegem exprime un format plus vaste. Le problème est de se demander si Ajax et la Hollande ne détiennent pas en ces gaillards le type idéal pour les footballeurs au moins en Europe. On voit bien les implications. Cette morphologie est-elle issue de la pratique juvénile et forcenée du football ? Ou bien est-elle un donné ? Ou encore y a-t-il lieu de la rechercher, en quelque sorte de la produire. Y faut-il une certaine diététique, un modèle de vie ? Autant de questions importantes.

Notons pour l'instant que la Hollande jusqu'ici est le pays qui a aligné le plus de footballeurs de type morphologique semblable. Existe-t-il un lien eutre la cause et l'effet ? L'Allemagne de l'Ouest diverge un peu par rapport à ce coefficient d'homogénéité. Elle a des pointus cuissus, des harmonieux et un ou deux costauds. Si l'on veut il doit en résulter les différences. Il semble que le football hollandais soit celui qui puisse fournir la fiche d'essai la plus homogène. Les temps de ses hommes de base aux cents mètres, aux dix mètres, aux trois mètres, les mesures de réaction doivent s'intégrer dans une fourchette serrée. C'est du reste la condition de ce type de football. On peut par exemple jouer sans ailier si tout le monde ou presque a les qualités d'ailier, démarrage, coups de rein, attaque de balle. Ces qualités athlétiques très spécifiques sont la condition du football de démarquage, qui est toujours un football de démarrages supposant l'usage des deux pieds ou des moyens d'en donner l'impression.

La force de ce football c'est qu'il joue une maille large, et très rapidement. Ses hommes, sauf incidents de jeu, ne recherchent pas l'appui court. Entre deux passes possibles c'est toujours la plus longue et la plus profonde qui est jouée. On ne s'attend pas. On se projette au-devant de la situation. On ne syllabe pas. On commence par la phrase. On s'efforce de ne pas faire la différence entre la préparation et l'attaque. On magnétise le milieu de terrain par des raids signifiants, qui sont agression. Ils ne sont possibles qu'au prix d'un entrainement libre mais très appuyé concernant la spontanéité dans l'attaque du ballon, la vivacité de la course, tout de suite, et de plus en plus vite. D'où la difficulté d'élaborer contre ça une stratégie défensive ferme. Sauf imprévu, la Hollande ne se laisse pas aller au criss-cross, ce chiendent du jeu, cette verroterie. Car le criss-cross doit demeurer, comme le une-deux, une arme de vérité, et non pas un tic. Bien entendu on a toujours deux fers sur le feu, la séquence entravée étant reprise par l'exploit individuel et le truc de jeu qui échoue rattrapé en séquences vives. Il me semble qu'à Ajax, on joue un peu plus échevelé.

On lit entre ces lignes ce que cela suppose. Et on mesure que jouer comme Ajax, ou la Hollande, c'est être Ajax ou la Hollande. Mais il me semble que les entraineurs en France ont beaucoup à apprendre à cette école, qui n'est ni un institut, ni un collège. Mais une pédagogie de base, l'école élémentaire en somme, avec la nuance, et de taille, contenue dans ce mot : les mathématiques élémentaires.

KOPA
Le groupe KOPA comprend les 5 plus grands spécialistes de sports d'équipes
Ch. MAILLARD Pub.

Raymond Kopa et tous les champions ont choisi la culotte **KOPANYL**
• sa souplesse coton-nylon
• ses fentes latérales
• sa ceinture boxer à lacet
production SOLEILLANT

duarig est le distributeur exclusif des chaussures RIVAT

DUARIG a choisi résolument d'offrir la qualité au sportif désirant s'équiper avec le maximum de garantie. Tous les articles DUARIG ont été conçus et exécutés pour offrir confort et résistance à l'usage attendu, aussi bien par le simple pratiquant que par le sportif de haute compétition. Que ce soit pour les chaussures RIVAT, dont la réputation n'est plus à faire, pour les sacs de sport, ballons, tenues et accessoires couvrant toutes les grandes disciplines sportives, JOUEZ GAGNANT, CHOISISSEZ DUARIG.

N'hésitez pas à nous consulter pour connaitre le distributeur-conseil DUARIG le plus proche de chez vous ou de votre club. Celui-ci sera en mesure de vous présenter toute la nouvelle gamme DUARIG regroupée dans notre catalogue, faciliter et orienter au mieux votre choix.

DUARIG

42510 BALBIGNY | b. p. n° 1 | Tél. 27 et 252 par (77) 01-91-11

erp RHONE-ALPES HAVAS

FRANCE FOOTBALL

WM 74 TV

AVEC

ALBERT BATTEUX

EXCLUSIF

COUP DE CHAPEAU A LA POLOGNE

LES premières rencontres du deuxième tour de la Coupe du Monde ont été gagnées par la Hollande, le Brésil, l'Allemagne de l'Ouest et la Pologne. C'est-à-dire par les équipes qui ont suscité depuis le coup d'envoi le plus d'intérêt pour des raisons d'ailleurs différentes qui m'ont paru dignes d'examen, avant que les résultats à venir ne changent peut-être les pôles d'attraction.

Nous sommes en Allemagne et il est convenable de commencer par nos hôtes qui étaient considérés de façon à peu près unanime comme les grands favoris de la compétition. Or, ils ne justifièrent en aucune circonstance une aussi large confiance même s'ils restent en situation d'atteindre leur but. Ce qui déconcerte le plus dans cette équipe, c'est l'extrême improvisation qui semble guider son chemin.

A partir d'une très grande richesse d'effectif sur laquelle manifestement on comptait pour résoudre tous les problèmes, la composition de l'équipe et sa manière de jouer paraissent définies un peu au hasard des situations et des humeurs. La tâche de Schoen, responsable de l'équipe, n'était pas simple au départ. Elle s'est compliquée du fait qu'il a senti peu à peu son autorité amoindrie par les événements et les attitudes, aussi bien celles des joueurs que des spectateurs.

Je revois l'image de cet homme à quelques minutes de la fin du match alors que ses joueurs menaient par 2-0 contre les Yougoslaves, recommandant avec anxiété la prudence à Beckenbauer exceptionnellement monté à l'attaque. On le sent et je crois que cela déteint sur son équipe, désireux surtout de gagner cette Coupe du Monde pour qu'on ne lui reproche pas de l'avoir perdue !

Le Brésil n'a pas laissé indifférent, c'est le moins que l'on puisse dire. Mais s'il a déchaîné les passions, ce n'est pas par ses mérites. A ce jour, il reste la grande déception de la Coupe. Même s'il n'a jamais perdu. Curieusement, c'est peut-être cette invulnérabilité défensive qui est la cause du désenchantement général car elle implique qu'on lui sacrifie le jeu offensif qui était comme l'image de marque du football brésilien.

On a déjà beaucoup parlé de l'évolution tactique de cette équipe et il fut déjà beaucoup reproché à l'entraîneur Zagalo à cet égard. Certains essayent en toute bonne foi de le comprendre et le justifier : n'ayant plus de joueurs de la classe de leurs prédécesseurs, il a dû fatalement chercher une compensation dans une plus grande rigueur dans le jeu.

Serait-il donc vrai que le Brésil ne possède plus, sans revenir sans cesse à Pelé, tous ces joueurs moins connus mais néanmoins de très grande classe qui faisaient dire que le Brésilien naissait footballeur !

Pour ma part, j'ai vu dans le passé de très nombreux joueurs, même de clubs, qui paraissaient supérieurs aux internationaux actuels. Mais eussent-ils été aussi en évidence s'ils avaient dû évoluer selon les principes tactiques qui sont imposés à leurs successeurs ? Quelle est la cause, quel est l'effet ? Le système responsable du manque de joueurs ou le contraire ? Jusqu'à plus ample informé, je pense que la façon d'opérer de l'équipe du Brésil actuelle limite et sclérose les possibilités d'expression de ses joueurs.

DEYNA, le capitaine d'une Pologne enthousiasmante

La Pologne s'est attiré toutes les sympathies. Après quatre matches disputés, elle est la seule à les avoir tous gagnés. La performance est d'autant plus remarquable qu'elle s'accompagne d'un football réalisé fort spectaculaire tant dans le jeu d'équipe fort bien élaboré que dans les actions individuelles attestant de la personnalité rayonnante de quelques-uns de ses éléments, à commencer par Deyna.

Je partage cette admiration pour une équipe que l'on n'attendait pas brillante à ce point. Même si je la crains assez fragile en me référant à certaines périodes de matches que je lui ai vu faire. Sans approfondir les raisons techniques qui expliquent la progression de cette équipe dans la hiérarchie internationale, nous pouvons penser en France que les Polonais sont assez naturellement doués pour le football.

Il serait en effet fort prétentieux de notre part de penser que c'est exclusivement grâce à notre enseignement que les Kopa, Wisniewski, Théo et d'innombrables autres fils d'émigrés se sont illustrés dans toutes nos équipes et souvent dans notre équipe de France.

La Hollande gagnera-t-elle la Coupe du Monde ? Ce n'est pas sûr. Il peut même se faire qu'elle ne gagne plus un match, bien que cela surprendrait beaucoup. Ce qui reste certain, c'est que cette équipe, reflet peut-être encore plus brillant de ce que fut Ajax dans les compétitions inter-clubs, a impressionné tout le monde par la qualité de son football et par le caractère de plénitude qui se dégage.

Tout, en effet, de ce qui constitue le football, existe dans cette équipe et même ce qui paraît parfois antinomique : la finesse et la force, le brillant et l'abnégation, l'imagination et la rigueur.

Certainement, de nombreuses autres exégèses seront faites sur le football hollandais après la compétition. Je voudrais, aujourd'hui, revenir sur deux aspects de ce jeu qui me paraissent aussi évidents qu'exemplaires : le premier c'est l'utilisation absolue et totale de toute la surface du terrain. Aucune zone libre qui ne soit occupée immédiatement. Aucun appel de balle qui ne soit entendu.

La Hollande est un pays plat, où le regard porte très loin. La vision des joueurs hollandais s'arrête sans doute aux limites du terrain, mais pas un mètre carré ne peut leur échapper. C'est sans doute pourquoi ce terrain paraît trop grand aux autres équipes !

L'autre évidence, c'est la participation de tous à l'action. J'ai vu parfois dans l'équipe de France, Georges Bereta accomplir un travail considérable. Sans efficacité. Car ce travail de harcèlement de l'adversaire ne s'accompagnait pas des efforts similaires de ses partenaires. Par contre, quand un attaquant hollandais force à jouer le défenseur adverse, tous ses partenaires effectuent une manœuvre parallèle sur les autres adversaires, interdisant ainsi au porteur du ballon la plupart des solutions de construction qui s'offrent généralement aux défenseurs.

C'est cette aptitude à tirer le meilleur parti de tout le terrain, avec une occupation intelligente de tous ses éléments, qui donne l'impression que le football hollandais est actuellement le meilleur du monde. Même si, d'aventure, le résultat ne le confirmait pas.